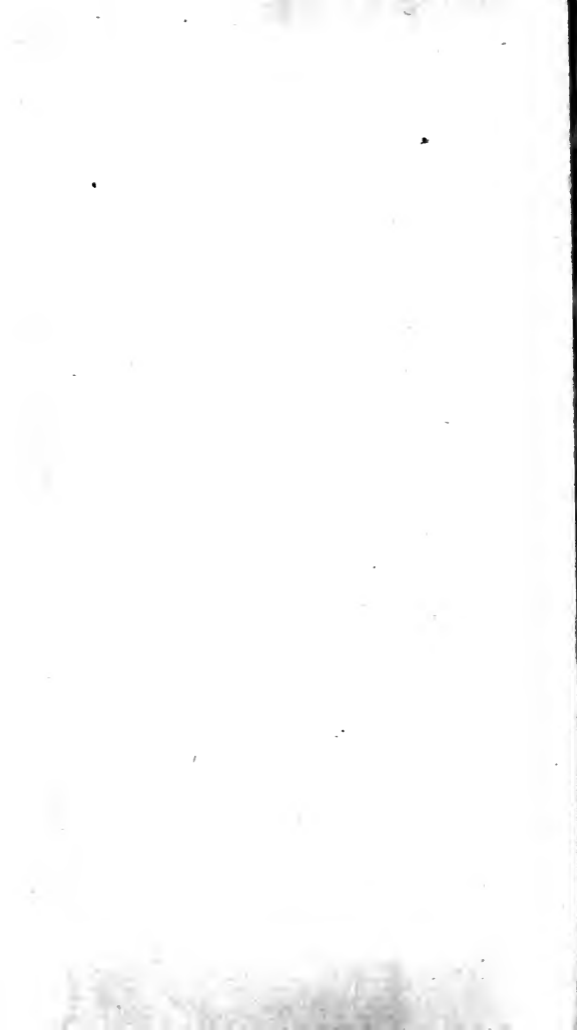


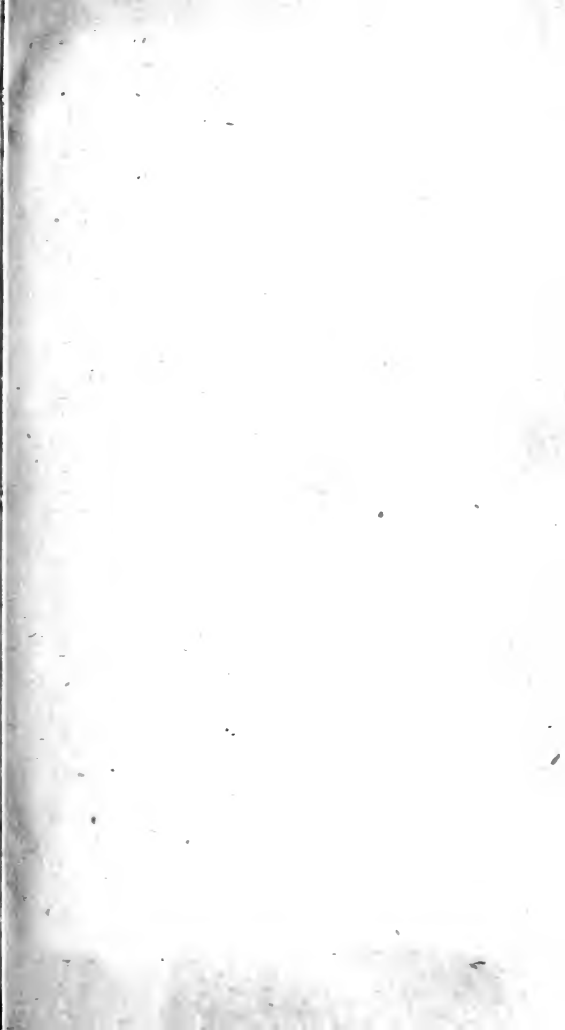


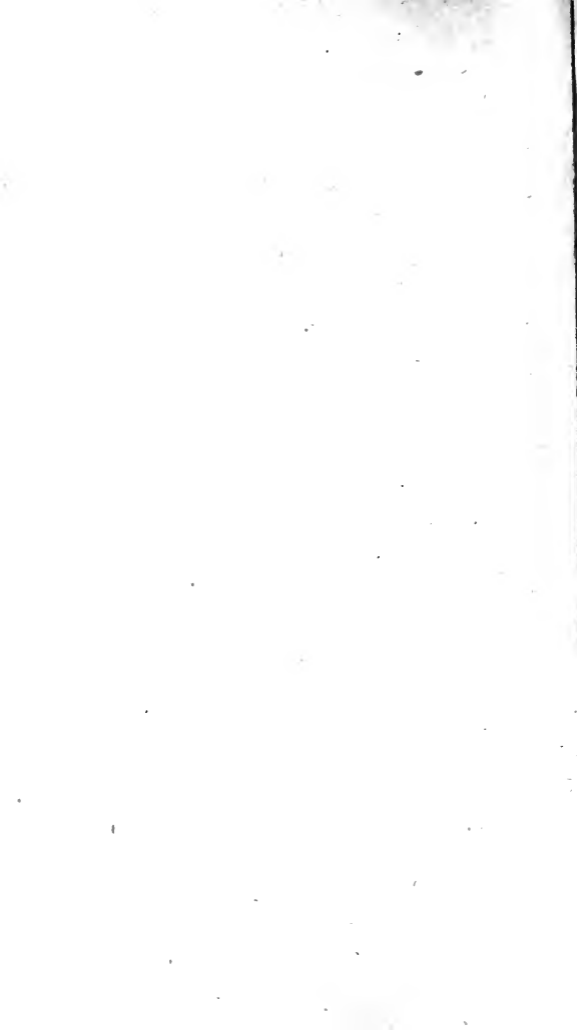
3 1761 03573 3633



Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa.







V2952m

79168

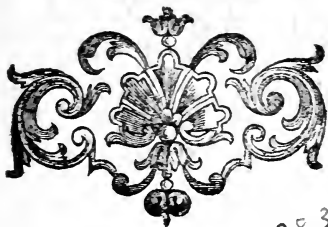
# MEMOIRES

DU CHEVALIER

DE RAVANNE;

Page de Son Altesse LE DUC REGENT,  
& Mousquetaire.

TOME SECONDE.

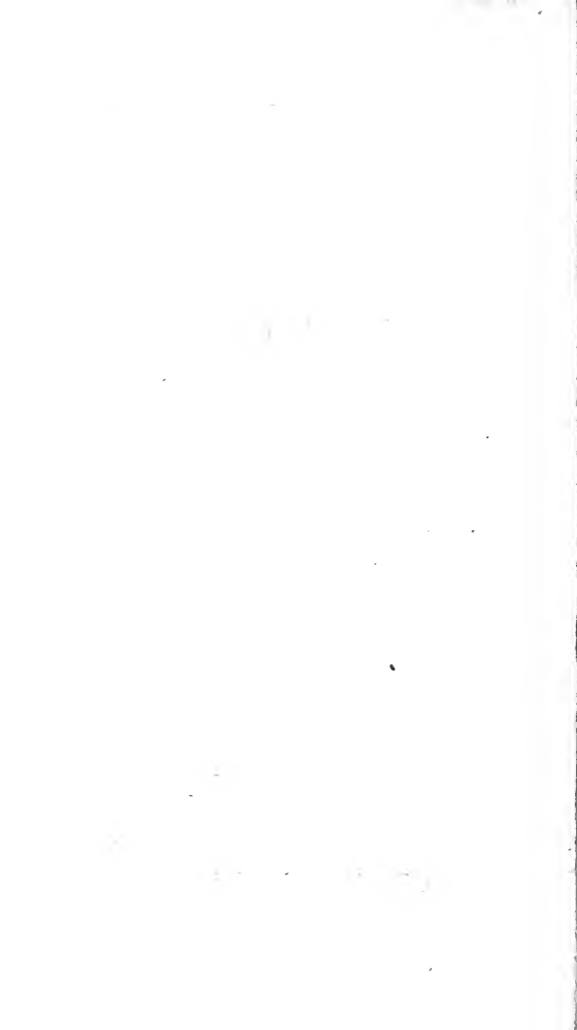


438302  
24.8.45

A LONDRES.

---

M. DCC. LI.







# MEMOIRES

## DU CHEVALIER DE RAVANNE,

Page de Son Altesse LE DUC REGENT, &  
Mousquetaire.

---



U R l'ordre que j'avois reçu de nous trouver de bonne heure au coucher, nous ne fîmes l'Abbé & moi que croquer le souper, & nous y rendre. Le Prince parut bientôt. Toujours languissant s'il ne se livroit à ses sens, il avoit l'air le plus ennuyé. Hé bien, dit-il, vous voilà? Que faire? Serons-nous toujours en carême? En carême, Monseigneur, répondis-je! hé! nous en sortons. Innocent, repliqua-t'il, n'est-ce pas toujours carême, quand on fait comme moi pénitence depuis quatre ou cinq jours. Je croyois

le rompre aujourd'hui , & emmener la Desmares à Saint Cloud , mais elle est malade. L'Abbé prenant l'occasion aux cheveux , se mit à dégoïser. Avez-vous donc , Monseigneur , dit-il au Prince , oublié ce que c'est que cette femme ? Une ingrante , une perfide , qui ne vous préfère pas seulement un Comédien , mais qui vous abîme. Oui , oui , répondit-il , autrefois , mais plus à présent. A présent même , repliqua l'Abbé ; & le Page que vous avez envoyé a encore trouvé cet indigne rival avec elle , c'est même pour lui que vous jeunez. Voyez le bel honneur , ou si vous voulez le beau plaisir. Si cela est , dit le Prince , elle me trompe ; mais quand tu me dirois vrai , que veux-tu que j'y fasse ? Cela & le compliment que tu sçais qu'elle m'a fait , prouve que son cœur est à Baron & son corps à moi. Il est si beau que je voudrois actuellement le voir , & que je ne m'embarasserois guères qui l'a vu. Passe , repliqua l'Abbé ; mais comme je ne sçai pas moins qu'elle vous fatigue plus en un jour qu'une autre en quatre , vous renoncerez , s'il vous plait à ce commerce , il faut faire vie qui dure.

Erreur interrompit le Prince , vie qui dure est une vie qui ennuye ; & j'aime mieux

L'abrégé avec un objet que j'aime ; que la prolonger avec un objet que je n'aime pas. Quoi ? vous aimeriez encore une femme qui avoue elle-même que son cœur n'est pas à vous ? Que m'importe si le reste est à moi : mais crois-moi , cela est bon pour le discours ; & quand nous sommes ensemble , elle sçait fort bien dire que je vauz mieux que n'a jamais fait Baron. Justement , reprit l'Abbé , ce n'est pas pourtant ce que vous m'avez fait entendre depuis que vous avez renoué : mais puisque vous me l'avouez , ne croyez pas que je vous laisse continuer. Votre santé , je dirai plus , votre honneur , votre délicatesse que la conduite de cette femme blesse un peu trop ouvertement , me font esperer que vous ne la verrez absolument plus.

En effet quoiqu'en dit le Prince , ce fut ce qui le détermina à abandonner la Desmares encore mieux qu'il n'avoit fait ; & s'il la revit , ce ne fut jamais plus qu'en passant. Pour affermir ce sacrifice , & surtout pour remédier à la disette présente , il n'y eut rien que l'Abbé ne promit. Il assura même qu'il en avoit déjà trois ou quatre en vue pour la belle saison à St. Cloud ; que le Prince pou-

voit partir quand il voudroit ; & que pourvu qu'il me laifsât lui prêter main forte , il auroit bientôt lieu d'être content. Le Prince lui accorda tout ce qu'il voulut ; mais la Providence qui veilloit sur moi , me prit sous sa protection. Je veux dire que me châtiant d'une bonne fièvre , elle arrêta non-seulement le cours de mes désordres , mais elle m'empêcha encore de me prêter à la manœuvre de l'Abbé.

Dès le lendemain le Prince alla coucher à St. Cloud. L'ordre néanmoins n'avoit été donné que pour le jour suivant ; mais déjà averti , & quasi prêt , chacun du matin au soir le fut aussi. Je vous laisse , nous dit le Prince en partant. Songe Abbé à ce que tu m'as promis ; & toi Chevalier , ne le laisse point endormir. Vaine recommandation. A peine fut-il disparu , que je commençai à trembler la fièvre.

L'Abbé qui étoit déjà à m'entretenir de ses projets , me demanda ce que j'avois. Ma foi je ne sçai , répondis-je , c'est un froid qui me tracasse , & dont je n'eus jamais le pareil. Voyons , reprit-il , donne-moi ton pouls. Il me tâte , & conclut que j'avois la fièvre. Ce ne sera rien , reprit-il , mais pourtant faisons faire bon feu , & rechauffe-

toi. Avant que d'être servi , le frisson s'augmenta tellement , que l'Abbé changea d'avis , & me fit mettre au lit. Le Medecin qu'il avoit envoyé chercher , arriva. Il ordonna aussi-tôt la saignée , pour couper , disoit-il , racine au mal. Malgré cela je pensai en mourir , & n'en fus bien guéri que plus d'un an & demi après. Voilà les moindres fruits de la débauche. Heureux encore , si j'eusse assez profité de celui-ci , pour n'en mériter jamais d'autres !

Cependant l'Abbé , à qui le Medecin avoit dit que j'en aurois au moins pour quelques jours , envoya un messager au Prince. Je fis avertir le Chevalier. Il accourut , & lui & l'Abbé me tinrent compagnie , jusqu'à ce que par ordre du Prince je partis pour le joindre à St. Cloud. Malgré ce qui arrêtoit l'Abbé , il vint me remettre pour ainsi dire dans les bras de mon tendre Maître. C'est-là , & dans toute la suite de cette maladie , que je reconnus en effet sa tendresse pour moi. Viens moribond , me dit-il en me voyant , viens , & que je prenne moi-même soin de ta santé. Je crois que si j'avois pu être guéri , je l'eusse été rien qu'à ses paroles. Ce n'étoit pas seulement le devoir , mais un

véritable panchant qui m'attachoit à ce grand Prince, & qui me rendoit sensible à l'excès, à toutes les marques de bienveillance qu'il me donnoit. Il m'ordonna de m'asseoir, & me tâta le pouls. Ce n'étoit pas l'heure de ma fièvre, mais bientôt elle arriva, & il me fit conduire dans l'appartement le plus commode & le plus à portée du feu. Sur le soir l'Abbé vint me voir : Adieu, me dit-il, je retourne à Paris : prends courage, & que quand je reviendrai tu sois en état de donner ton avis.

J'aurois bien voulu que le Chevalier ; que j'avois forcé de ne pas venir dans la crainte de le trop gêner, eût été avec moi pour me tenir compagnie ; mais au lieu de lui, ce Prince me faisant demander qui je voulois, je choisiss le petit Robillard. Il me fut envoyé. C'est alors que je me liai étroitement avec lui, & que le connoissant de plus en plus, je ne fus pas moins charmé de son bon cœur que de son esprit. Je le fis connoître au Prince. Il entra dans sa confiance, mais proportionnellement à son âge & à sa stature qui le laissoit fort en arriere.

Le Prince me recommandant tous les jours à son Medecin, je l'avois presque sans cesse dans ma chambre pour veiller à ses

remèdes , & surtout à ma diète. Cela n'empêcha pas que ma fièvre continuant & redoublant , je ne me viffe bientôt sans force , & presque à l'extrémité. Le Prince lui-même ordonna alors de suspendre tout remède , & de laisser agir la nature. Plus sage que le Medecin , elle rendit d'elle-même ma fièvre quarte , & par conséquent beaucoup plus commode , puisque je repris des forces , & que j'eus le tems de sortir & de me promener. Ce ne fut pourtant qu'après avoir gardé trois semaines la chambre & perdu toutes mes chairs , comme un squelette. Pendant ce tems-là l'Abbé étoit souvent venu me voir. Il avoit même essayé de m'entretenir de ses prouesses , mais je l'avois toujours remercié , & n'avois rien voulu entendre que de mon petit Robillard & du Chevalier , qui venoient me voir de tems à autre.

Cependant , lorsqu'on me crut assez resuscité , il fallut bon gré malgré entrer en connoissance de ce qui se passoit. L'Abbé n'avoit pas laissé que de tenir parole au Prince sans moi. De trois ou quatre qu'il avoit promises , il y en avoit déjà deux rendues à discretion ; une troisième en étoit à la capitulation ; mais la quatrième , qui seule valoit

plus que tout le reste , tenoit bon ; ou plutôt ne laissoit rien à espérer. C'étoit une Veuve du palais Marchand , que l'Abbé en rodant avoit découverte , & qu'il eût même proposée au Prince au lieu de la Clinquailiere , s'il n'avoit pressenti en elle beaucoup plus de difficulté. Depuis il n'avoit cessé de la tenter ; & quoiqu'en dernier lieu il lui eût fait des offres plus riantes qu'on ne fit jamais à Lais , rien ne l'avoit ébranlée.

Tant qu'on eut à St. Cloud fruit nouveau , cela alla bien , & on ne songeoit à cette Veuve que pour la regretter ; mais tout étant devenu pain quotidien , tant les troupes de l'Abbé , que les Dames de la Cour qui alloient & venoient , on dressa contre elle une dernière batterie. Ce fut l'Abbé qui en fit tous les frais , & qui se prêta de lui-même à une manœuvre inouïe ; mais que je suspens , pour ne pas déranger l'ordre des événemens.

Dans cet intervalle de fièvre où j'appris ce que je viens de rapporter , je vis aussi les deux femelles que l'Abbé avoit procurées au Prince. Je les pris aisément pour ce qu'elles étoient , c'est-à-dire pour deux petites Bourgeoises , jeunes , & assez jolies pour un tems de famine. C'est même la réponse qu'



je fis au Prince , lorsqu'il me demanda ce que j'en pensois. Trois jours après arriva celle qu'on attendoit. Je sortois précisément de mon accès. Aussi tôt on m'avertit. J'allai, & je trouvai une des plus aimables filles du monde. On pouvoit remarquer à l'accueil que le Prince lui fit , qu'il la trouvoit ainsi. Pour elle on fit bientôt ce que je n'avois pas encore vu , & que je n'ose presque raconter.

Le Prince avoit apporté d'Espagne un goût fort original. C'étoit , à l'imitation de ce qu'il avoit fait plus d'une fois avec la Marquise Sancta Maria , de se mettre nud, & de souper ainsi en partie. Il appelloit cela du même nom , qu'autrefois le souper des Déses. Quand il en parla , une répugnance dont je n'étois pas le maître , me fit féliciter de ma fièvre , croyant qu'elle me garantiroit. Point du tout. Le Prince peut-être n'eût pas insisté ; mais le maudit Abbé , qui se piquoit de m'aimer , voulut que je fusse de la partie , & leva toutes les difficultés. Il dit , lorsque le Prince même alléguoit le danger , qu'il répondoit de tout. De l'exposer à l'air , ajouta-t-il , non , je l'aime trop ; mais je lui ferai faire un pourpoint couleur de chair , si naturel & si bien pris , que vous - même , Monseigneur , en serez charmé. Fort bien,

répondit le Prince , mais qu'en feras-tu ?  
Ce que j'en ferai , repliqua-t-il , un Faune  
s'il plaît à Dieu.

Plus piqué de l'expédient qu'il avoit trouvé que de sa métamorphose , je répétai après lui : Oui un Faune , mais à condition que vous ferez le Satyre. Te voilà pris, s'écria le Prince , & ce que tu n'as jamais voulu faire pour moi , tu le feras pour le Chevalier , ou je ne permets pas qu'il s'expose. Hé bien , Monseigneur , sa vengeance vous en donnera le plaisir. Je vois qu'il seroit trop aise de n'être pas Faune , mais il le fera , dussai-je moi-même être Diable.

Le plaisir que le Prince trouvoit dans ces fortes de parties , & celui qu'il se promettoit en particulier de voir sa nouvelle Concubine en Déesse , & l'Abbé disoit-il dans son naturel , fit qu'il assigna cette belle fête au premier jour de chaleur. Il ordonna à l'Abbé de pourvoir à tout l'attirail dont chacun avoit besoin , & surtout à une pomme d'or ; parce qu'il se proposoit de faire lui-même le Berger Pâris. Tout en effet l'y invitoit. L'Abbé & moi Demi-Dieux , ou plutôt Démons de Forêts ; les trois Concubines pour représenter Junon , Minerve & Vénus ; & le petit Robillard , déjà malheu-

reusement initié dans ces myſteres , pour paroître en Cupidon.

La fête ainſi conclue & arrêtée , l'Abbé ſe rendit dès le même jour à Paris. Le lendemain il m'arriva compagnie ; le Chevalier , ma petite Pouffette qui l'avoit perſécuté pour l'amener , & la Maitreſſe de Briquenai , celle qu'il devoit mener en campagne , & qu'il avoit néanmoins laiſſée ; Comme te voilà fait , me dit ma Pouffette les larmes aux yeux ; mais encore , Dieu ſoit loué , puis que je te revois. Que viens-tu faire , lui répondis-je ? C'eſt ici à préſent bien pis que chez Briquenai. Crois-tu donc , repliqua-t-elle , que c'eſt toujours l'homme que je cherche ? Non , non , continua-t-elle , redreſſe-toi là-deſſus , c'eſt tout ce que je veux. Bien t'en prend , repartis-je , car c'eſt auſſi tout ce que je puis , excepté de vous donner à tous trois bien à dîner , & vous tenir ſobrement compagnie.

Du Château je les menai à notre cabaret ordinaire. Là ma Pouffette ſe plaignit amèrement de ce que je ne lui avois pas fait ſavoir que je fuſſe malade , ni que je partiſſe pour la campagne. C'eſt apparemment , me dit-elle , le reſſentiment du Prince à l'égard de ma fanatique tante qui eſt retombée auſſi

sur moi ? Ne voulant ou ne sachant que répondre , je fis semblant de ne pas entendre , & brifai en demandant à la Maitresse de Briquenai , pourquoi elle ne l'avoit pas suivi , le Chevalier m'en ayant déjà depuis long-tems fait les adieux ? Je n'ignorois pas ce qui s'étoit passé , mais j'étois bien aisé de la faire jafer. Bon , me répondit-elle , demandez à Monsieur & à Mademoiselle. Il n'en est pas nécessaire ; mais sans s'en embarasser , elle ajouta que Briquenai leur donnant à souper la veille de son départ , il avoit fait apporter un vieil habit de livrée de son laquais , & que c'étoit-là l'uniforme qu'il avoit voulu lui donner. Que dites-vous de cela , termina-t-elle ? Je ne l'aurois jamais cru répondis-je , mais c'est apparemment une suite des griefs que vous lui aviez donnés. Non , non , repliqua-t-elle , vingt fois depuis il m'avoit juré en être bien guéri. C'est donc , repris-je , qu'il étoit las de le faire , & que ne voulant pas tout-à-fait vous manquer de parole , il a usé de stratagême pour se débarrasser. Dites plutôt , s'écria-t-elle , que ce n'est qu'une fourbe , un parjure , un démon depuis les pieds jusqu'à la tête.

Je fis ce que le Chevalier & ma Pouffette avoient déjà fait plus d'une fois. Je l'appai-

fai , la consolai , & lui promis ma protection , jusqu'à ce qu'elle eut trouvé chaland. Pouffette lui réitéra surtout de garder le décorum , de ne pas se venger à tout venant , ni faire métier & marchandise de ses talens. Le Ciel , ajouta-t-elle , en nous donnant un certain cœur , nous fait souvent un bien mauvais présent. D'abord on nous trompe ; puis venge , venge ; nous pouffons si loin la vengeance , que nous en devenons la victime. Quel triste sort alors que le nôtre ! On ne nous recherche plus qu'avec mépris , on ne nous possède qu'avec crainte , & sur le champ suit le dégoût.

Que ma Pouffette eût de l'esprit & du bon sens ; il est sûr ; & ce que je viens de dire le prouve. Mais qu'avec cela elle fut tombée dans le cas même où elle étoit , cela me surprit , & je ne pus m'empêcher de lui en demander la raison. Hélas ! me répondit-elle , le sort des femmes en général est bien triste. S'il en meurt une sage , je crois même que c'est en combattant. Mais un surcroît de malheur , continua-t-elle , c'est qu'elles n'ont pas seulement à se donner de garde d'elles-mêmes , mais de tous les hommes , qui comme autant des Prothées , prennent

toute sorte de formes , pour les séduire , & sans raison les laissent-là. Tu ne seras pas du nombre j'espere , finit-elle en m'embrassant ; parle , & rassure-moi. Par malheur j'étois dans le froid de ma fièvre , & toute la réponse qu'elle eut , fut que j'y verrois. Tu y verras , s'écria-t-elle : hé bien , je te jure que tu seras le dernier. En effet , bientôt elle me le prouva , & en véritable Madeleine elle se retira aux Madelonnettes.

Cependant mon frisson s'augmentant , le Chevalier me donna le bras , & prenant froidement congé , je gagnai avec lui le Château & mon appartement. Adieu , lui dis-je ; retourne à tes femelles , & à moi le plutôt que tu pourras. Bien différent de ce que je sentoie pour Pouffette , je ne souffrois qu'à regret de le voir aller. Cela prouve combien les liens de l'amitié sont au-dessus de ceux de l'amour : je ne dirai pas seulement d'un amour comme celui-ci , mais de tout autre qui n'a pas pour base ce qui pourroit indépendamment faire naître l'estime ou l'amitié.

Avant que je fusse quitte de cet accès ; l'Abbé étoit déjà de retour de Paris. Il avoit apporté avec lui une partie des agrès

que le Prince lui avoit ordonnés. Le reste devoit venir, & surtout un homme pour coller sur moi une autre peau que la mienne. Le tout arriva. On m'envoya l'homme, qui après m'avoir mesuré de pied en cap, me tailla un habit à la Houzarde. C'étoit tout peau de chien bien colorée, mais que je fis doubler de fine toile pour la propreté; car de la couleur, dans le fond je m'en inquiétois le moins. L'habit étant fait, je le vétis. Rien au monde n'alloit mieux. Le Prince vint le voir; & comme l'Abbé l'avoit prédit, il en fut charmé.

Tout étant prêt, on n'attendoit plus que le chaud. Je souhaitois réellement de ne le voir jamais. Cependant il arriva, & sans raisonner il fallut entrer dans l'appartement destiné au mystère. C'étoit une grande salle bien boisée, que le valet de chambre ou ame damnée de l'Abbé avoit préparée & illuminée. Là chacun se deshabilla, & se prêta réciproquement la main pour donner & recevoir les attributs des Divinités. Cela fait, on ne fit plus que s'admirer jusqu'au souper. Peut-être se figureroit-on quelque chose d'admirable, si l'on pouvoit faire abstraction de ce qu'il y a de détestable, ou si la fièvre eût

obligé tous les acteurs à se corriger comme moi. La même pudeur qui souffriroit [à lire certaines remarques, m'empêcha alors de les faire, & me dispense par cela même d'en parler.

L'heure du souper étant venue, Satyre & Faune dresserent la table; mais comme l'un n'étoit pas moins foible que l'autre & ma adroit, la fiere Junon & la sage Minerve furent obligées de prêter leurs divines mains. Cupidon même, je veux dire Robillard, laissa dans un coin Pâris avec Vénus sa mere, & mettant bas fleches & carquois accourut à notre secours. La table préparée, Pâris s'y plaça avec les trois Déesses. Satyre eut même l'effronterie de s'y mettre, tandis que Cupidon & moi servions le nectar & l'ambroisie.

L'un & l'autre alloient le prendre dans un tour. Le valet de chambre dont j'ai parlé les servoit en dehors, & tournant nous les recevoions en dedans, & les portions aux Divinités attablées. Tout ayant été pris & servi, nous nous attablâmes nous-mêmes, & fîmes chorus divin. Après avoir bu à tous les Dieux & Demi-Dieux, on se leva, & c'est alors que commença le jugement de Pâris,



La Déesse de Cythere reçut la pomme, comme autrefois. Junon n'en pensoit peut-être pas moins que celle de l'ancien tems, mais elle fut aussi sage que Pallas; & sans bruit ni vacarme les portes s'ouvrirent, & l'assemblée se rompit. Ce ne fut pourtant qu'après nous être dégradés, & de Dieux que nous étions, nous être rendus plus viles créatures encore qu'auparavant.

Abandonnant tout au valet de chambre; nous ne songeames qu'à suivre le défunt Paris & sa Vénus. Lorsqu'ils furent parvenus où ils devoient être, nous les laiffâmes se féliciter du jugement rendu, & chacun se conduisant soi-même, nous allâmes achever de nous reconnoître dans nos lits. Robillard depuis qu'on l'avoit envoyé me tenir compagnie, couchoit dans ma chambre. Que penses-tu, lui demandai-je quand je fus seul avec lui, de cette auguste & magnifique cérémonie? Ce que j'en pense, répondit-il? c'est à moi de te faire cette question: tu es le plus âgé, le plus sage; & quoique j'aye l'expérience d'une partie à peu près semblable, depuis environ le tems que tu entras, je n'ai peut-être pas tant réfléchi que je fais avec toi dans ce moment. Quoi, repris je,

la pudeur ne t'a pas fait souffrir & alors & à présent ? Affurément. Hé bien que t'a-t'elle dit ? Que cela est fou & extravagant ? Oui , & à moi aussi. Cependant ajoutai-je , je veux garder précieusement mon habit ; & comme je me doute que je n'en serai pas quite pour cette fois , j'espère d'être toujours assez malade pour ne paroître jamais autrement.

Ma conjecture ne se vérifia que trop. Le Prince dans le besoin faisoit une nouveauté de ces renouvellemens , & celui-ci en fut une pour lui deux & trois fois par semaine dans le cours du mois. Le lendemain de cette premiere cérémonie , il me demanda comment j'avois trouvé l'Abbé. Il étoit parlant , Monseigneur , répondis-je à tout hazard ; en effet je ne l'avois gueres remarqué. Le Prince , mais par une impression je crois bien différente , ne l'avoit pas mieux remarqué. Il m'est échappé , avoua-t-il , & pour juger de sa figure Satyrique il faut que je la revoie. Je me serois volontiers repenti de ce que j'avois hazardé , si j'avois pû croire que cela contribuât de quelque chose à la répétition de cette partie ; mais je connoissois trop le terrain pour n'être pas persuadé qu'indépendamment de ce que j'a-

vois dit , nous la recommencerions bientôt. Peut-être eût ce été dès ce même jour , si l'accès que j'attendois , & qui même me surprit , n'eût été un obstacle.

Aussi-tôt que le Prince me jugea en état ; il m'envoya l'Abbé pour m'ordonner , & à Robillard , de nous tenir prêts. Mon petit camarade , à qui j'avois marqué un certain dégoût pour cette obscénité , en avoit déjà pris un réel. Vas-y toi , me dit-il ; pour moi je reste , & ne me livre plus à cette prostitution. Il n'est plus tems mon ami , lui dis-je ; ou il faut vous deshabiller pour aller planter des choux , ou vous mettre en Cupidon. Je n'espère pas même que vous puissiez jamais avoir mon privilège , ni vous cacher sous une autre peau. Ainsi c'est à vous de voir ; mais si vous m'en croyez , vous irez votre train jusqu'à ce que vous vous soyiez tout-à-fait consulté. Il m'en crut pour cette fois , & dans la suite , ses parens qui lui conseillèrent de prendre patience. Pour moi , toujours à l'abri de mes peaux de chien , je fis comme lui , mais pourtant avec cette répugnance qui prépare des regrets.

Nous étant soumis à l'avertissement de

L'Abbé, nous nous rendimes à l'heure & au lieu marqué. Tout se prépara comme la premiere fois, se maintint, & finit de même, à l'exception de la pomme qui avoit été donnée une fois pour toutes, & du Satyre que Pâris considéra aux dépens de sa Vénus. Ceux qui ont connu ou seulement vu l'Abbé, peuvent aisément se figurer à quel point il ressembloit aux Satyres qu'on nous représente. Aussi le Prince ne pouvant se lasser de le considérer & de rire, lui répéta plusieurs fois que c'étoit un Satyre tout craché, & qu'il ne doutoit plus qu'autrefois il n'y en eût. L'Abbé eut besoin de toute sa retenue pour ne pas s'irriter. Peut-être même fut-ce pour ne la point pousser à bout, que le Prince se souvint qu'il avoit là un spectacle aussi beau que celui ci étoit laid.

Dans cette seconde fête, il y eut néanmoins encore une particularité. C'est que prête à finir, Pâris voulut que je dédommageasse Junon, je remerciai. Prends donc Minerve, ajouta-t-il. Elle est trop sage, repliquai-je. Ainsi, grace peut-être à la fièvre, au lieu de suivre ou d'enmener l'une ou l'autre, je me retirai sagement avec mon petit

Robillard. Le Prince répéta trop souvent cette partie pour ne s'en pas lasser bientôt, ou plutôt de sa Vénus même, qui au bout de quelques semaines ne pouvoit manquer d'être pour lui aussi ancienne que la Vénus des Grecs. Tout l'ennuyant dehors & dedans, il tâcha de se distraire en allant & venant de St. Cloud à Paris. Le souper des Déeses fut donc pendu au croc, & deux ou trois voyages la semaine en prirent la place.

Ceci m'agréoit beaucoup. On me laissoit toujours mon petit Robillard, & pour nous deux tous les Maîtres que nous avions coutume d'avoir. Jusques-là je n'avois gueres eu le tems d'en profiter. Je tâchai de le faire, & excepté mon ami le Chevalier, je me me mis sur le pied de ne recevoir personne. Il venoit le plus souvent qu'il pouvoit, & loin de nous déranger dans nos occupations, ils les partageoit avec nous. Tu m'étonnes, me disoit il quelquefois; il semble que tu ayes déjà renoncé au monde. Que ne disoit-il vrai! Mais cet heureux calme n'étoit pas de moi. Il venoit d'un mal périodique, qui chaque fois me mettoit à bas, & ne me laissoit en effet que du dégoût pour la vie. Si j'eusse eu alors le bonheur de

donner quelque étendue à mes réflexions ; elles m'eussent sans doute retiré du précipice : mais j'étois dans le cas de tous les jeunes gens , de n'être sensible qu'à mortel , sans songer au bien que la Providence les met à même d'en pouvoir tirer.

Ce fut dans ce tems-là , & un jour même de grand accès , que je reçus la nouvelle de la mort de mon cher oncle. Mon laquais qui connoissoit le sien , vint me dire qu'il étoit là , qu'il demandoit à me parler , & qu'il avoit un paquet à me remettre. Quoi , dis-je , la Tulipe , c'étoit le nom de ce valet , est ici ? Oui, Monsieur. Et son Maître , ajoutai-je ? Son Maître , repliqua mon laquais , je ne sçai. Ah ! m'écriai-je , l'Oracle est rempli , fais-le entrer. Te voilà la Tulippe , repris-je en le voyant ; qu'as-tu fait de ton Maître ? Hélas ! Monsieur , me répondit-il , si mon air ne vous le dit pas , ce paquet vous l'apprendra. Je le sçai déjà , repliquai-je , il est où je voudrois être. Ayant pris le paquet , je le baisai néanmoins , plein d'amertume & de douleur. Mais je me consolai presque sur le champ , en criant : Que vous êtes heureux mon cher oncle ! & que ne suis-je comme vous délivré de tous maux !

C'est un bien que vous pressentiez , plutôt qu'un mal ; car cette vie n'est absolument que misere. Il ne manquoit à ma réflexion que de partir d'un cœur moins pénétré d'un mal physique que moral : mais plus dur que la roche , j'étois destiné à être martyr de la mauvaise cause , avant que de penser à la bonne.

M'étant assis sur mon lit , & ayant ouvert le paquet que la Tulippe venoit de me remettre , j'y trouvai cinq ou six lettres de mes parens ou amis ; & entre autres une de mon pere , pleine de condoléances sur la mort de mon cher oncle son beau-frere. J'appris , & la Tulippe me le confirma , qu'il avoit été tué en détachement , & que son corps dégagé des morts , avoit été porté à un village près de Valenciennes , où il avoit été enterré. C'est par tes soins sans doute , dis-je à la Tulippe , que cela s'est fait ? Oui , Monsieur , c'est bien le moins que je duffe à la mémoire d'un si bon Maître. Mais ce n'a pas été sans peine , ni risque même de la vie.

La Trompe , continua-t-il , ce scélérat de camarade que me donna mon défunt Maître en partant d'ici pour la campagne , vouloit-

le dépouiller , prendre ce qu'il avoit , & le laisser-là. Je m'y suis opposé. Nous en sommes venus aux mains , & le pistolet au poing je lui ai bruké la cervelle. Moi seul ensuite j'ai pris mon Maître , son cheval étoit au diable : mais outre celui de la Trompe & le mien j'en avois un de main , sur lequel j'ai lié & garotté son cadavre , & le portant au village le plus proche , je l'ai fait enterrer noblement. L'argent que je lui ai trouvé m'a servi à cela. Le reste avec ses équipages , je l'ai apporté à Monsieur votre Pere. Il m'a bien récompensé ; & comme malgré lui je suis venu ici chercher un autre Maître , il m'a chargé du paquet que je viens de vous remettre.

La Tulippe prenoit un singulier plaisir à me faire ce détail. Son zèle & sa fidélité me charmerent , je le grondai de ce qu'il n'étoit pas resté tranquillement chez mon pere. Il me répondit qu'étant accoutumé à une certaine fatigue , il n'avoit pu se résoudre à faire le faineant ; que pourtant il ne vouloit plus servir d'Officier , parce qu'entre mille il ne trouveroit pas un Maître comme celui qu'il venoit de perdre ; mais qu'il me prioit de le recommander à quelque jeune homme



homme qui pût le tenir en mouvement. Je le lui promis , & lui offris même de le faire entrer au service du Prince. Pour cela Monsieur , me dit-il , je vous remercie , valet petit-maître n'a jamais été mon fait. Un coup de peigne tous les matins , un coup de rasoir tous les quinze jours , cela m'accommode. D'ailleurs point tant de supérieurs , je n'aime à répondre qu'à un seul. Tu as peut-être cru , lui répondis-je , que je voulois te faire entrer valet de pied ; non , mais chasseur , & à tous égards c'est ton affaire.

Chasseur , Monsieur ! repliqua-t-il , encore pis. Je n'aurois pas eu besoin alors de quitter la maison de Monsieur votre Pere. Il me l'a proposé ; mais je ne sçai chasser qu'au plat , & encore j'aime mieux ma pipe. Quoi , repris-je , toi qui tires si juste , tu n'as voulu ni ne veux être chasseur ? Non Monsieur , je tire bien il est vrai , mais à deux doigts du crane , comme avec mon coquin de la Trompe ; l'épaisseur d'un cheveu de plus , j'y perds mon latin. Hé bien , lui dis-je , commençant à me lasser , je verrai à te satisfaire. En attendant voilà deux quis , & va t'en boire à ma santé. De la

fanté , Monsieur , repliqua-t-il encore , je vous en souhaite autant qu'à moi-même ; mais pour de l'argent , je vous remercie. Mon cher Maître , d'heureuse mémoire , me devoit , selon mon compte , une pistole sur six années de service. Au lieu de cela , Monsieur votre Pere m'en a donné dix : jugez , Monsieur , si j'ai de quoi boire. Fort bien , mais va ; si la soif te presse , tu viendras me retrouver.

J'étois seul quand ce valet me fut annoncé , c'est pourquoi je le fis jaser assez long-tems. Robillard , qui étoit allé faire un tour rentra , & déjà prévenu par mon laquais , il se mit à me consoler. Le Chevalier arrivant presque sur ces entrefaites , ce fut bien autre chose. Il sçavoit la douleur que j'avois marquée au départ de mon oncle , combien je l'aimois , & l'allarme que m'avoit donné le seul pressentiment de sa mort. Quoique lui-même l'aimât , il oublia en quelque sorte la part qu'il prenoit à cette perte , pour n'en prendre qu'à la douleur qu'il me supposoit. Après un long & pathétique discours , plus capable d'augmenter ma douleur telle qu'elle étoit , que de la calmer , il fut fort surpris de m'entendre dire que j'étois déjà tout con-

folé , & que j'enviois le sort des morts plus que celui des vivans. Il soutint merveilleusement cette idée , & moralisant la-dessus, nous dîmes , lui par complaisance , & moi par dégoût de la vie , tout ce que des gens régénérés pourroient s'imaginer.

J'achevai de lire mes lettres à ces deux tendres amis. Mon pere & mes sœurs sachant que j'étois malade, m'invitoient à venir prendre l'air natal. J'irai , dis-je au Chevalier ; mais prépare-toi , car je t'emmene. Il consentit , quoiqu'il ne sût encore s'il le pourroit , ni moi non plus. Pour toi , ajoutai-je à Robillard , il faut que tu restes. Quand le Prince seroit assez bon pour vouloir se passer de deux Pages à la fois , tes parens gronderoient. D'ailleurs nous serons bien aises d'avoir des nouvelles de la Cour , & tu seras notre correspondant. Ceci ne sentoit gueres alors que le château ; mais pourtant , quelque tems après le Médecin me le conseillant , le Prince m'offrit lui-même un congé , que j'acceptai.

Vers le soir ma fièvre étant sur le déclin , & nous presque les maîtres du château , nous fûmes dans l'appartement du Prince , nous promener. Je ne sçavois trop si le

Prince reviendroit, mais à tout hazard j'invitai le Chevalier à souper. Tu sçais, lui dis-je, que nous avons des Déeses. Deux sont ici comme sous ma protection, & nous souperons avec elles. Songe pourtant que si Pâris & Vénus reviennent, tu ne souperas qu'avec moi. Fort bien, dit-il, j'accepte le pis-aller. Deux heures après, nos Déeses qui étoient allées prendre le frais, arriverent. N'attendant plus le Prince, nous nous mîmes à table. J'en fis les honneurs; mais le Chevalier & Robillard, chacun avec sa Déesse, en eurent tout le plaisir. Junon se feroit volontiers vengée sur le Chevalier, de la pomme qui lui avoit passé devant le bec. Cependant il n'en fut rien; & soit misanthropie ou raison, je mis le holà; c'est-à-dire, qu'à ma représentation, mon ami respecta l'absence de mon Maître, & qu'il refusa ce que lui-même peut-être lui auroit offert & permis, s'il avoit été présent.

Pour qu'il n'y eût rien à dire, le Chevalier voulut de lui-même coucher dans ma chambre avec Robillard. Je lui en fus bon gré. Ce que j'avois déjà fait, étoit assez hardi. J'avois des jaloux, & pour peu que les choses eussent été plus loin, je n'en au-

rois peut-être pas été bon marchand. Pour obvier même à tout ce que l'on pourroit dire de la liberté que j'avois pris d'arrêter le Chevalier à souper, & le divertir avec les amusemens du Prince, je résolus de le dire à l'Abbé & au Prince même. En effet, je re-fins le Chevalier jusqu'à ce qu'il arriva. Je le priai de se trouver à son passage, pour qu'il le remarquât, & que m'en parlant, je lui avouasse naturellement ce qui s'étoit passé. Tout me succéda. Le Prince arrivant, le Chevalier se présenta à sa rencontre. Il lui fit même quelques questions, & répondant pour lui, j'ajoutai ce que j'avois projeté. Il en rit, & je n'en entendis jamais plus parler.

Le Chevalier me quittant dans ce moment, je suivis le Prince dans son appartement. S'informant avec bonté de ma santé, je lui dis que j'avois eu un accès terrible, & que pour comble j'avois reçu enfin la confirmation du triste pressentiment de mon cher oncle. Quoi, me dit-il avec étonnement, il est mort ! Oui, Monseigneur, & dans le fond je crois qu'il est heureux. Heureux ou malheureux, tu m'étonnes. Qui t'a donné cette nouvelle ? Mon pere, & le valet même de mon oncle, qui en est le por-

teur. Là-dessus je fis presque au Prince le même récit que m'avoit fait la Tulippe. De tout le soir il ne put s'en remettre, & se couchant il me dit encore, qu'il y avoit là-dedans quelque chose de si particulier, qu'il ne pouvoit s'empêcher d'en être frappé. Le Prince curieux de la Nature, & de tous ses secrets, je ne doute pas qu'il ne trouvât dans cet événement de quoi exercer son génie, & le porter peut-être à bien des réflexions.

Ce qui me porte à le croire, c'est que le lendemain à son lever, il se plaignit d'avoir passé une mauvaise nuit, de s'être livré à mille pensées, & qu'il s'écria, comme un homme qui sortiroit, moins du sommeil que d'une profonde méditation : Ah ! que l'esprit de l'homme est borné par tout ! Soit que cette réflexion, ou celles qui l'avoient fait naître l'indisposassent, soit qu'ennuyé déjà, il sentît encore mieux qu'il n'y avoit rien-là de propre à le distraire, il étoit inquiet & fâcheux. L'Abbé n'aimoit pas cette sorte d'indisposition. Toujours elle menaçoit de quelques attaques. En effet le Prince s'adressa bientôt à lui, & demanda si donc il passeroit toute la campagne avec les trois

seules pieces de gibier qu'il avoit. Que faire, Monseigneur, répondit l'Abbé? Belle raison, repliqua le Prince, il faut te remuer. Me remuer, reprit l'Abbé! Je crois de par tous les diables que je me remue bien assez. Soit dit à vous seulement, Monseigneur; Mais je suis pire cent fois que tous les Mercurus.

Là, là, lui dit le Prince, ne te fâche pas; c'est déjà trop que je le sois. Songe seulement, s'il n'y auroit pas moyen d'y remédier. Tu sçais que j'ai le malheur de ne pouvoir tenir contre l'ennui. Je le sçai Monseigneur, répondit l'Abbé; mais ce malheur vous arrive si souvent, & le mal va si fort en augmentant, que faute de remedes je crains à la fin d'être obligé de vous laisser mourir. Oh! repliqua le Prince, que ce ne soit pas au moins cet été. Tiens, afin que tu n'ayes à songer qu'à moi, je t'abandonne deux de mes Déeses, & ne retiens que ma Vénus. Avec celle-ci, & une autre dont tu me pourvoiras, je te tiens quitte pour tout le tems que je demeure ici. Deux pour toi, deux pour moi, ajouta le Prince, vois si cela n'est pas bien honnête. Rien de plus, repartit l'Abbé. Deux Déeses dont vous ne

sçavez que faire , pour une que je ne sçai où prendre. J'admire , Monseigneur , ce généreux marché. Cependant je l'accepterois , si de mille à peu près semblables vous en aviez jamais tenu un seul.

Le Prince protesta si bien qu'il tiendrait celui-ci , que l'Abbé lui promit tout ce qu'il pourroit. Cette Veuve , lui dit le Prince , dont tu me parles encore tous les jours , est-elle donc absolument inflexible ? Elle m'irrite , cette femme , retourne à tes offres , vois un peu si tu ne la trouverois pas plus favorable. Cela se pourroit quelquefois ; mais si cela n'est pas , je te donne carte blanche : tu sçais qu'il n'y en a gueres qui à force d'en dire , ne se rendent. Ma foi , Monseigneur , repartit l'Abbé , je doute de celle-ci. N'importe , je ferai ce que vous voudrez ; mais pourtant je crois avant que d'aller plus loin , qu'il seroit à propos que vous la vissiez , & que vous jugeassiez vous-même des offres que j'ai faites , & surtout de celles que je pourrai faire.

L'Abbé n'eut pas de peine à faire goûter cette proposition. Le Prince l'accepta , mais il voulut que je fusse de la partie. C'étoit le jour de mon accès. Il me dit qu'il atten-



droit jusqu'au lendemain , & que partant le soir il iroit coucher au Palais Royal , où nous prendrions nos mesures pour le jour suivant. Ce délai étoit long pour un Prince aussi impatient. Tout flatteur qu'il pouvoit être pour moi , j'aurois bien voulu qu'il en eût été autrement : cependant , pour répondre à cette violence , je m'en fis à tous égards ; c'est-à-dire , qu'outre la répugnance que j'avois à me prêter à de pareils projets , & que ma maladie augmentoit , je fus obligé de partir presqu'encore dans ma crise , & sans avoir le moindre tems pour me remettre. Il est vrai que le Prince me dédommageoit par toute sorte d'attentions. Il voulut que je fusse à côté de lui dans son carosse , fit lever les glaces , & fouetter si doucement que je n'aurois gueres pu être plus tranquille dans mon lit même.

Arrivé au Palais Royal , le Prince n'y voulut être pour personne. Il ordonna de renvoyer tous ceux qui viendroient , & se renferma avec le seul Abbé & moi. Dès-lors , & le lendemain même jusqu'à l'heure que nous nous rendîmes chez la Veuve , il ne fut question que d'elle. L'Abbé réitéra qu'il desespéroit de la vaincre. Il est vrai

que toutes les offres qu'il avoit faites ; étoient en son nom. C'est ainsi qu'il en usoit toujours ; parce qu'un marché fait avec lui , ne pouvoit que se conclure agréablement avec le Prince. Son nom ne s'employoit qu'à l'extrémité. On délibéra de le faire dans cette occasion , mais la négative l'emporta. La raison , c'est que l'Abbé prétendoit qu'au rebours de toutes les Veuves , celle-ci chérissoit tellement la mémoire de son défunt mari , qu'une infidélité de cette volée l'effrayeroit plus que jamais. De filer le parfait amour , ajouta-t-il , il est sûr que cela nous renverroit aux Calendes Grecques. Tout ce qu'il y a à faire , c'est de voir , d'offrir ; & si rien ne fait , je sçai un moyen qui peut-être réussira.

L'heure approchant , le Prince s'ajusta , moi de même ; pour l'Abbé , il l'étoit déjà. Comme nous n'allions que pour satisfaire nos yeux , nous résolûmes , pour effaroucher encore moins la Veuve , de ne tomber dans sa boutique qu'après être entrés dans quelques autres. Suivant ce projet , nous entrâmes devant & à côté de chez elle. Enfin , faisant semblant de ne pas trouver ce que nous cherchions , nous abordâmes où nous

vouliions être. Nous affectâmes même auparavant de passer, mais l'Abbé nous cria : Ici Messieurs, ici, vous y trouverez peut-être votre affaire.

Malgré ce mystère, nous pûmes aisément remarquer que cette vertueuse Veuve s'effarouchoit de voir l'Abbé. Une noble rougeur lui montant tout à coup au visage, on ne pouvoit, j'ose le dire, résister à son éclat. Il falloit baisser les yeux, surtout saisis du respect que son air de vertu inspiroit. Voici Madame, dit l'Abbé, des Messieurs qui cherchent par tout de belles vestes brodées, vous en êtes pourvue, je le sçai, n'auriez-vous pas de quoi les satisfaire ? Non, Monsieur, répondit-elle, sans doute, pour congédier l'Abbé, dont la vue seule l'offensoit. Mais Madame, repliqua-t-il, il me semble pourtant vous en avoir vu autrefois déployer & vendre. Cela se peut, Monsieur, mais je n'en ai plus.

Le Prince déjà trop épris pour lever le pied à cette réponse, s'attacha aux marchandises qu'il voyoit, en demanda le prix, & prolongea le tems à en choisir de toutes les sortes. L'Abbé ayant remarqué qu'il peinoit la Veuve, prétexta d'aller en atten-

dant voir ailleurs pour des vestes , & que dès qu'il auroit trouvé ce qu'il jugeoit devoir nous accommoder , il viendrait nous reprendre. La Veuve en effet parut beaucoup plus tranquille après son départ. Le Prince ne la questionna pas seulement sur ses marchandises , mais sur diverses choses où il ne lui trouva pas moins d'esprit que de beauté. Quoique l'Abbé demeurât assez longtems , il revint néanmoins encore trop tôt. Mais il le falloit , autrement la chaste Veuve n'auroit sçu ce que cela vouloit dire , & peut-être auroit-elle pris quelque ombre. Allons , Messieurs , nous dit l'Abbé en entrant , j'ai trouvé votre affaire , mais c'est à l'autre bout du Palais. Ce qu'il disoit étoit à deux fins ; l'une pour justifier le tems qu'il avoit demeuré ; l'autre pour nous mettre si bien hors de la vue de notre charmante Veuve , que nous n'eussions besoin d'entrer nulle part.

On pouvoit aisément voir que ce n'étoit qu'avec violence que le Prince s'arrachoit de ce lieu. Cependant nos petites emplettes empaquetées , il falut payer & partir. La Veuve s'offrit poliment à les faire porter où nous souhaiterions. L'Abbé prit la parole ,

& dit que cela n'étoit pas nécessaire, que lui-même porteroit bien le paquet jusques chez le Marchand où nous allions, & que là on joindroit le tout ensemble, pour le faire mettre seulement dans notre carosse. Cependant je m'en chargeai au lieu de lui, & prenant congé avec de grandes révérences, nous sortimes.

On peut dire que c'est quelque chose d'admirable, que les égards que la vertu s'attire de ceux-mêmes qui en ont le moins. Cette seule prérogative marque assez son prix. Peut-être n'en jouit-elle jamais mieux que dans cette Veuve. Non seulement l'Abbé & moi lui rendimes nos hommages, mais le Prince lui manifesta les siens d'une maniere qu'il n'eut certainement pas faite avec la premiere Dame de la Cour, qui n'auroit pas eu le même air de vertu. Le malheur, c'est que malgré le respect que la Vertu inspire, elle n'est point à l'abri des embuches. Souvent même elle donne lieu à ce qu'il y a de plus noir, je vais à regret en donner un exemple.

Ayant regagné droit notre carosse, le Prince, dès que nous y fûmes, tomba sur l'éloge de la Veuve. Que de charmes, nous

dit-il ! & surtout quel air de vertu ! Remarquons que si l'air seul de la vertu est mis au nombre des plus grands charmes , quelle ne doit pas être la vertu même ! C'est malheureusement de quoi l'on s'embarrasse le moins ; ou si quelquefois on s'en inquiete , c'est tout au plus pour en prendre l'air , & par-là se rendre encore plus détestable. L'Abbé répondit au Prince : Fort bien , Monseigneur ; mais cet air qui vous charme tant , & qui ne vous trompe point , n'abrège pas nos affaires. Ne croyez-vous pas qu'un peu moins de vertu seroit encore plus aimable ? Sans doute , repliqua le Prince , autant que la facilité peut l'être ; mais une difficulté comme celle-là a bien d'autres attraits. Premièrement , c'est un plaisir que de la lever ; & quand on en vient à bout , trouve-moi quelque chose de comparable. Pour moi , continua le Prince , je suis si persuadé que rien n'en approche , que je te prie de faire pour celle-ci , ce que tu n'as fait encore pour aucune autre. Ma foi , repliqua l'Abbé , je crois que votre Saint-Esprit même n'auroit pas l'efficace de faire cette conquête. N'importe , tente jusques-là s'il le faut , le reste sera pour ta récompense.

Après le charme que le Prince avouoit lui-même qu'il trouvoit dans la vertu de cette femme, n'est-ce pas une chose étonnante que l'ardeur qu'il marque pour le détruire ? Cette extravagance de vouloir, à quelque prix que ce soit, anéantir ce que l'on aime, n'étoit pas tant de son goût que du goût de bien d'autres. Combien de gens se font une délicatesse de favoriser cette vertu ? Ou tout n'est que chimere, ou ce sont des monstres hors de nature.

Rentré au Palais Royal, le Prince ne donna aucun relâche à l'Abbé. Il ne lui ordonna pas, mais il le supplia de retourner dès le même soir à la conquête de la Veuve. Fais comme tu voudras, ajouta-t-il, n'importe à quel prix ; mais il faut que je l'aye. Il alla. Pendant ce tems-là le Prince paroïsoit affollé. Je voulus me retirer. Non, dit-il, demeure, & parle-moi de cette femme. Qu'en dis-tu ? Que pourrois-je en dire, mon Prince, après le transport que vous marquez ? Cela suffit pour ne pas douter de ses appas : mais pourtant si elle est telle que Monsieur l'Abbé le craint, moi-même, Monseigneur, je crains pour vous les suites. En effet je l'avois souvent vu transporté de

l'aspect de quelque nouveauté , mais jamais au point où il l'étoit.

Enfin l'Abbé revint. Quelle nouvelle , lui cria le Prince de si loin qu'il l'aperçut ? Le Royaume de France , Monseigneur, n'ébranleroit pas cette femme. Consolez-vous pourtant. Je vous ai parlé d'un moyen qui pourroit réussir , & j'ai plus que jamais lieu de l'espérer. Sans ces dernières paroles , je crois que le Prince ne se seroit plus possédé. Il s'étoit déjà levé avec furie, & c'est ce qui avoit obligé l'Abbé à faire succéder tout d'un coup l'espérance au désespoir. Malgré cela il demeura comme en suspens , jusqu'à ce que l'Abbé lui eût expliqué le moyen dont il le flattoit. Quel moyen , ô ciel ! La plume , en y pensant , me tombe presque des mains.

L'Abbé commença par raconter la manière dont la Veuve avoit rejeté ses offres. Quoiqu'ils allassent à un point qui redresse l'injure faite aux femmes sur l'article , elle n'avoit paru sensible qu'à l'affront que l'Abbé lui faisoit de la croire toujours capable de se laisser séduire. Pour le coup , lui avoit-elle dit , je vous prie de ne jamais remettre le pied chez moi. Là-dessus l'Abbé ajouta qu'il



qu'il lui avoit répondu : Non , Madame , je ne reparoîtrai jamais chez vous , du moins en petit collet : mais si le quittant vous voulez de moi avec tout ce que je vous offre , je suis votre époux quand il vous plaira. A ces mots , poursuivit l'Abbé , elle me parut toute ébranlée , & lorsque je lui assurai que rien ne m'engageoit que quelques Bénéfices que je résignerois , elle m'a remercié d'une marque d'amour aussi tendre ; & sans me rien promettre , elle m'a laissé tout espérer.

Le Prince au comble de la joie , pensa sauter au col de l'Abbé. Il sentoît bien son but. Pour moi , j'eus besoin qu'il s'expliquât un peu mieux. Il le fit , & malgré cela j'avois de la peine à comprendre tant de bassesse & tant de scélératesse. Depuis longtems , ajouta-t-il au Prince , je médite de réduire cette femme par voie conjugale. Cette idée ne m'est pas seulement venue pour vous , Monseigneur , mais pour moi qui aime cette Veuve avant vous , & peut-être plus que vous. Le tout dépend de s'en emparer. Puisqu'il n'y a pas d'autre moyen , je l'épouse ; & sans querelle ni dispute , du moins entre vous & moi , nous satisferons nos feux. Dès

qu'une fois je serai son Seigneur & Maître ; il faudra bien qu'elle obéisse , & la quitant de sa vertu , qu'elle n'en marque qu'à vous servir. Peut-on rien de plus lâche & de plus scélérat ? Mais ce n'est pas tout : cet Abbé avoit déjà une femme quelque part : ainsi il ne se préparoit pas seulement à se couvrir à tous égards d'infamie , mais du crime de bigamie , qui par lui-même frise la hard.

Si le Cardinal du Bois , & l'encre qu'il a répandue sur toute sa vie , n'étoient généralement connus , j'aurois volontiers épargné la mienne sur ce qui le regarde. Deux choses m'y auroient obligé ; le dégoût de prêter ma plume à certains traits ; & la répugnance de publier la turpitude d'un homme qui ne m'auroit jamais fait de mal , si sa funeste amitié n'eût souvent servi à m'entraîner dans le vice. Mais outre que tout ce que je puis en dire ne sauroit empirer l'odeur qu'il a laissée , c'est qu'il faudroit supprimer une grande partie de mes Mémoires , si je voulois le ménager scrupuleusement. Je crois même que le mariage dont il s'agit, m'ayant donné lieu de parler d'un autre qu'il avoit déjà contracté , le lecteur ne sera pas fâché

que je lui en fasse l'histoire : mais pour cela il faut faire une petite digression , & remonter aux premières circonstances de sa vie.

L'Abbé ou Cardinal du Bois étoit de Brive la Gaillarde , né de parens honnêtes , & assez aisés pour faire de lui un méchant Ecclésiastique , & d'un frere qu'il avoit , un Médecin qu'il appella dans la suite , & qui par une charge créée exprès , fut fait Surintendant des Ponts & Chaussées. L'Abbé obligé de chercher fortune , quitta la maison paternelle , & en faveur de son caractère , passa pour précepteur chez M. de G\*\*\*, Président au Parlement de Bordeaux. Là il donna bientôt des marques authentiques de ses grandes dispositions pour le Beau Sexe. Une femme de chambre , par malheur pour elle , se trouva de son goût. Il lui en conta , la persuada , & à la fin lui déranger le tempérament.

Le Président qui ne l'avoit pas pris pour cette belle œuvre , le congédia. La femme de chambre , qui s'étoit mêlée aussi de ce qu'elle n'avoit que faire , eut le même sort. Tous deux sur le pavé , ils eurent le tems & la commodité de perfectionner leur ouvrage. Non seulement cela ; mais voulant

apparemment le légitimer , l'Abbé quitta son petit collet. Je ne sçai si ce fut à meilleure intention que pour la Veuve : toujours il se maria avec la femme de chambre , & tous deux après chercherent condition. Elle jeune , jolie & bien dressée , trouva bientôt son fait. Pour lui , tout mauvais Ecclésiastique qu'il fût , c'étoit encore son mieux. Ne trouvant rien à faire , & sa chere moitié hors d'état de le soutenir , ils résolurent ensemble qu'il reprendroit son premier métier , qu'elle le verroit comme frere , & s'employeroit pour lui retrouver ce qu'il avoit perdu.

L'Abbé , quoique rentré dans sa sphère ; battit néanmoins très-longtems le pavé. C'est dans ce tems-là que plusieurs personnes le virent , déchauffé , moitié nud , & vrai rat d'Eglise. A la fin Madame l'Abbesse sa chere moitié , découvrit , je ne sçai comment , qu'il manquoit un Lecteur dans la Maison d'Orléans. Quoique ce poste fût fort au-dessus de ce que pouvoit espérer son cher mari , elle ne perdit point courage. Après je ne sçai quels efforts , elle vit jour à l'espérance , & le succès y répondant , elle fit un dernier effort pour équiper son rois

fois cher. Il se présenta , & moitié protection , moitié bonheur , il fut accepté.

Quoique peu ambitieux , & qu'il ne l'ait jamais été que par occasion , la nécessité où il s'étoit vu lui fit étudier le naturel de son Maître , & le flattant , chercher par-là à s'insinuer dans ses bonnes graces , & se mettre à l'abri des injures qu'il avoit souffertes. Je crois qu'il n'eut d'abord d'autre but. Rien ne lui fut plus facile que d'y parvenir. Il n'eut qu'à suivre son goût , & observer seulement qu'il ne se trahît ; c'est-à-dire , que ceux qui prenoient intérêt à l'éducation du Prince , ne s'aperçussent qu'il fortifioit ses penchans , & travailloit même à le pervertir dans ce qu'il avoit de bon. En peu de tems il s'empara si bien de la faveur & des graces de son Maître , qu'il n'eut plus rien à craindre à tous égards.

La fortune , comme on fait , change souvent le cœur. L'Abbé dans la sienne n'oublia pas seulement tout ce que sa chere moitié avoit fait pour lui , mais il méprisa ses nœuds , & la quitta effrontément , la congédia sans façon , comme il eût fait une concubine. Piquée d'une pareille conduite , elle songea moins à s'en venger qu'à le mépriser

lui-même. C'est de quoi il s'embarraffoit le moins. Tous deux ne chercherent donc qu'à se dédommager. Dans la suite pourtant, les actions venant à baisser chez la femme, elle voulut faire rentrer le mari dans le devoir; mais avec une somme d'argent elle s'appaîsa, & le tint quitte pour jamais.

Peut-être ce scandale se seroit-il parfaitement oublié, si l'Abbé dans sa fortune n'eût donné celui de vouloir être Archevêque & Cardinal. Je dis l'Abbé, mais c'est plutôt le Prince qu'on doit en accuser. Tout puissant, il se plut à l'élevation de son favori. Pour peu qu'il eût paru ne pas y donner les mains, l'Abbé se fût moqué de tous ces titres pompeux: mais le Prince au contraire prétendoit qu'il en étoit plus digne que bien d'autres; parce, disoit-il, qu'on ne pouvoit du moins, avec tous les vices ordinaires aux gens d'Eglise, lui reprocher l'hypocrisie. En effet, faute de cette Vertu Cardinale, il fut tellement jugé indigne des honneurs auxquels il fut promu, que Clément XI. creva, dit-on, de dépit, pour lui avoir vendu un Chapeau prix & somme d'un million que reçurent ses neveux.

Il est à remarquer que le Pontife avoit

pourtant déjà absous l'Abbé de mille défauts d'hypocrisie. Malheureusement son catalogue ne portoit pas les deux mariages dont il est ici question. Ils ne lui revinrent qu'après , & ce fut alors que le scrupule lui donna si fort la fièvre , qu'il en mourut. Ce qu'il y a encore de remarquable , c'est que ce coup mortel lui fut charitablement porté par l'Archevêque de V.... & M. le Cardinal de P.... qui , disgraciés & par vengeance contre l'Abbé , informèrent de ses actions conjugales , & en envoyèrent les pieces authentiques à Rome. Sans parler du motif qui animoit ces Messieurs , je laisse à juger , puisque l'affaire étoit sans remede , s'il valoit la peine de faire mourir d'une si vilaine mort leur Pere & leur Bienfaiteur commun. Quelle charité ! mais c'est trop m'écarter , je reviens à ce où j'ai malheureusement eu part.

Le Prince ne connoissant d'autre loi que celle du plaisir , n'apprit pas seulement avec joie le projet de l'Abbé , mais il l'exhorta même à n'y mettre aucun délai. Demain , lui dit-il , je retourne à St. Cloud. Cependant fais vite , & que je reçoive au plutôt de bonnes nouvelles. Il n'y a point de doute

que si ce n'eût été mon état, le Prince m'auroit envoyé avec l'Abbé aux trouffes de la Veuve. Loin de cela, il m'avertit qu'il m'emmeneroit avec lui, mais que j'eusse à si bien prendre mes mesures avec moi-même, que je fusse prêt, s'il étoit nécessaire, lorsque l'Abbé parleroit. Heureusement qu'il ne parla point, & que nous étant rendus le lendemain à St. Cloud, nous ne l'y vîmes que quatre ou cinq jours après, pour l'invitation de sa nôce.

J'étois avec le Prince lorsqu'il arriva. L'appercevant, il me dit à demi bas : Je gage qu'il apporte de bonnes nouvelles, sa mine seule me le dénote. Hé bien, lui cria-t-il ensuite, qu'as-tu à nous apprendre ? Il demeura quelque tems à répondre, mais ce n'étoit que pour donner à quelques importuns celui de se retirer. Ce que j'ai à vous apprendre, répondit l'Abbé, c'est, Monseigneur, qu'il faut partir dès ce soir pour me voir fiancé & marié à minuit. Les choses en sont-là, jugez si je me suis endormi. Non, repliqua le Prince treffaillant, & se levant comme pour partir. Doucement mon Prince, lui dit l'Abbé, vos ordres sont-ils donc déjà donnés ? Vous avez du tems de



de reste. Ecoutez , s'il vous plaît , comment j'ai employé le mien. Le Prince s'étant rassis, l'Abbé se mit à lui raconter la maniere dont il étoit parvenu à son but.

Ayant quitté le petit collet , commençant-il , & m'étant vêtu à la séculiere , j'ai été , selon ma promesse, me montrer en sacrifice à la veuve. Voyez , Madame , lui ai-je dit , voyez si c'est-là vous aimer. Pénétrée & saisie, elle n'a sçu d'abord que me répondre ; mais revenue à elle , elle est convenue qu'on ne pouvoit une plus grande marque d'amour , que la reconnoissance seule l'engageoit déjà plus qu'elle ne vouloit , mais qu'elle demandoit néanmoins encore quelque tems pour se consulter. Quoi , Madame , me suis-je écrié , tandis que je sacrifie tout pour vous , vous demandez encore du délai ! Non , je souffrirai plutôt la mort ! Cette généreuse Veuve , continua l'Abbé , touchée , attendrie , m'a prié d'entrer pour la premiere fois de sa vie. Là elle s'est abandonnée aux sentimens les plus tendres. Elle n'a plus insisté que pour assembler quelques parens , & a pris jour pour le lendemain.

Le lendemain , poursuivit l'Abbé , je me suis rendu seul , comme je l'avois protesté

jusqu'à ce que toutes choses fussent con-  
 clues. Je n'y ai trouvé que quatre personnes  
 voisines & alliées, & déjà si bien prévenues,  
 que je n'ai paru pour ainsi dire que pour  
 m'entendre faire compliment sur l'honneur  
 de mon alliance. Ne répondant que par  
 mon empressement, on a passé tout le jour  
 à délibérer sur le moyen de le satisfaire. Le  
 Notaire est venu, on a passé contrat. Je  
 voulois, & j'avois même prévenu un Ecclé-  
 siastique de mes amis, mais la Veuve a vou-  
 lu absolument se marier à sa Paroisse. Je n'ai  
 consenti que foiblement à cet article, jus-  
 qu'à ce qu'ayant été trouver le Vicaire, il  
 m'a paru si bon diable, que je ne pouvois  
 mieux rencontrer dans tout Paris. Je l'ai  
 mené chez ma Veuve, qu'il connoissoit déjà.  
 Elle & moi nous l'avons chargé de tout, &  
 pour conclure enfin, on vous attend, Mon-  
 seigneur; mais vous ne serez-là, s'il vous  
 plaît, que mon ami. Trop heureux, s'écria  
 le Prince. Va: c'est dommage que tu ne sois  
 pas premier Eunuque du Grand Turc.

Je vous entens, Monseigneur, repliqua  
 l'Abbé; vous voudriez que la cérémonie ne  
 se fit que pour vous, ou qu'après elle on  
 m'en fit une autre. J'aimerois mieux, con-

tinua-t'il , que le Grand Sultan perdit jusqu'à ses oreilles , que de ne voir seulement ôter un cheveu. Le Prince en belle humeur ne demandoit qu'à railler. Cependant il ne fit que rire de la réponse de l'Abbé , & changeant de discours , il lui demanda où l'on iroit en sortant de l'Eglise. On ira , répondit l'Abbé , non pas me rien retrancher , mais me donner un relief plus commun à la Cour & à la Ville que l'amputation , terrible même à Constantinople. Comment donc , repartit le Prince ? Oui , poursuivit l'Abbé , malgré tout le mal que vous pourriez me souhaiter , j'ai disposé les choses de manière qu'il arrivera peut-être ce qu'on n'a jamais vû ; c'est-à-dire , qu'une femme par ruse du mari le coëffe sans le savoir.

Pour s'expliquer , il ajouta qu'il avoit ordonné chez une Fameuse , où il avoit déjà mené la Veuve comme chez sa parente , un régal pour dix personnes , qu'on iroit-là en sortant de l'Eglise , qu'il avoit des lits tout prêts , & qu'à tout Seigneur tout honneur , le Prince commenceroit à remplir les devoirs matrimoniaux. Quel horrible & funeste projet contre cette vertueuse Veuve ! Je croyois d'en être quitte pour l'entendre ,

mais il fallut que j'en fusse témoin, & que je prisse part aux embuches qu'on alloit lui dresser. Le Prince ne s'attendoit pas moins qu'à cette respectueuse déférence de l'Abbé. C'est ce qu'il aimoit, non pas seulement en tel cas, mais dans tout autre, où il se familiarisoit, s'oublioit, & vouloit être seul à le faire. Cependant cela n'arriva pas toujours; & quoique sa bonté le fît souvent passer sur bien des choses, il fut plus d'une fois obligé de redresser l'abus qu'on en faisoit.

L'Abbé ayant fini son narré, je vis l'heure où je croyois quasi que l'on partiroit sans songer à moi. Point du tout. Le Prince me demanda bien mon avis, mais l'Abbé me chassa, pour ainsi dire, afin que j'allasse me préparer. Je fus bientôt prêt, ayant presque également à la ville & à la campagne tout ce qu'il me falloit. Tout l'étant, nous partîmes, & arrivâmes avec la nuit au Palais Royal. Pour m'épargner néanmoins, l'Abbé me fit conduire par son valet de chambre de main chez la Fameuse, où il avoit ordonné son régal. Tu nous attendras là, me dit-il. Si quelque chose manque, tu le redresseras; mais renvoie-moi le valet de

chambre , parce qu'on ne sçait ce qui peut arriver , & que d'ailleurs ma Veuve le connoit déjà pour le mien propre.

Acceptant avec plaisir cette espece de grace qu'il accordoit à ma circonstance , je me laissai conduire où il voulut. Arrivé , je renvoyai aussitôt le valet de chambre , & me mis à causer avec la Dame du lieu. C'en étoit bien une en apparence du plus grand air , & des mieux étoffées ; mais graces à l'Abbé , qui en moins de trois jours l'avoit mise sur un si bon pied. Il lui avoit fait prendre un appartement magnifique , laquais , femme de chambre : le tout pour s'en faire honneur comme d'une parente , chez qui il vouloit même obliger sa Veuve de venir demeurer.

Il étoit près d'onze heures quand j'entrai chez cette femme. Entre une & deux après minuit toute la nôce arriva. La Veuve , aussi charmante que tout ce que je vis en ma vie , me pénétra jusqu'au fond de l'ame. J'aurois peine à dire pourquoi & comment. C'étoit chez elle un mélange de mille attraits , & chez moi une confusion de presqu'autant de sentimens. Je crois pourtant que la pitié me dominoit le plus. Je jure que si j'avois.

pu croire qu'elle n'eût produit autre chose que d'accélérer le désespoir de la Veuve , & attirer peut-être ma disgrâce , j'aurois tenté de lui ouvrir les yeux , & lui faire éviter le piège qu'on alloit lui tendre. Hélas ! elle ne le pressentoit gueres. Pleine de la confiance qu'inspire la vertu , elle étoit gaie , enjouée , & ne songeoit qu'à donner à son nouveau mari autant lieu d'être content , qu'elle croyoit bonnement en avoir.

Avant que de se mettre à table , l'Abbé me tira en particulier , & me dit que je prisse garde de n'appeller le Prince que mon oncle , & lui simplement Monsieur , ou l'Abbé si je voulois. En effet , il avoit fait passer le Prince & moi pour oncle & neveu comme chez la Clinquailliere , & tous deux de ses amis. Pour lui , il avoit pris un nom si abracrac , qu'il ne voulut obliger ni le Prince ni moi à le retenir ; d'autant plus qu'il s'attendoit à lever bientôt le masque , faute de pouvoir le garder.

L'ambigu étant tout dressé , on fit presque aussitôt asséoir l'épouse entre ses deux époux. On n'auroit gueres pu distinguer lequel des deux étoit le véritable , à moins qu'aux airs & aux manieres galantes on n'eût jugé

que le Prince étoit l'amant, & l'Abbé le mari. On ne fit pas longue table. Ce plaisir étoit réservé au jour & à la nuit suivante. Pour celle ci on se retira sagement après s'être seulement rafraîchis, & avoir fait aux nouveaux mariés tous les complimens qui conviennent.

La Veuve étoit prévenue, non seulement qu'elle coucheroit-là, mais que les amis de l'Abbé y coucheroient aussi; parce qu'il l'avoit avertie qu'il viendroient incognito de la campagne. Tous s'étant retirés, nous en fîmes autant dans un lieu choisi, & où la Maitresse établie nous conduisit. C'étoit une chambre à deux lits qui communiquoit à celle des mariés, & dont la porte donnoit presque sur leur lit nuptial. Suivant le mot, le Prince se deshabilla tout prêt en robe de chambre. La porte même n'étoit que poussée sans être fermée. L'Abbé ayant fait mettre sa mariée au lit, éteignit les bougies, & au lieu de s'y mettre, il entra doucement dans la chambre où nous étions, & le Prince passa à sa place. Nous, c'est-à-dire l'Abbé & moi, nous nous couchâmes chacun dans notre lit, en attendant ce qui en arriveroit.

La simplicité & la bonne-foi de la Veuve

l'empêcha fans doute de méconnoître d'abord son objet. Plus replet & mieux nourri, il n'y avoit que sa grande crédulité qui pût l'empêcher de sentir une différence aussi palpable au toucher, que son imagination pouvoit la lui représenter. Cependant il n'en fut rien. Mais nous étions malheureusement dans les jours les plus courts de l'année. Il commençoit même à poindre, lorsqu'on s'étoit mis au lit. Déjà grand, & revenue apparemment de ses premiers transports, elle fit plus d'attention, tomba dans quelque étonnement, & voulut s'éclaircir. Soit cela, ou qu'ayant ouvert les rideaux tant du lit que des fenêtres, elle vint naturellement à connoître son erreur, elle fit un grand cri, se leva, & nous éveilla par son bruit.

Je dis qu'elle nous éveilla, parce qu'à force d'attendre cette scène, & surpris même de ce qu'elle n'arrivoit pas, nous nous étions endormis. Nous levant brusquement, nous entrâmes. Quel spectacle, ô Dieu ! Pour moi du moins je fus saisi d'horreur, & sur-tout de pitié. Cette pauvre Veuve tombant aux genoux de son mari, crioit miséricorde pour le crime qu'il lui avoit fait com-



mettre. Suffoquant de larmes & de sanglots, non, juroit-elle, je n'y ai aucune part; si vous le croyez, faites de moi ce qu'il vous plaira. L'Abbé lui-même ne put s'empêcher d'en être touché. Il lui dit pour l'appaiser au plus vite : De quoi vous allarmez-vous ? C'est moi qui l'ai voulu. Vous, s'écria-t-elle, cela se peut-il ? Oui, & qui plus est, je ne vous en aime que davantage. Vous ne m'en aimez que davantage, reprit-elle, & moi je vous déteste. Ciel ! quel monstre qui ne se contente pas de l'être, mais qui a voulu que je le fusse aussi ! Savez-vous ce que vous dites, repliqua l'Abbé, & à qui vous avez eu affaire ? Fût-ce avec Gabriel, répondit-elle ; mais non, c'est avec des Lucifer. Que je suis malheureuse ! & où trouverai-je un antre assez sombre pour cacher ma honte ! Quelle folie, repartit l'Abbé ! Combien d'autres ne faudroit-il pas, s'il en falloit à chacune de celles qui ne sont pas même dans votre cas !

Pendant toute cette scène, le Prince qui étoit demeuré au lit se leva, & vint pour joindre sa rhétorique à celle de l'Abbé. Loin de lui sauter à la gotte, comme avoit fait la Clinquailliere, la veuve se sauva, ne

pouvant supporter l'objet de sa honte. Le Prince la suivit. Non, crioit-elle, je saute par les fenêtres. Il s'arrêta, & tout stupefait il nous dit : Laissons-la, c'est un premier mouvement, sans doute qu'elle en reviendra. Appellant la Maitresse du lieu, il la pria d'aller joindre la veuve, qui s'étoit retirée dans la chambre où nous avions couché l'Abbé & moi. Tout habiles que sont ces sortes de femmes à tourner en ridicule la vertu de celles qui en ont, elle ne nous rapporta, plus d'une heure après, sinon qu'elle n'avoit jamais vu un pareil desespoir.

Cependant l'heure où les parens devoient venir voir les nouveaux mariés, approchoit. Il fut résolu qu'on les renverroit au tems du dîner, & que si d'ici-là la veuve ne se mettoit pas à la raison, on s'ouvreroit à l'un d'eux, qu'on l'éblouiroit par promesses ou par présens, & que de cette maniere peut-être on réussiroit. C'est le parti qu'on fut obligé de prendre. Le desespoir de la veuve ne fit qu'augmenter avec les réflexions. Il alla même jusqu'à en craindre les effets; & ce fut alors que les parens venus pour la seconde fois, on mit le projet en exécution.

C'est quelque chose d'étonnant, comment dans une même famille il se trouve des vases d'honneur, & d'autres de deshonneur. Ceux-ci pour l'ordinaire se sentent les uns les autres. L'Abbé avoit flairé qu'une vieille tante de la veuve n'étoit pas celle dont elle héritoit, & qu'elle pourroit bien se prêter à ce qu'elle n'avoit pas la mine d'avoir jamais donné lieu. En effet, celle-ci arrivant des premières, l'Abbé la tira en particulier. Il la mit au fait, & la persuada si bien, que passant devant nous pour aller sermoner la veuve, nous pouvions à son seul air nous promettre quelque chose. Elle entra, & après un débat assez long elle parut d'un air grave & content, pour nous dire qu'elle avoit déjà obtenu de sa nièce qu'elle paroîtroit comme si de rien n'étoit.

Quoique ce ne fût pas grand'-chose, c'étoit pourtant beaucoup. Le Prince s'en rejoit, l'Abbé de même. Pour moi, si quelque chose eût pu me divertir, c'eût été de voir dès-lors & tout le jour la suffisance & le respect que cette vieille haridelle marquoit au Prince, que l'Abbé lui avoit fait connoître. Comme la veuve n'avoit jusques-là songé à rien moins qu'à sa toilette, nous

vuidâmes la chambre où nous étions , & y laissant la tante pour profiter encore de ce tems , nous fûmes joindre les autres dans la sale où nous devions dîner. Enfin toutes deux parurent. On a beau dire. On pouvoit lire sur le front ce que valoient la tante & la nièce. Pour celle-ci , rien de plus naturel ; c'étoit la vertu même choquée & désolée.

Ceux de ses parens qui ne savoient pas le dessous des cartes , furent surpris de la voir. L'une entr'autres , qu'une même trempe apparemment lui rendoit plus chère , s'informa curieusement de ce qu'elle avoit. Quelques larmes qu'elle laissa couler , penserent encore nous troubler : mais l'Abbé soutenu de la tante , en rejetta la source sur une cause badine , & cela passant chacun se divertit comme il put. Le Prince lui-même , à qui la violence ne plut jamais, paroissoit tout mécontent & comme ennuyé. Cependant le vin de Champagne à la fin du repas produisit son effet. Nos Bourgeois & Bourgeoises se mirent à chanter. Chacun à la ronde la Veuve donna la sienne , mais d'une voix de tourterelle , plus gémissante d'avoir trouvé à son réveil le coucou dans

son nid , que si elle avoit réellement perdu celui qu'elle avoit cru digne d'y admettre.

Après le repas , le Prince las , ennuyé , se seroit volontiers retiré. Cependant il demeura pour voir quelle seroit la fin de la pièce ; mais sous prétexte de mal de tête , il passa dans une chambre à part pour s'y reposer. Nos petits Marchands & Marchandes parlerent aussi de faire un tour à leur boutique du Palais. Nous les laissâmes aller, à l'exception de la vieille tante que l'Abbé retint. Ce qu'elle avoit déjà opéré , le faisoit bien augurer du reste ; mais il se trompoit grossièrement. La Veuve n'avoit plus pour lui que de l'horreur , & sa vue seule lui faisoit souffrir mort & passion.

N'y ayant plus là que gens du secret , l'Abbé voulut s'en approcher. Monstre , lui dit-elle , retirez-vous de moi , & ne m'approchez jamais ! Que vous êtes méchante , lui répondit-il ! Savez-vous que je suis votre Seigneur & Maître ? Vous , s'écria-t-elle , vous n'êtes que mon bourreau ! Brutal , il ne se mit pas seulement à lui chanter pouille , mais encore à lui vouloir faire violence. Pour moi , je ne fai ce que je lui eusse fait , si le Prince attiré par le bruit ne fût venu mettre le

holà. Qu'est-ce donc , dit-il , à l'Abbé ? que veux-tu ? Je veux , répondit-il , que Madame mon Epouse se mette à la raison , qu'elle m'aime selon les loix , du reste je m'en moque. Il a bien raison , dit cette vertueuse affligée. Dieu s'écria-t-elle , que vous ai-je fait pour m'avoir ainsi abandonnée !

Le Prince réellement touché , s'approcha pour la consoler. Jusques-là il n'avoit pas seulement paru qu'elle sût rien de son rang ; mais elle s'en souvint , pour lui dire qu'elle s'étonnoit qu'un grand Prince comme lui se fût abaissé au stratagème qui la deshonoroit. Je conviens , Madame , lui repliqua-t-il , que je me suis oublié ; mais si vous vouliez , malgré le désordre où vous êtes , vous considérer dans un miroir , peut-être m'excuseriez-vous. Cependant , ajouta-t-il , je ne m'excuse pas à présent moi-même ; & si j'avois pu m'imaginer tant de vertu , j'eusse tâché d'en avoir assez pour vous épargner le trouble où vous êtes. La cause ne dépend plus de moi ; mais si je puis en adoucir l'effet , parlez , Madame , & vous verrez peut-être que je suis Prince.

L'air grand & naturel dont le Prince pro-

nonça ces mots , ébranla la Veuve. Je confesse , lui dit-elle , que si je pouvois encore être dupe , je la ferois des sentimens que vous marquez. Dupe , interrompit le Prince ! vous avez raison de craindre après ce qui vous est arrivé ; mais éprouvez-le , & vous verrez ce qui en fera. Quelle preuve , hélas ! pourroit me consoler ? J'en ai pour ma vie à me détester. Cependant , à la merci où je suis , je vais vous demander une grace. Quelle ? dit le Prince avec ardeur. C'est , poursuivit-elle , de me mettre à l'abri des prétentions que Monsieur , en montrant l'Abbé , prétend avoir sur moi. Il m'a époufée , m'a-t-il dit lui-même , pour vous & pour lui. Cela ne sera pas , ou je me donne la mort.

L'Abbé , encore furieux , prévint la grace qu'elle demandoit au Prince. Je vous l'accorde , ma Mie , lui cria-t-il avec colère. Croyez que quand on me méprise , je le rens au centuple. Pour cela , dit le Prince , tu es bien un méchant homme ; je l'avoue , Madame , puisqu'il m'ôte de lui-même la fatisfaction de vous accorder la première grace que vous m'avez jamais demandée. Voyez quelle autre après celle-là pourroit

vous faire plaisir. Je ne sai , répondit-elle ; excepté que n'osant jamais reparoître chez moi ni aux environs , je vous prie de me laisser ici. C'est ce qui m'a déjà été offert , ajouta-t-elle , & que je ne croyois guères d'accepter par une aussi fatale nécessité. Elle dit ces mots fondant en larmes , & se lamentant comme une Madelaine.

Le Prince se félicita de cette résolution. C'étoit l'ouvrage de la tante , mais qui pour l'achever avoit eu besoin de quelque tems , & peut-être de la circonstance qu'avoit fait naître la dispute de l'Abbé. Hé bien , Madame, lui dit le Prince, comptez qu'il ne dépendra pas de moi que vos pleurs ne se changent en satisfaction & en douceur. Non seulement vous pouvez demeurer en ce lieu , mais choisir quel autre il vous plaira. Par-tout vous y trouverez vos commodités , & un homme qui vous y adorera. Ce lieu , reprit-elle , n'est en lui-même que trop bon pour moi. Cependant si j'ai mon choix , je le quitterai volontiers , tant pour l'horreur qu'il m'inspire , que pour m'éloigner , & faire , s'il se peut , qu'on n'entende jamais parler de moi. Parler de vous , dit la tante ? Qu'en pourroit-on dire qui ne vous fit honneur ?



neur ? Cela lui échappa moins pour faire la cour à sa nièce qu'au Prince. Cependant, Dieu qui ne permet pas toujours que les vicieux trouvent ici bas leur compte, elle ne le trouva pas mieux que l'Abbé.

Les Convives qui nous avoient quitté, & que la fête, quoique languissante, rappelloit, arriverent sur ces entrefaites. On changea de ton. Le Prince, au comble de ses vœux, le mit lui-même sur la joie. Il n'y avoit que l'Abbé & la Veuve, qui chacun en soi-même faisoit bande à part. Quoique mornes tout deux, on distinguoit aisément leur motif. L'un avoit l'air d'un loup frustré de sa proie, & l'autre d'une brebis offensée, mais pourtant échappée à sa dent gloutonne. S'étant mis à table, on ne laissa pas que de se divertir beaucoup mieux qu'au dîner. Peut-être trouva-t-on les mariés un peu froids ; mais sans beaucoup s'en expliquer on se sépara, & nous nous retrouvâmes une heure ou deux avant le repas.

Le Prince, occupé de ce que lui avoit dit sa charmante Veuve, lui demanda dans quel quartier elle souhaitoit de se retirer. N'importe, lui répondit-elle, pourvu que j'y sois parfaitement ignorée. Sur ce pied-là,

repartit le Prince , la ville ou la campagne vous sont égales. Oui , repliqua-r-elle ; mais j'espere que quelque part que ce soit , ma tante que voici me tiendra compagnie. Elle & toute autre. Faites-vous une Cour si vous voulez , je ne m'embarasse que de la loger , & de l'augmenter quelquefois moi-même. Quel charme flatteur , s'écria-t-elle ! il ne lui manque que de s'accorder un peu mieux avec le devoir. Si je pouvois lui donner ce mérite , repliqua le Prince , je vous jure , Madame , qu'il l'auroit peut-être déjà , ou du moins tout à l'heure. C'est aussi tout ce que jamais il y manquera. Adieu , je me retire , & vais donner mes ordres pour être éternellement à vous.

Si le Prince n'avoit été animé que d'un plaisir brutal , il est certain qu'il eût moins songé à l'avenir , qu'à la nuit qu'il alloit perdre. Cependant il l'embrassa , & m'ordonnant de rester pour lui faire compagnie , il seroit parti sur le champ si l'Abbé ne l'eût arrêté. Où allez-vous , Monseigneur , lui dit-il ? attendez au moins qu'on ait été chercher un carosse. Que ferez-vous d'ailleurs jusqu'à ce qu'il soit jour ? autant & mieux vaudroit que vous passassiez ici la nuit. Non , Ma-

dame n'a besoin que de repos , & moi je ne veux m'occuper que du soin de lui complaire. Belle passion, repliqua-t-il ! Ma foi il semble que la mienne vous soit allé trouver , & que les deux n'en fassent plus qu'une. Le Prince s'étant rassis , eut encore le tems de baiser cent fois les mains de la Veuve , de l'affurer de toute sa tendresse , & qu'il la consoleroit par tout ce qui seroit en son pouvoir. Enfin le valet de chambre étant venu avertir qu'il avoit là un carosse , le Prince , comme s'il eût eu affaire à une Reine , prit congé par un dernier baiser , & partit avec l'Abbé.

Cet égard que le Prince marquoit à la Veuve , étoit certainement à sa place. Elle avoit besoin de se remettre du triste état où son aventure l'avoit jettée. Seule avec sa tante & moi , elle me demanda : Et vous Monsieur , qui êtes-vous je vous prie ? Le Monstre qui a tramé & conduit tout ceci , ne m'a pas sans doute moins trompée à votre égard que sur tout le reste. Je suis Madame , lui répondis-je , un jeune homme qui vous plains du fond du cœur , & qui vous eût sauvée s'il avoit cru le pouvoir. Avant vous j'ai frémi du tour qu'on

vous a joué. Qui êtes-vous donc , reprit-elle encore ? Hâtez de m'apprendre comment , & par quel hazard , après les sentimens que vous me marquez , vous tenez lieu ici d'un méchant garnement. Je le suis , repliquai-je , mais pourtant pas assez pour prendre plaisir à des embuches telles que celles-ci. Vous vous en étonnerez peut-être , si je vous ajoute que je suis Page. Je me le suis presque imaginé , répondit-elle ; mais comme il m'a paru en effet à votre air & à vos manieres que vous ne vous plâsiez pas à tout ce qui vient de se passer , je me loue d'avoir une compagnie telle que la vôtre. Puisque vous êtes si bien né , ajouta-t-elle , que de prendre part à mon sort , vous permettez que je le déplore. A quelle honte ne suis-je pas réservée ! Non , Monsieur , la vie ne sera plus jamais pour moi qu'un supplice , & ma folle simplicité un reproche éternel. C'est à elle seule que je m'en prens ; & quand Monsieur le Duc d'Orleans me feroit sa Duchesse , je n'en serois pas moins à charge à moi même. Elle acheva ces mots en se baignant de larmes ; & suffoquant presque de sanglots , elle ajouta , où êtes-vous ma petite boutique ? Hélas ! qu'y avois-

je à souhaiter , que de n'y voir jamais le démon qui m'en a tirée ?

La tante & moi fîmes ce que nous pûmes : pour la consoler. Quoiqu'animés de sentimens bien différens , nos expressions s'accordoient assez. Je l'assurai en particulier , que dans son malheur elle ne pouvoit jamais être mieux tombée qu'à mon Seigneur & Maître , qu'elle en avoit déjà un échantillon , & qu'elle verroit bientôt que tout ennemi qu'il ait été de sa vertu , il en faisoit cas , & la mettroit sur le trône s'il le pouvoit. Là-dessus nous fîmes nous mettre au lit ; elle sans-doute en proie à sa douleur , & moi bientôt à ma fièvre. Soit émotion d'esprit & d'idées , soit disposition naturelle ; mon accès retarda considérablement ; mais je payai cruellement cinq ou six heures de grace qu'il m'avoit fait. Il me prit comme un torrent. Jusques-là qu'un domestique que j'avois fait demeurer près de moi à tout événement , se crut obligé d'éveiller toute la maison. La Veuve moins endormie , arriva une des premières à mon secours. Elle fut assez bonne pour croire que la part que je prenois à sa disgrâce , en avoit à mon état. Je la désabusai , & lui dis que si cela étoit,

ce n'étoit que du plus au moins.

Tout le logis étant accouru , chacun s'emprefsa à me donner son assistance & son remede. Je m'en tins à celui que j'avois coutume , c'est-à-dire , à celui de bien boire. Me trouvant plus tranquile , je priaï qu'on me laifsât reposer , s'il y avoit lieu. Accablé , je m'endormis si bien , que je ne m'éveillai qu'à quatre heures après midi , & pour recevoir des belles mains de la Veuve un bouillon qu'elle tenoit tout prêt. Elle s'aslit à côté de mon lit ; nous y causâmes quelque tems ; ensuite je me levai , & fus à mon tour lui tenir compagnie.

Sur le soir le Prince arriva , il parut avec les plus vifs transports. S'informant sur tout comment la Veuve avoit passé la nuit , elle lui dit en affligée de toute façon : Comment donc ? Monsieur , ajouta-t'elle en m'indiquant , a pensé me laisser seule à gémir , & me devancer en l'autre monde. Oui , repliqua-t'il ; il me paroît en effet qu'il a été étrillé , je suis fâché de vous avoir laissé une si triste compagnie. Point du tout , reprit-elle , les affligés ne sont jamais mieux qu'ensemble. Je crois pourtant , ajouta-t'il , que vous & lui n'en auriez été que mieux si je

L'avois emmené. Je ne sçai point, Monsieur ; mais pour moi, protesta-t'elle, je vous en remercie comme d'une grace particuliere, & je serois même très-fâchée d'en être privée. Fort bien, Madame, il fera de votre Cour, si vous le voulez, à Surenne, où j'ai déjà envoyé vous préparer une retraite.

Le Prince, plus formaliste que je ne l'avois jamais vu, pria & voulut pour ainsi dire se faire prier à souper. Voyant l'embarras de l'un & de l'autre, je pris la parole & dis : Oui, mon Prince, faites-nous cet honneur, car sans vous nous courrions risque de ne nous repaître que de larmes. Il me prit au mot. Pendant le souper, & tout le tems que le Prince demeura avec sa Veuve, je puis affurer qu'on ne pouvoit rien voir de plus tendre, de plus galant, en un mot de plus glorieux pour la vertu. Il la quitta comme la veille, la suppliant de se tranquiliser, & lui jurant qu'il n'oublieroit rien pour lui procurer les jours les plus doux & les plus agréables. Il est sûr que si quelque chose eût pu consoler la Veuve, ç'eût été les manieres que le Prince avoit dès-lors pour elle, & qu'il eut dans toute la suite. Mais le poison répandu sur sa vie, la rongea jusqu'à la mort.

Le Prince nous ayant quitté , nous fûmes ; un peu moins tristes que la veille , chercher dans nos lits un repos que nous n'y avions gueres trouvé. Le mien fut si complet , que me levant le matin , il sembloit que je ne me fusse jamais mieux porté. Pour user de représailles , je fis préparer , au lieu de bouillon , du meilleur chocolat pour en fortifier la Veuve. Aussi-tôt qu'elle fut visible , j'entrai dans son appartement , & elle nous le fit verser. Depuis ce moment jusqu'au soir nous nous entretenmes de mille bonnes choses. La tante incapable de les goûter , nous laissa , & fut avec la Maitresse du lieu s'entretenir à leur maniere. Son absence me donna occasion de faire entendre à la Veuve que cette femme ne m'agréoit pas.

Comme c'étoit sa tante , je ménageai d'abord les termes , mais les siens me donnant pied , je lui déclarai tout net qu'elle me déplaisoit souverainement. Pour vous l'avouer , me dit-elle , quoiqu'elle soit ma tante , je ne l'en ai jamais plus aimée. Mais que faire ! c'est encore une consolation pour moi. J'ignore , ajouta-t'elle , par quel hazard on s'est adressé à elle. De toutes mes parentes , c'est la seule peut-être qui auroit voulu  
me



me tenir compagnie. Tant pis, repliquai-je ; je souhaiterois , s'il vous en faut une , que cette autre que vous appelliez cousine , & qui hier à dîner me parut si touchée de votre air , fût à sa place. Plût à Dieu , répondit-elle ! elle m'aideroit bien mieux à supporter la rigueur de mon sort.

Quoi donc , repris-je ? est-ce que vous croyez qu'on ne pourroit pas l'engager ? J'en fais mon affaire , & pour peu qu'elle vous aime, e me flatte de réussir. Pour m'aimer , mé dit-elle , j'en suis sûre ; mais qui fait , si apprenant la honte qui m'est survenue , le mépris ne prendra pas la place de son amitié ? Il faudroit , répondis-je , qu'elle ne fût gueres raisonnable , ou qu'elle ne fit gueres usage de son jugement , pour qu'appréciant ce que vous appelez votre honte , elle ne s'en fit pas une de vous abandonner. J'ai meilleure opinion d'elle , & si vous me le permettez , je vous promets de la résoudre à venir pour ne jamais vous quitter. Vous feriez plus , repliqua-t-elle , que tout ce que je puis espérer de Monsieur le Duc ni de personne. Allez quand il vous plaira , je vous instruirai même de la manière dont vous devez vous y prendre : mais que je

crains bien que cela n'aboutisse qu'à la désespérer pour l'amour de moi, & à me faire de nouvelles peines!

Le penchant que j'avois à la servir, mon aversion pour sa tante, & par conséquent ma satisfaction propre, pour peu que j'eusse à vivre avec elle, ne me portoient que de reste à un échange que tout homme désintéressé eût naturellement souhaité. Cependant je ne voulus rien entreprendre que du sçu & de l'aveu du Prince. Nous l'attendions. Il arriva: avant que de la laisser engager dans quelques transports, je lui communiquai notre projet. Fai, me répondit-il; & si quelque chose m'importe, c'est que tu réussisses. Tâche même que ce soit dans vingt-quatre heures; car demain tout sera prêt à Surenne, & je viendrai à pareille heure chercher Madame pour l'y conduire. Quoique je m'attendisse à l'agrément que je recevois, je pensai sauter de joie. Si je ne réussis, répondis-je, ma foi, Monseigneur, ce ne sera pas manque de bonne volonté.

Malgré la déception & le dépit de l'Abbé, c'étoit lui néanmoins qui faisoit aller les choses si grand train à Surenne. Le Prince nous le dit, & demanda même à la Veue-

ve grace au moins pour la voir quelquefois. C'est tout ce qu'il se réserve, ajouta-t-il, & qu'il se flatte même de mériter par le soin qu'il prend de pourvoir à toutes vos commodités. Hélas ! repliqua-t-elle, c'est bien pour moi la plus petite de toutes les réparations. Ce n'est point par-là, ni par rien que je sache, qu'il peut jamais mériter quelque chose de moi, mais par votre seule volonté. Le Prince fut charmé de cette réponse. Celle-là & plusieurs autres où la Veuve, revenue de son grand trouble, ne marqua pas moins de sentimens que d'esprit, firent que le Prince la quitta cette soirée plus content & plus amoureux que jamais.

Après son départ nous nous retirâmes aussi chacun dans nos appartemens, plus tranquilles & plus satisfaits que nous ne l'avions encore été. Pour moi, cela étoit sûr. Peut-être que me trouvant tout-à-fait bien, malgré la violence de mon dernier accès, cela y contribuoit ; mais je crois pourtant que ma plus grande satisfaction venoit de pouvoir me délivrer avec la Veuve, de sa tante, dont la figure me déplaisoit de plus en plus. J'avois tellement cette délivrance à cœur, que je me levai de grand matin,

& que selon que nous en étions convenus, je fis éveiller la Veuve, qui laissant sa tante au lit, vint prendre le chocolat avec moi, & me donner les instructions qu'elle m'avoit promises. Dès qu'elle m'eut dit qu'il étoit tems, & que je trouverois infailliblement sa cousine dans sa boutique, je partis.

En effet, arrivé au Palais, je la trouvai sans beaucoup chercher, & qui plus est seule, comme je m'en étois flatté. Elle fut extrêmement surprise de me voir, & surtout de si bon matin. Mais ce fut bien autre chose, lorsque je commençai à m'acquitter de ma commission. A mesure que j'avançois, elle se pétrifioit. J'achevai pourtant, & terminai enfin par le sujet qui m'amenoit. Avant que de pronocer un seul mot, elle baigna un mouchoir de ses larmes, puis elle me dit avec peine : Voilà donc ce qui rendoit ma pauvre cousine si éplorée, lorsque je m'attendois au contraire à la trouver toute gaie. Cela même, dis-je; & dont elle n'osoit s'ouvrir à personne. Avouez, Monsieur, poursuivit-elle, qu'il y a là quelque chose de bien noir. De si noir, interrompis-je, que les voûtes de l'abîme ne le sont pas plus; mais avouez aussi que votre chere

cousine , plus malheureuse que coupable , ne mérite pas qu'on l'abandonne. Adieu ne plaise , s'écria-t-elle ; je me ferois même un crime de ne pas retourner avec vous-même pour la consoler. C'est tout ce que je demandois , parce que la tenant une fois , il y avoit tout à parier qu'elle nous demeurerait.

Toute la grace qu'elle me demanda , fut d'attendre que sa fille de boutique vint prendre sa place. Elle arriva presque aussi-tôt. Nous décampâmes sans différer , & montant dans le fiacre qui m'avoit amené , nous arrivâmes en diligence. Quand la Veuve vit sa cousine , elle pensa s'évanouir sans qu'on sçût de quoi. J'aurois dit de joie , si la prenant ensuite dans ses bras , elle n'eût pensé l'étouffer en pleurant , gémissant , & s'abandonnant aux plus vifs symptômes de tristesse & de désespoir. Cette scene se calmant peu à peu , on entra en matiere. Je craignois l'article de la demeure. Outre que je n'en avois parlé qu'en glissant , c'est qu'étant à demi-morte de ma narration , elle pouvoit fort bien ne m'avoir entendu ni compris. Cela se trouva vrai ; mais comme je l'avois prévu , elle se laissa gagner.

Je ne doute pas que l'amitié qu'elle avoit pour la Veuve sa cousine n'y eût beaucoup de part ; mais faisant-là le petit Abbé , je crois que je ne gâtai rien. J'étois sur que quelque chose que j'avançasse , le Prince l'approuveroit. Je dis de mon chef à la cousine , qu'elle pouvoit abandonner sa boutique , & être sûre de n'en avoir jamais besoin. Vendez-la , ajoutai-je , ou plutôt remettez-la à Madame , en parlant de la tante de la Veuve ; qu'elle réunisse à la sienne , la vôtre & celle de sa nièce ; ce sera sa récompense , & je suis assuré que le Prince ne me dédira point. Pour vous , répétai-je encore à la cousine , la vôtre n'aura point de bornes. Si vous m'en croyez , attendez le Prince , écoutez-le , & comptez qu'il ne vous promettra rien que sa générosité n'aille encore au-delà.

Les choses demeurèrent sur ce pied , jusqu'à ce que le Prince arrivant les confirma. Il parut même de très-bonne heure , & avant que nous nous y attendissions ; mais outre que son amour le pressoit , c'est qu'apparemment il avoit réfléchi qu'il y auroit quelque chose à régler avant le départ. Non seulement il ratifia ce que j'avois dit à la cousine ,

mais pour erre il lui tira un diamant de son doigt , qui valoit peut-être plus que toute sa boutique. Ce présent acheva de la déterminer. Pour la tante , le Prince s'en tint au règlement que j'avois fait. Contente ou non , elle n'eut rien de plus. A l'heure du départ , la Maîtresse se présenta. C'étoit apparemment pour avoir aussi son aubaine ; mais le Prince la voyant , me fit signe du doigt. J'approchai , & il m'ordonna de lui dire que l'Abbé régleroit avec elle.

Cela fait , nous ne songeâmes plus qu'à partir. La tante & la nièce s'embrassèrent , en pleurant pourtant. Le Prince pour les consoler leur dit , qu'il ne tiendrait qu'à elles de se voir quand elles voudroient , & qu'il ne prétendoit rompre aucune des liaisons de celle qu'il emmenoit ; moins encore la vôtre , ajouta-t-il à la tante. Venez voir votre nièce , donnez-lui de vos nouvelles , & surtout ménagez bien sa délicatesse dans vos quartiers. Rien n'est plus aisé que de donner un bon tour, tant à sa retraite qu'à celle de sa cousine. C'est quelquefois dans les moindres choses que se remarque l'étendue du génie. Qui voudroit le disputer , en trouveroit ici une preuve. Le Prince nous supposant aussi

avisés que lui, ne prétendoit appuyer que sur ce que nous avions déjà tramé ; mais nous n'y avons pas seulement pensé.

Enfin nous partîmes, & sans bruit nous nous rendîmes à Surenne. La maison où nous descendîmes n'avoit au dehors rien de plus apparent que bien d'autres, mais en dedans c'étoit un vrai bijou, ou plutôt un enchantement. Les appartemens étoient d'eux-mêmes parfaitement bien taillés & disposés, il n'y avoit eu qu'à les orner ; & outre que cela s'étoit fait par gens entendus & de bon goût, le Prince lui-même s'étoit donné la peine d'y venir donner son avis. Il avoit fait prendre, non seulement de St. Cloud, mais du Palais-Royal, ce qu'il y avoit de plus magnifique & de plus galant, tant en meubles qu'en ornemens.

Tout d'ailleurs étant bien illuminé, la Veuve & sa cousine furent éblouies de cet éclat. Grand Dieu ! s'écria la Veuve, je prendrois ceci pour un Paradis, si j'y entrois aussi pure que ce séjour le demande. C'est le moins, repartit le Prince, que je prétens faire pour vous. Si vous n'êtes heureuse, comptez, Madame, qu'il ne dépendra pas de moi. Outre ce que vous voyez, il y a ici par



provision dix domestiques à vos ordres , & moi que certainement vous trouverez toujours le plus dévoué.

Je m'étois attendu de trouver-là l'Abbé ; mais pour ne pas troubler cette première entrée , le Prince l'avoit éloigné. Ne voulant pas que la Veuve ignorât rien de l'agrément de ce séjour , il proposa , en attendant le souper , un tour de promenade. Nous n'eûmes qu'à descendre quelques degrés , & nous nous trouvâmes dans un magnifique parterre de fleurs , dont l'odeur assuroit qu'il ne manquoit que le jour pour que les yeux fussent aussi agréablement recrés que le nez. Plus loin nous trouvâmes un bosquet ; mais c'est ce qu'il nous falloit le moins , parce que dans nos dispositions de mélancolie , nous n'avions besoin de rien qui pût la flatter. Cependant comme il y étoit , il y demeura , & devint notre plus douce galerie.

Le souper étant prêt , on vint nous l'annoncer. Gagnant la table , nous n'y trouvâmes pas moins de magnificence & de galanterie que dans tout le reste. J'y reconnus presque toute l'argenterie de St. Cloud. La Veuve l'admirant , le Prince lui dit : c'est la

vôtre , Madame , & s'il vous manque la moindre chose , vous n'avez qu'à parler. Comme vous êtes servie aujourd'hui , vous la ferez toujours ; c'étoit à dire qu'elle auroit ce qu'il y avoit de plus délicat & de mieux apprêté ; car tout étoit du choix de son Maître d'hôtel , & du goût de son Chef de cuisine , qui encore , je crois , avoit eu ordre de se surpasser. En un mot le Prince enchanté de sa Veuve , n'avoit cherché & ne chercha toujours qu'à l'enchanter elle-même. Cependant il n'y réussit jamais. Quand on a pris une certaine habitude , un certain goût pour la Vertu , le charme , la douceur qu'elle répand dans l'ame , ne trouvent jamais à se remplacer.

De la table , le Prince conduisit la Veuve au lieu que son amour avoit surtout fait préparer pour en donner , & pour le satisfaire.

Témoin de tout ce que sa vertu avoit souffert jusques-là , je le fus encore de l'effort qu'elle se fit , pour commencer comme de gré un commerce contre lequel son cœur se révoltoit. J'avoue pourtant que la nécessité n'étoit pas si grande , qu'elle n'eût pu s'y soustraire ; mais il y a certains pas mau-

édits , qui étant faits font fermer les yeux sur tout ce qui pourroit les redresser , ou du moins qui abbattent tellement qu'on n'en a plus la force. La Veuve éprouva l'un & l'autre. D'abord elle ne vit d'autre route que celle du précipice ; & dans la suite , accablée de l'avoir pris , elle succomba plutôt que d'y remédier.

Prête à se retirer avec le Prince , elle s'épouvanta , frissonna , comme s'il se fût agi d'aller à la tuerie. Prince, s'écria-t-elle, vous méritez , je l'avoue , plus de reconnoissance que vous n'en aurez de moi. Toute autre , animée de vos bontés , s'affermiroit & prendroit courage. Moi tout au contraire , je le perds , je chancelle , & si je me soutiens , ce n'est encore que par le désespoir. C'est peut-être aussi ce qui m'anime , repliqua le Prince. Il est sûr que vos charmes dénués de vertu , n'en auroient pas tant pour moi à beaucoup près ; mais les sentimens qu'ils m'inspirent , sont si fort au-dessus des loix , que cela même doit vous y mettre. Ajoutez qu'il n'y en a pas de plus sûre & de plus naturelle , que d'aimer qui nous aime. Cela posé , vous y êtes plus tenue envers moi qu'envers tout autre. Dans le cas où

étoit la Veuve , les moindres choses plausibles déterminent. Elle tendit au Prince une main tremblante , & le suivit.

Trop passionné pour lâcher si-tôt prise, il passa sans interruption huit jours avec la Veuve. Les momens qu'il ne lui donnoit pas , s'employoient à ordonner , à régler tout. Enfin il nous quitta, pour aller se montrer à St. Cloud & à Paris. Je dis se montrer ; parce qu'il ne coucha qu'une nuit dans chaque endroit , & qu'il vint aussi-tôt retrouver cette Veuve avec l'Abbé. Elle le vit & revit suivant la volonté du Prince , comme elle l'avoit promis , mais toujours avec une horreur qu'elle ne pouvoit dissimuler.

Malgré le peu de tems que le Prince étoit demeuré absent, nous ne laissâmes pas que de voir arriver le lendemain un attelage , & un carosse magnifique , avec mille denrées pour la Veuve & sa cousine. Tout étoit du dernier goût. La Veuve le dit ; & le Prince , pour faire auprès d'elle la cour de l'Abbé , lui en donna l'honneur. Ce même jour il acheva de régler ce qu'il n'avoit pas encore fait , c'est-à-dire sa marche , & les nouvelles qu'il vouloit donner & recevoir. Il arrêta qu'il viendroit trois fois par semaine , à

moins qu'il n'arrivât quelque chose d'extraordinaire; & que les autres jours ne se passeroient pas, sans qu'on envoyât réciproquement savoir comment on se portoit.

Que feras-tu toi, me dit-il, en m'adressant la parole? Je serois d'avis que tu retournerasses à Paris ou à St. Cloud. Là tu seras plus à ton aise, & tu n'incommoderas personne. Quoi mon Prince, répondit la Veuve, ne vous souvient-il plus qu'il doit me rester? Pour ses aises, il sçait combien je m'empresse à les lui procurer, & cela même prouve qu'il n'incommode point. Hélas! poursuivit-elle, je sens que je ne serai pas long-tems sans avoir plus besoin de ses soins qu'il n'aura des miens. Le Prince ne regardant ses dernières paroles que comme des sons, répondit seulement que ce qu'il en avoit dit, n'étoit que pour s'assurer si nous persisterions dans le même dessein; que cela étant, il y consentoit avec joie. La Veuve, charmée autant que la circonstance le permettoit, remercia le Prince. Dès qu'il fut parti, nous fîmes, elle, sa cousine & moi, un règlement à part.

Nous arrêtâmes que les jours que le Prince ne viendroit pas, nous profiterions de

notre équipage , pour nous promener au Bois de Boulogne ou ailleurs ; & que les jours qu'il viendrait , nous l'attendrions en mélancolisant dans notre bosquet. J'ajoutai à cela que quoiqu'elle ne voulût voir personne , je me flattois néanmoins qu'un de mes bons amis , dont je lui fis en même tems l'éloge , pourroit venir quelquefois se concentrer avec nous. C'étoit de mon cher Chevalier qu'il s'agissoit. Elle n'y consentit pas seulement sur le bien que je lui en dis , mais elle le souhaita. J'étoit sûr en effet qu'avec le cœur bien fait & compâtissant , il mélancoliseroit volontiers avec elle. Son amitié d'ailleurs me répondoit de tout. Il y avoit un siècle , me sembloit-il , que je ne l'avois vu. Inquiet de lui , & persuadé qu'il ne l'étoit pas moins de moi , je lui dépêchai vite un courier , & il accourut encore plus vite.

Arrivé , nous nous prîmes tendrement au collet , & nous nous serrâmes comme on feroit après une absence de dix ans. Le premier quart-d'heure se passa entre lui & moi. Il m'apprit qu'il avoit été me chercher plusieurs fois au Palais Royal , à St. Cloud ; & moi je lui dis en gros , pourquoi & com-

ment il ne m'y avoit pas trouvé. Consolons-nous, ajoutai-je, puisque nous ne nous en verrons que mieux & plus à notre aise. Viens, & vois celle dont le sort t'intéresse déjà. Elle t'attend, & sçachant que tu es là, elle languit, je suis sûr, de voir si tu répons à ce que je lui ai dit de toi. Nous allâmes. Voici, Madame, dis-je à la Veuve en lui présentant le Chevalier, voici l'ami dont j'ai eu l'honneur de vous parler. Elle le reçut comme le sien propre. Si ce fut d'abord à ma considération, bien-tôt ce ne fut plus que pour lui-même. Il confirma si bien ce que j'avois avancé de lui, que la Veuve me remerciant de sa connoissance, s'en flatta comme d'un bonheur.

Le Chevalier commença dès cette fois ce que nous lui fîmes promettre de venir régulièrement exécuter, c'est-à-dire à nous tenir compagnie en l'absence du Prince. Nous résolûmes même d'en solliciter l'agrément, & ne doutâmes pas de l'obtenir. En attendant il soupa avec nous, & je le menai coucher dans mon appartement jusqu'à ce qu'on réglât le sien. Jusques-là nous ne nous étions presque pas entretenus en particulier. Nous passâmes la moitié de la nuit à goûter ce dé-

lice d'ami. Le Chevalier pénétré de l'histoire de la Veuve, dont nous nous étions occupés tout le jour, commença encore par-là. Nous convînmes qu'il n'y avoit au monde qu'un Abbé du Bois capable des circonstances qui le regardoient. Nous nous réjouîmes sur-tout de ce que la plume lui étoit passée devant le bec; & quoique la Veuve nous répondit assez qu'il n'en tâteroit jamais que d'une d'ent, nous résolûmes d'entretenir au moins le mépris & l'horreur qu'elle avoit pour lui.

Le Chevalier m'apprit après cela comment il avoit passé son tems depuis que je l'avois vu, & me donna des nouvelles de tout son quartier. Ta Pouffette, me dit-il, est au désespoir. La visite qu'elle t'a rendue à St. Cloud, l'avoit déjà mise aux champs; mais n'ayant depuis reçu de toi aucun signe de vie, elle jure qu'elle va quitter le monde, & se retirer dans un Couvent. Qu'elle le fasse, répondis-je, tu peux même l'y exhorter de ma part. Du diable, repliqua-t-il! Quoi, tu es si indifférent? Ce n'est pas par indifférence, repartis-je; mais parce que je crois qu'elle ne peut mieux faire que de se retirer du vice. Prends garde au moins, répondit



pondit le Chevalier ; ma foi je ne lui tairai pas un mot de ce que tu me dis. Loin de cela , repliquai-je , ajoute-lui dans ce sens tout ce qu'il te plaira. A force de babiller , le sommeil nous prit , & nous tint jusqu'à ce qu'un laquais vint l'interrompre à l'heure que je lui avois marqué.

Etant levés , nous fûmes trouver la Veuve & sa cousine. Le Prince nous surprit , & arriva même avant le dîner. Le Chevalier & moi nous étions retirés au premier bruit. Il voulut partir ; mais je l'arrêtai , souhaitant auparavant de le voir agréer. La chose fut faite à mon insçu & sans que je m'en mêlasse. Nos Amans étant ensemble , & nous à nous promener , le Prince nous apperçut par les fenêtres qui donnoient sur le jardin. Comment diable , s'écria-t-il en badinant ! qui vois-je donc là avec votre ami ? C'est un des fiens , répondit-elle , qui l'est venu voir , & dont le commerce me paroît si accommodant , que je présenterois volontiers requête pour lui. Le Prince se doutant qui ce pouvoit être , avoit pris sa lorgnette , & reconnut celui qu'il avoit vu autrefois. Requête Madame ! reprit-il après ; c'est moi qui vous la présente , car c'est aussi un de mes amis. Là-

dessus le Prince nous fit appeller, & disant plusieurs choses obligantes au Chevalier, il termina par le prier de venir nous voir le plus souvent qu'il pourroit. Nous nous retirâmes tout joyeux. Mon ami partit presque sur le champ, & promit de prendre ses mesures de façon que je n'aurois rien à lui reprocher.

Ce dernier réglemeut mettant le comble à tout, il me sembloit que nous allions jouir de la plus douce tranquillité. Mes accès périodiques m'obligeant chaque fois de me replier sur moi-même, je détestois le tumulte, & toutes les parties dont je n'avois pas même été exempt à St. Cloud. A présent, disois-je, le Prince au moins est fixé pour quelque tems. Il aime son objet, & d'une manière qui nous met à l'abri de ses ragoûts. S'il en cherche, ce ne sera pas avec nous; & ailleurs, j'espère que je n'en ferai point. Je raisonnois juste. Non seulement le Prince goûta toujours assez sa Veuve pour n'avoir pas besoin de réveiller son appétit, mais tant qu'elle vécut il s'en tint à elle seule, & renonça à tout autre plaisir que celui qu'il pouvoit se procurer avec elle. On peut dire que cet amour fut peut-être le plus chaste &

le plus rangé qu'il ait jamais eu dans ce genre. Tel est le pouvoir de la Vertu, lors même qu'on ne fait qu'en approcher. Elle ne fixe pas seulement, elle bride pour ainsi dire les passions, & les renferme par sa présence dans certaines bornes.

Le Prince étant parti, & le Chevalier de retour, nous commençâmes à remplir le plan que nous nous étions formé. Dès le même jour nous fûmes nous promener au Bois de Boulogne, & tantôt là, tantôt ailleurs, nous cherchâmes partout à nous distraire. Les jours que nous ne sortions pas, c'est-à-dire ceux auxquels nous attendions le Prince, nous passions le tems, ou à mélancoliser dans le Bosquet, ou à recevoir un concert de la Veuve, qui chantoit & jouoit également bien du clavecin. Quel dommage qu'une vie si tranquille ne durât pas plus long-tems ! Ce fut surtout une perte pour le Prince, qui peut-être se fût habitué, & auroit évité les désordres où il tomba dans la suite.

La Veuve, malgré les attentions du Prince, malgré les nôtres, conserva à Surene le poison qu'elle y avoit apporté. L'Abbé surtout, chaque fois, qu'il y paroïssoit, lui

en communiquoit une nouvelle dose. On pouvoit aisément le remarquer, ou dans le tems même, ou après. Elle en avoit toujours pour vingt-quatre heures à ne vivre, s'il est permis de le dire, que d'amertumes & de douleurs. Cependant elle résista les six premières semaines, mais elle en fut surmontée à la fin, par le chagrin qui la rongeoit, & nous la perdîmes en moins de quinze jours. Ce fut pendant ce tems-là, & surtout vers sa fin, qu'on pouvoit voir à quel point le Prince l'aimoit. Il ne la quittoit presque pas d'un moment. Lui-même en prit soin, jusqu'à ce que les Médecins lui disant qu'il n'y avoit plus rien à espérer, il désespéra en effet & partit. Je demurai par ses ordres pour lui porter la nouvelle de sa mort. On l'attendoit d'un transport de cerveau, que ni saignées ni vésicatoires n'avoient pu détourner. Enfin elle mourut, & je vis moi-même passer de cette vie à l'autre, une femme que je placerois volontiers dans le Martyrologe.

Ne demandant qu'à fuir moi-même, je montai dans le carosse qui servoit à nos douces promenades, pour aller m'acquitter de la triste commission que le Prince m'avoit

laissée. Témoin de toutes ses foiblesses , je le fus encore d'un torrent de larmes qu'il répandit à la nouvelle que je lui apportois. L'Abbé paroissant sur ces entrefaites : C'en est fait , lui cria t-il : va au moins achever ton ouvrage , & faire rendre les derniers devoirs à cette innocente victime. Il alla , & ne fit pas seulement ce que le Prince lui commandoit , mais il régla tout , & jamais après nous n'entendîmes parler de Surenne.

Le Chevalier , qui pendant la maladie de la Veuve & le séjour du Prince avoit presque tous les jours fait le chemin de Paris à notre campagne , y alla pour la dernière fois. Apprenant qu'elle n'étoit plus , & que j'étois parti pour en donner la nouvelle au Prince , il vint me trouver au Palais Royal. Nous nous affligeâmes ensemble de la perte que nous venions de faire. A celle-là il en ajouta une autre. C'étoit Pouffette qu'il n'avoit vue depuis assez long-tems , & chez qui étant allé , on lui avoit appris qu'elle s'étoit retirée aux Made lonnettes. Dieu soit loué , lui dis-je , voilà en moins de rien deux grandes ames qu'il tire à lui. Consolons - nous , mon cher ami , puisque cela même nous prouve qu'il n'y a en lui aucune

acception de personnes. Tu me fais rire ; repliqua le Chevalier. Peu s'en faut que je ne m'imagine entendre Xavier , Apôtre des Indes , qui fit plus de conversions qu'il n'y avoit de Pécheurs. Cette plaisanterie me fit rire à mon tour. Le Chevalier néanmoins vouloit que nous allassions voir Pouffette , nous édifier , disoit-il , & nous régénérer avec elle. Je m'y opposai , alléguant qu'il ne falloit pas la troubler , mais attendre , s'il se pouvoit , que ses cheveux fussent assez crus pour que nous lui en vissions essuyer ses larmes.

Au lieu d'aller , nous restâmes. C'étoit d'ailleurs mon jour de fièvre. Bien-tôt elle me faisoit ; mais cet accès , malgré tout , fut si doux , que je n'en continuai pas moins la conversation avec mon ami. Depuis quelque tems , je n'étois pas à beaucoup près si maltraité qu'à l'ordinaire. Je m'en réjouissois , espérant sur tout d'en être quitte pour l'hiver. Vois-tu , dis-je au Chevalier ? le bon Dieu m'aime pourtant , puisqu'il semble vouloir me délivrer. S'il t'aime ! assurément , repliqua-t-il : le châtiment qu'il t'a envoyé , n'est que pour te rendre ses bienfaits plus sensibles , pour te faire mieux

goûter la santé & tous les plaisirs de la vie. Belle morale, Monsieur le Chevalier ! c'est un reste apparemment de Monsieur Guiballi votre défunt gouverneur. Vous feriez bien mieux de songer à Pouffette, & , charmé de sa retraite, imiter sa pénitence. N'es-tu donc pas content, repliqua-t-il, de celle que je fais depuis si long-tems ? Pour ses beaux yeux je me concentre, & vis en véritable fiévreux. D'ailleurs si tu trembles, je frissonne ; si tu brules, je me consume ; & pour ton régime, je l'observe du moins aussi rigoureusement que toi. Qu'as-tu à dire à cela ? parle. La chose étoit trop vraie pour que j'eusse le moindre mot à y opposer. J'en convins, & ajoutai seulement qu'outre que cela ne se pouvoit, sans un plaisir qui ne tenoit rien de la pénitence, j'étois persuadé que rien au monde ne pouvoit lui être plus salutaire.

A peine avions-nous fini cette conversation que Robillard entra, & me dit que le Prince avoit déclaré qu'il iroit dès ce même soir coucher à St. Cloud. Depuis ma maladie je n'étois tenu à aucun service régulier. Mon petit camarade n'ayant rien de particulier pour moi, je demeurai tranquille Le

Prince partit, & accablé de douleur alla s'abforber dans la retraite. Il ne fut pas seulement près de trois semaines sans retourner à Paris, mais il ne voulut même voir que les personnes qui lui étoient les plus familières. S'appercevant que je manquois, il me fit ordonner de joindre. Sans cela peut-être serois-je demeuré au Palais Royal à l'attendre de jour en jour; mais ses ordres arrivant, j'obéis sans délai.

Il y avoit quelque tems que je n'avois paru à St. Cloud. Ce séjour enchanté par lui-même n'étoit pourtant plus ce que je l'avois laissé. Le dueil répandu partout n'inspiroit que tristesse. Du Prince il se communiquoit jusqu'au dernier des esclaves. En un mot je fus si frappé de la modestie qui régnoit dans tout le Château, que je ne l'aurois peut-être jamais crû, si je ne l'avois vu. Pour donner lieu à cela, on peut aisément s'imaginer jusqu'où il falloit que le Prince fût accablé. Aussi l'étoit il à un point, que le voyant, je pensai verser des larmes. Il s'apperçut de l'émotion que son état me caufoit. Si tu m'en crois, me dit-il, tu prendras garde de n'être jamais amoureux. Mais comment ferois-tu? Moi-même, quoique je sentisse bien que j'ai-

mois



mois cette femme , parlant de la Veuve , je ne croyois pourtant pas l'aimer à ce degré où la perte réduit presque au désespoir.

L'Abbé présent , & qui avoit déjà plus d'une fois employé sa rhétorique à calmer la douleur du Prince , le fit encore. Tai-toi , lui dit-il , je trouve cent fois plus de satisfaction & de douceur à m'affliger qu'à t'entendre. Ces sortes de guérisons en effet ne s'opèrent guères par l'éloquence , mais seulement avec le tems , & c'est ce qu'il fallut au Prince. Peu à peu il s'ennuya lui-même de son état , & rentrant dans une assiette tranquille , il repassa bien-tôt au tumulte des plaisirs , que sa passion pour la Veuve avoit interrompus. Heureux dans un sens , & malheureux dans l'autre , je perdis de vue tout ce qui en arriva ; c'est-à-dire que ma fièvre , loin de me quitter comme je m'en étois flatté , continuoit toujours , & que sur l'avis des Médecins le Prince m'offrit congé pour aller respirer l'air natal. Il m'en parla lors même que je ne m'y attendois pas. Il le fit d'une manière si tendre & si obligeante , qu'il paroissoit moins que ce fut une grace qu'il m'accordoit , qu'une faveur qu'il me demandoit , pour aller au-

plutôt recouvrer ma santé , & en venir jouir sous sa protection. L'Abbé présent à cette offre , m'exhorta aussi par amitié d'en profiter. C'est ce que je promis de toute mon ame , ayant d'ailleurs un véritable desir de revoir ma famille.

Me retirant sur le champ , je fus du même pas prendre mes arrangemens. Le premier fut d'envoyer au Chevalier , lui donner avis de ce qui se passoit. Je craignois , malgré la convention déjà faite de l'emmener avec moi , qu'il ne se trouvât des obstacles. C'étoit ma seule inquiétude , mais dont je fus bien-tôt guéri par l'arrivée de mon ami. Aussi réjoui que moi d'aller voir mes parens , & un pays qu'il n'avoit jamais vu , il me dit qu'il étoit prêt de partir , ou le seroit du moins quand je voudrois. Quoi , lui répondis - je , & ton Génie ? Mon Génie , repliqua - t - il , est déjà prévenu. C'est ce qu'a tout hazard j'ai fait faire par mon petit homme , dès la première fois que nous en parlâmes ; & il m'a rapporté depuis , que sçachant que je serois en bon lieu on y consentoit. Tout ce qu'il y a de plus embarrassant , ajouta le Chevalier , c'est de joindre mon petit homme ,

pour lui dire qu'en effet je pars : mais avant que tous tes arrangemens soient pris , je compte de le trouver dans un lieu ou l'autre , & de ne te causer aucun retardement. Dépêche donc , lui dis-je , va , cours & reviens.

Mon ami me quittant sur le champ , je commençai à disposer tout. Si j'eusse été en santé , rien de plus court & de plus facile. Mais étant indisposé , & la saison du froid commençant déjà à se faire sentir , j'eus besoin de plus de précaution. J'avois même résolu de faire acheter une chaise de poste ; ou , sous prétexte de prendre congé , d'écrire à Mr. le Comte de J . . . . , & lui emprunter la sienne ; mais j'appris par Robillard que mon généreux Maître m'en destinoit une. J'avois alors deux domestiques , c'est-à-dire mon laquais ordinaire , & la Trompe le fidèle valet de mon oncle , qui n'ayant pu trouver de Maître s'étoit venu réfugier auprès de moi. Tous deux s'attendoient à me suivre ; mais n'en voulant qu'un je gardai la Trompe , & plaçai mon plus ancien au service du Prince. Celui ci , par parenthèse , est aujourd'hui un petit Seigneur , jouissant de plus de vingt mille li-

vres de rentes , tandis que son pauvre Maître , par le caprice d'un fort bien différent , se soutient à peine sous le poids de ses malheurs.

Je n'avois pas fini tous ces petits arrangemens , que le Chevalier arriva. Il n'avoit pas seulement reçu du petit homme son passeport , mais encore une somme considérable pour ses menus plaisirs , & sous la seule condition de donner deux fois par semaine de ses nouvelles. L'adresse qu'il avoit reçue étoit originale , & mérite que je la rapporte : *A Monsieur Gabriel l'Ange , Rue de la Monnoie à Paris.* Nous en rîmes mon ami & moi : mais en y réfléchissant , nous jugeâmes que ce n'étoit qu'une adresse en l'air , & que le petit homme iroit lui-même chercher ses Lettres au Bureau général des Postes.

Le Chevalier & moi étant entièrement prêts , je ne songeai qu'à prendre mon audience de congé. Tout me le permettant , je fus trouver le Prince. Je crois que quand j'eusse eu l'honneur de lui appartenir par le sang , il n'eût pu me témoigner plus de tendresse & de regrets. Sur le point de me retirer , il me donna une magnifique taba-

tière enrichie & ornée de son portrait. C'est , me dit-il , pour te souvenir de moi. Va , ne songe qu'à te retablir , & à venir au plutôt me retrouver. Faisant un profonde & dernière révérence , je fus tout de suite trouver l'Abbé , & ceux de qui le devoir ou l'amitié m'obligeoient de prendre congé. Cela fait , je fus joindre le Chevalier & Robillard qui m'attendoient , & sur l'heure même je partis pour Paris. Je ne trouvai pas seulement une chaise de poste prête à m'y mener , mais encore deux magnifiques chevaux de main , dont le Prince me faisoit aussi présent. Robillard qui avoit obtenu la permission de me conduire , prit les devans. Le Chevalier & moi entrâmes dans notre chaise , la plus commode qui se soit jamais trouvée pour deux.

Arrivé au Palais Royal , nous y fîmes notre premier gîte. Le lendemain de bon matin nous nous rendîmes à la première poste. Là nous embrassâmes tendrement Robillard , & il nous quitta avec promesse de nous donner régulièrement de ses nouvelles. Quoique nous n'eussions dessein d'aller qu'à petites journées , je laissai à la Trompe mes deux chevaux de main , que

je ſçavois n'être pas les moindres de l'écurie, & lui ordonnai de les ménager ſi bien qu'il me les rendit tels que je les lui remettois. D'ailleurs le Chevalier avoit ſon laquais, & un ſeul nous ſuffiſoit. Enfin nous entrâmes dans notre chaiſe, & en Gouverneurs de Province nous nous mêmes à faire route. A l'exception de la fièvre, je n'en fis peut-être jamais de plus agréable. Mon ami, enjoué, ne cherchoit qu'à me divertir; & moi, dans l'attente d'embraffer bien-tôt pere, ſœurs & amis, je ne demandois qu'à l'être. Quoique prévenus que je pourrois les aller voir, ils n'en étoient pourtant point aſſurés, & je me faiſois ſur-tout une fête de les ſurprendre.

Prêts d'arriver le cinquième jour, je fis prendre les devans au laquais du Chevalier. Va, lui dis-je, & annonce-nous comme deux Seigneurs qui en paſſant demandent le gîte. Cela fut ſi bien exécuté, qu'en arrivant nous trouvâmes mon pere à la porte de ſa baſſe-cour, attendant pour nous recevoir. J'avois réſolu en cas que nous n'y trouvâſſions qu'un domeſtique, de lui faire d'abord introduire le Chevalier; mais voyant-là mon pere, je ſautai le premier

en bas de la chaise , & me précipitai dans ses bras. Il avoit peine à en croire & son cœur & ses yeux. A la fin persuadé , il me pressa de toutes ses forces , & s'écria , mon fils , mon cher fils , c'est donc toi que je revois ! Malgré l'attention que demandoit le Cavalier que j'amenois , il ne fut capable de lui en prêter aucune , jusqu'à ce que son amour fût satisfait. Alors il se tourna vers mon ami, l'embrassa, & nous mena tous deux au lieu où la nature me préparoit une nouvelle scène de tendresse. Grand Dieu ! qui à ma place se seroit jamais imaginé autre chose ? J'avois dessein de surprendre , mais quel spectacle frappant ne me surprit pas moi-même ! On s'étonnera peut-être que je n'en sois pas mort.

Parvenu au corps du logis , nous allâmes tout droit à l'appartement de mes sœurs. Au bruit , elles se leverent. Badinant , je me cachai derrière mon pere , & me montrant tout-à-coup , elles pensèrent tomber de frayeur & de joie. Toutes deux m'ayant embrassé avec transport , une Demoiselle que je n'avois pas même encore apperçu , se présenta , & me sautant au col m'embrassa avec autant d'ardeur pour le moins & de tendresse que mes

sœurs. Il commençoit à faire obscur. Etonné, je pris galamment cette Demoiselle par la main, & la conduisis près des fenêtrés, pour voir qui elle pouvoit être. Cependant j'entendois mes sœurs qui chuchotoient, & rioient. J'examine cette belle personne, je la considère, mais inutilement. Honteux en quelque sorte, je lui dis : Pour cela Mademoiselle, qui que vous soyez, je découvre bien en vous mille attraits, mais rien qui me rappelle l'honneur de vous avoir vue.

Mes sœurs s'approchant, me prièrent d'examiner encore. Je le fis avec la dernière attention & si fixement, que la Demoiselle ne put y tenir. Elle s'échappa, & courut se jeter à l'obscurité sur un sofa. Je galoppai après. Pardon, lui dis-je, si je vous ai obligé de vous éloigner; mais pardon mille fois, si n'ayant jamais eu le bonheur de rencontrer tant de charmes, il se peut qu'il ne m'en soit demeuré aucune trace. J'avouerai pourtant que le cœur me dit bien quelque chose : ce que c'est je n'en sçai rien, mais pour peu que vous l'aidiez je suis persuadé qu'il s'expliquera. Mon pere étoit à divertir le Chevalier de l'embarras qui m'occupoit. Mes sœurs y prenant un singulier plaisir me railloient, ou



plutôt me désoloient , en me reprochant d'avoir laissé si absolument effacer de mon esprit, un objet qui avoit même sçu autrefois me charmer. Charmer, leur repliquai-je ! j'ai dû l'être , puisque je le suis encore ; mais c'est trop d'énigmes , expliquez-les je vous en conjure. Quoi , s'écria ma sœur cadette , vive & enjouée , tu ne reconnois pas Ferdinande ta chere cousine de jadis ? C'est elle , elle est ressuscitée. Frappé jusqu'au fond d'une vérité que le cœur me dévoilloit , malgré les obstacles de ma raison , je tombai presque immobile sur le sofa même où elle étoit. Oui , mon Dieu , c'est-elle , m'écriai-je en levant les mains au Ciel ! Je n'eus pas la force d'en dire davantage. J'allois m'évanouir , si chacun prenant son flacon d'essence ne m'en eût secouru.

Revenu de ma première émotion , je me tournai vers l'objet qui l'avoit causée. Miraculeux à tous égards , je me jettai à ses genoux , & les mains jointes j'achevai de convaincre ma raison par mes yeux. Forcé de les en croire , je m'écriai derechef : Oui c'est vous ma chere cousine ! je ne puis méconnoître ces traits qui m'ont déjà percé : mais quel miracle ! apprenez-moi , je vous prie ,

le mystere de tout cela. Mon pere voulant abrégér une scène qui m'épuisait , & dont il craignoit les suites à cause de mon état , me prit par la main. Leve-toi , me dit-il , on t'apprendra à loisir ce qui t'inquiète , & ton précepteur qui va paroître , le pourra mieux que personne. Ce fut un malheur que lui , qui me connoissoit aussi mieux qu'aucun , ne fût point-là pour ménager cette circonstance. Il étoit allé avec mon frere cadet guetter le lievre à la rentrée. Avant qu'ils arrivassent , la fièvre que je n'attendois pas , me surprit avec violence , & je ne les vis que le lendemain au lit.

Mon accès ne fut pas seulement accéléré d'un jour , mais à peine m'eût-on conduit malgré moi dans un lit , que je fus attaqué d'un transport qui me dura toute la nuit. Mon imagination frappée de mort & de résurrection , ne voyoit autre chose. Je mourus , & vis mourir après , tous mes parens & amis. Je les fis tous enterrer , & m'enterrai moi-même avec ma cousine. Ensuite nous ressuscitâmes , & me trouvant à la vallée de Josaphat , j'apperçus ma mere dans la foule , qui nous cherchoit , me sembloit-il , & à qui je criois de toute ma force : Ici , ma chere

mere , ici ! Vivat ! nous ne mourrons plus. Voilà les sottises que mes gardiens qui les avoient entendu, m'aiderent à me rappeler à mon réveil , & qui prouvent ce que peuvent sur l'esprit les sens affectés. Soit en veillant , soit en dormant , ils portent par-tout le dérèglement, si on ne s'applique à les moriginer.

La premiere visite que j'eus le lendemain, fut du Médecin que mon pere m'amena. Cet homme étoit sur-tout expérimenté dans les fièvres , & habile à les guérir. Il jugea la mienne des plus tenaces , & promit néanmoins de l'extirper si je voulois suivre ses conseils. J'étois si rebuté de tant de pareilles promesses , qui n'avoient point eu de succès, que je remerciai mon Médecin. Je le congédiai même , lui disant que par une bonne consultation , & de l'avis de M. le Duc d'Orleans , j'étois résolu de laisser agir la nature , sans la fatiguer d'aucun remède. Saïsi de respect pour mes autorités , il me fit une profonde révérence , & se retira. Cependant dans la suite , obéissant à mon pere , je me mis entre les mains de ce Médecin , & par le Quinquina bien préparé il me tira d'affaire.

Après cette visite , j'eus celle de mon frere , & de mon précepteur que j'embrassa

tendrement. C'est-là que celui-ci m'apprit le tour qu'il m'avoit joué à l'égard de ma cousine. Est-il possible, m'écriai-je ! Cui, repliqua-t-il, & après ce qui arriva hier, & que j'eusse prévenu si je m'y étois trouvé, je crains bien que vous n'ayez encore besoin de mes conseils. Cela se pourroit, mais jamais, s'il vous plaît, rien qui approche du service que vous avez prétendu me rendre. Qui sçait, comme vous le voyez, s'il ne me sera pas mortel ; mais en tout cas, je ne crois pas que je résistasse à un autre de pareille nature.

On avoit exprès envoyé mon précepteur seul avec mon frere, pour causer & m'entretenir. Jugeant qu'il pouvoit m'avoir tout dit, le Chevalier entra galamment avec ma cousine & mes sœurs. C'est ce que j'attendois pour me dédommager un peu de la mauvaise nuit que j'avois passée. Ranimé & réjoui sur-tout à l'aspect du cher objet de mon ame, ils n'eurent pas besoin de s'informer de ma santé. J'en marquois tant qu'ils en furent étonnés, & que mon précepteur, toujours prudent, m'avertit de me modérer. De pareils conseils d'un homme grave & expérimenté à un jeune homme vif & sans expérience, sont, je l'avoue, bien plus aisés à

donner qu'à suivre. Mais que la Jeunesse seroit heureuse, si elle sçavoit mettre à profit les acquits de la maturité & de la vieillesse !

Le Chevalier, à qui l'on avoit fait l'histoire de mon amour enfantin pour ma cousine, se mit à plaisanter sur la ruse dont mon précepteur s'étoit servi pour m'en guérir. C'étoit bien, dit-il, le meilleur spécifique, & peut-être le seul efficace. Hélas que ne disoit-il moins vrai ! mais l'avenir ne le prouva que trop, & je n'étois pas même à sentir que la crise qui m'avoit mis au lit, n'étoit pas tant l'effet d'un étonnement subit, que d'un feu mal éteint & caché sous la cendre, & brulant plus que jamais. Ferdinand, c'est ainsi que je nommerai cette cousine dans toute la suite, n'étoit pas seulement née pour charmer mon enfance, mais pour m'enchanter toute sa vie, & faire de la mienne un tissu de traverses, d'allarmes, & finalement de regrets qui me consomment. C'est le terme ordinaire d'une passion qui ne consulte point la raison.

Quoique dans mon lit, & fort mal à mon aise pour la contempler, je m'étonnai néanmoins de l'avoir méconnue la veille. En deuil de son pere, comme elle l'étoit de sa

mere la premiere fois que je l'avois vue, c'étoit précitément en grand ce que j'avois vu en racourci. Toute la différence n'étoit qu'un développement, qui à la vérité l'avoit formée ou changée en Divinité. Comment, disois-je en moi-même, ne pas la croire immortelle plutôt que morte ou resuscitée? hors d'elle l'Univers ne peut avoir rien de pareil. S'il y avoit de l'hyperbole là-dedans, je n'en ai pas été seul coupable: & plût à Dieu de l'avoir été! j'aurois du moins goûté une forte de paix que je n'eus jamais.

Ayant reçu toutes ces visites, je me levai, & allai moi-même chercher & jouir des douceurs que m'offroient le sang & l'amour. Je m'y livrai tout le jour, à l'exception d'un quart-d'heure que je ménageai pour l'amour seul, c'est-à-dire, pour m'entretenir avec Ferdinande, qui déjà ne pouvoit douter de m'être aussi chere que lorsqu'elle n'étoit que ma petite cousine. Il n'en étoit pas de même de moi. Non-seulement tous les témoignages de tendresse que j'avois reçu d'elle m'étoient équivoques, mais une certaine retenue que j'avois remarqué depuis le matin, m'intriguoit tout à fait. M'aimer, disois je, ce n'est pas le tout, il faut que je sçache sur quel pié.

## DE RAVANNE. III

Pour cet effet, je proposai sur le soir une Partie de promenade. Nous allâmes dans le jardin. Au bout étoit un verger, & ce fut-là que je m'expliquai.

De tous j'étois le seul qui eût quelque dessein. Chacun s'égarant sans y penser pour cueillir les fruits que laissoit encore la Saison, je fis comme les autres, mais sans perdre de vue ma chere Ferdinande. La voyant seule; & même rêver, je m'avançai. J'étois à ses côtés avant qu'elle m'eût entendu. M'apercevant elle fit un cri. Vous m'avez fait peur, me dit-elle. Où sont les autres? Allons, cherchons-les. Ce n'étoit que pour éviter ce qu'elle prévoyoit. Mais quelle apparence! cette fois, ou une autre, pouvoit-elle m'échapper?

Trop inquiet pour différer, je lui pris la main, lui passai le bras sous le mien, & sur d'elle je commençai d'entrer en matiere. A peine eus-je ouvert la bouche, qu'elle voulut se dégager. Non, non, lui dis-je, je ne suis pas si foible que vous le pensez; ou si je le suis, ce n'est pas de ce côté. Il faut m'écouter, & qui plus est parler vous-même, & décider de mon sort. Quel langage, me répondit-elle; vous badinez sans doute. Moi

badiner ! m'écriai-je ; sur quoi fondé cette conjecture ? Est-ce sur le danger où je suis encore de mourir , percé de vos traits ? C'est ce qui va arriver , non-seulement si vous ne m'écoutez , mais si j'apprens que vous ne m'êtes point favorable.

Quoique je ne l'observasse qu'en profil , je ne laissai pas de remarquer un embarras de bon augure. Voulant la déterminer , je me tournai tout à fait vers elle , & la conjurai de m'éclaircir sur les sentimens qu'elle m'avoit jusqu'alors marqués. Que veut dire cela , me dit-elle ? je vous prie laissez-moi aller. Je n'en ferai rien , repliquai-je , lui tenant toujours la main , & la lui baisant avec ardeur. Elle faisoit encore de nouveaux efforts pour s'échapper. Je me plaignis amèrement , & lui dis : N'ai-je pas raison de douter que vous m'aimiez , du moins de la manière que je vous aime , puisque vous ne demandez qu'à fuir ? Prenez-y garde. Ceci que vous appelez badinage l'est si peu pour moi , qu'il deviendra tragique si vous ne le finissez. Le tems presse , continuai-je : au nom de Dieu , Ferdinand , apprenez-moi si vos sentimens répondent aux miens.

Après ce qui lui étoit revenu de mon ancienne



ne passion pour elle , ce qu'elle en avoit vu elle-même, & ce qu'elle en voyoit, elle jugea bien qu'il y auroit en effet du danger à ne pas satisfaire l'inquiétude que je marquois. D'ailleurs, ce n'étoit que violence de sa part. Cette violence se changeant tout à coup en pitié & tendresse, elle franchit les loix que le Sexe impose en pareil cas. Que voulez-vous sçavoir, me dit-elle ? si je vous aime ? Dieu le sçait, & que bien différente de vous, vous n'avez jamais été un seul moment, pour ainsi dire, absent de mon esprit. Ces paroles & l'air dont elle les accompagna, me pénétrèrent si vivement, que je tombai à ses genoux pour les embrasser, en signe de reconnaissance & de remercimens. Levez-vous, reprit-elle, j'entens la troupe. En effet chacun s'étant réuni, on alloit nous surprendre, si le bruit ne nous avoit prévenu. L'entendant comme elle, je me levai ; & remettant cet entretien à une autre fois, nous allâmes au-devant de la compagnie & la joignîmes.

Content au-delà de toute expression, chacun s'en apperçut, & mon pere lui-même, dès que nous fûmes rentrés. Toute la crainte qu'avoit donné ma crise se dissipant, nous commençâmes à goûter mieux que nous

n'avions encore fait le plaisir de nous revoir. Pour moi, je m'abandonnai sans réserve à la joie commune. N'étant point en état de procurer moi-même au Chevalier les plaisirs de nos Cantons, je le remis aux soins de mon pere, de mes sœurs, & de toute la famille. Il protesta que sans souhaiter rien de plus, il s'en tenoit à ceux qu'il goûtoit depuis son arrivée.

Mes sœurs n'étoient point déchirées. La cadette sur-tout, malgré mon inquiétude amoureuse, m'avoit paru dès ce jour-là être assez du goût de mon ami. C'est ce qui contribuoit à le rendre si honnête & si poli : nous l'en remerciâmes néanmoins, comme si tous avoient eu la même part à son compliment. Cependant comme il m'importoit de ne l'avoir pas toujours-là, & que je voulois même qu'il servit à me débarrasser des importuns qui pouvoient retarder le desir que j'avois d'un second entretien avec ma chere Ferdinande, je lui dis de se préparer pour aller le lendemain reconnoître les environs.

J'aurois eu de la peine à obtenir ce que je propoisois, si le conduisant moi-même à son gîte, je ne lui avois appris de quoi il étoit question. C'est donc Monsieur, me dit-il,

pour servir à vos amours que vous m'avez amené ; & les miennes , que deviendront-elles pendant ce tems ? Les vôtres ! m'écriai-je. Quoi déjà ! Oui sans doute , repliqua-t-il ; & à moins que tu ne promettes de me servir à ton tour , je te laisse dans l'embarras. Voyons , lui dis-je , pourvu que ce ne soit pas contre moi , je suis tout à toi. Il finit le badi-nage , en m'apprenant ce dont je m'étois aperçu , que ma sœur cadette lui revenoit fort , & que , n'en déplaise aux environs , il étoit très-assuré de n'y rien trouver d'aussi char-mant qu'elle. Fort bien , repliquai-je ; mais si vous me croyez capable d'opérer quelque chose à votre bonheur , pour m'y engager vous vous prêterez , s'il vous plaît , dès de-main à ce que je vous demande pour le mien. Il me le promit , & je le laissai se mettre au lit pour aller en faire autant.

Le lendemain je lui fis tenir parole ; mais pour la lui tenir moi-même , je disposai si bien les choses , que mes sœurs , & par conséquent la cadette , furent de la partie qu'on forma. Plus j'éloignois de monde , & plus j'accommodois mes affaires. J'obtins donc que toute la maison , excepté Ferdinande , qui réellement ne se trouvoit pas bien , sor-

tiroit, & iroit dîner chez un Gentilhomme; parent qui étant venu nous voir la veille nous avoit invités. Il faisoit le plus beau tems du monde. On partit, & les malades demeurèrent pour se tenir compagnie. Quelle satisfaction! Quelles délices!

N'ayant d'importuns que les domestiques, qui encore ne pouvoient l'être, nous nous retirâmes Ferdinand & moi dans notre particulier. Là nous commençâmes une scène inépuisable de protestations & de tendresses. De quoi m'avez-vous soupçonnée, me dit-elle? de ne vous aimer qu'à la mode apparemment? Hélas! j'eusse été heureuse, non pas de vous croire au tombeau, mais d'y avoir été réellement pendant tout le tems que vous le pensiez. Mon pere seul pourroit rendre témoignage des inquiétudes que m'a causé votre absence, de la part que j'y ai pris, des larmes que je versai lorsque j'appris de lui pourquoi je n'entendois plus parler de vous, & le cruel stratagème dont on s'étoit servi pour m'effacer de votre esprit. Chaque fois que je le voyois, c'étoit toujours à recommencer; & lorsqu'en dernier lieu il me dit qu'il alloit à Paris passer l'Hiver auprès de vous, je voulois le suivre & vous aller trouver avec lui,

Je vous fais tous ces aveux, continua-t-elle, à présent que le Ciel nous a rejoints; comme je l'en ai cent fois prié. Ma crainte là-dessus étoit mortelle. J'ai voulu plus d'une fois vous écrire, mais on m'a toujours empêchée. Qui sçait, disois-je, s'il ne s'habituerà pas tellement à me croire hors de ce monde, que je ne lui paroîtrai plus à tous égards qu'un phantôme, lorsqu'il s'agira de nous revoir? Qui sçait même, si tandis que je ne vis que pour lui, quelqu'autre n'occupe point ma place, & ne me bannit pas plus mortellement de son cœur, que je n'aurois jamais eu à craindre de la ruse de son précepteur. Voilà les inquiétudes qui me déchiroient, sur-tout depuis quelque tems, & dont vous êtes venu enfin me délivrer. C'étoit, poursuivit-elle, ce qui me travailloit encore hier, au moment même que vous me surprîtes dans le verger; & la résistance que je marquai, n'étoit qu'une violence, dont la tendresse, comme vous vîtes, prit bien-tôt la place.

Quoi, m'écriai-je après l'avoir écoutée, & ravi pour ainsi dire de corps & d'esprit; quoi? est-ce bien vous, est-ce bien moi? Se peut-il un bonheur si parfait? je n'ose quasi

le croire. S'il ne faut que vous en convaincre, interrompit-elle, tenez, ouvrez cette Lettre qui s'adresse à vous & lisez. Je l'ouvris en effet, & reconnus d'abord le caractère. Il étoit de mon oncle son cher pere. Je lus, & ne trouvai pas seulement dans cette Lettre la confirmation de tout ce que venoit de me dire Ferdinande, mais une tendre exhortation d'en user avec elle comme lui-même en avoit usé avec moi; que sçachant à quel point elle m'aimoit, & que son bonheur dépendoit de moi, il me la recommandoit à jamais. Je ne pus achever cette lecture sans verser un torrent de larmes. Ferdinande en faisoit autant. J'employai pour la consoler, & moi avec elle, tout ce que l'amour & le sang purent me suggérer. Je lui jurai un attachement éternel. J'offris de lui sceller cette promesse de tout mon sang; mais nous nous en tinmes réciproquement aux pleurs que nous versâmes, & que nous n'interrompîmes que par l'entrée d'un laquais qui vint nous annoncer le diner.

Après nous être essuyés & remis, nous allâmes tête à tête nous mettre à table. Seuls au deffert, Ferdinande m'apprit pourquoi & comment son pere lui avoit laissé la Lettre

que je venois de lire. L'étant venu voir, selon sa coutume, avant que d'entrer en campagne, & toujours frappé de son triste presentiment, il l'avoit tirée du Couvent pour la mettre avec mes sœurs, où elle se souhaitoit depuis long-tems. Prêt à partir, & après l'avoir recommandée à mon pere même pour en faire un jour sa bru, il l'avoit prise en particulier. J'ai promis, lui avoit-il dit, de donner, quoiqu'il arrive, de mes nouvelles à votre cousin. Voici une Lettre que vous lui remettrez de ma part selon les circonstances. Je suis persuadé qu'il y aura égard : du moins elle sert à ma satisfaction, & peut n'être pas inutile à la vôtre & à la sienne. Alors je me ressouvins de ce qu'il m'avoit dit, que je recevrais de ses nouvelles, même après sa mort. Je le dis à Ferdinande, dont les larmes recommencerent. Dans le fond ce pere avoit toujours eu pour elle une tendresse au-dessus de la commune. Elle alloit même jusqu'à la foiblesse, & on en trouvera peut-être une marque dans cette précaution qu'il prit en faveur de l'attachement que sa fille avoit pour moi. Ce fut un véritable malheur, qu'après avoir échappé à tant de campagnes, il périt à celle-là. Il eût pu, par la paix qui

survint , vivre assez long-tems pour diriger les choses au bonheur qui nous échappa.

Quittant la table , nous allâmes nous recréer à la promenade. Il sembleroit quasi que j'aurois dû être épuisé. Point du tout. Je recommençai avec Ferdinande un entretien qui ne fut gueres moins vif & tendre qu'il l'avoit été jusques-là. Si quelqu'un s'en étonne, c'est qu'il n'aura jamais éprouvé que lors même que la nature affoiblie ne laisse aucun goût , aucune sensation ni force pour la spéculation même du Vice , elle en fournit abondamment aux transports que permet la Vertu. Je dirai même que plus on s'est écarté du droit sentier , & plus quelquefois l'ardeur est grande quand la Providence nous y remet. Quelle différence des doux charmes de la conversation de ma chere Ferdinande , avec les plaisirs grossiers qui m'étoient revenus du commerce de Pouffette ! La seule vue d'un chaste Objet que l'on aime , remue , satisfait plus que la possession de tout autre qui faisant métier de plaire , plairoit en effet. Voilà ce que j'éprouvai toujours à l'égard de Ferdinande. Après nous être assez promenés , nous rentrâmes. Bien-tôt nous vîmes paroître mon pere & sa suite , dont l'absence avoit été pour nous si agréable.

Pleins



Pleins de joie de part & d'autre nous ne cherchâmes qu'à la continuer. La Trompe , qui arriva presqu'en même-tems avec mes deux magnifiques chevaux , mit mon père au comble de la fièvre. Il parut plus sensible à ce témoignage de la bienveillance de mon Maître , que je ne l'avois moi-même été. Occupé de mon amour , c'est de quoi je l'avois le moins entretenu. Voyant le plaisir que cela lui faisoit , j'en pris un singulier à lui raconter toutes les marques que j'avois reçues de la bonté du Prince ; je n'oubliai pas sur-tout de tracer son portrait. Lorsque mon père l'examina , je le vis près à verser des larmes de joie. Ceci , me dit-il , surpasse tout , & confirme plus que je n'ose en croire. Tâche de te rendre digne d'une faveur si distinguée. Hélas ! s'il eût sçu ce qui jusques-là me l'avoit le plus mérité , une juste horreur , au lieu de la satisfaction qu'il y trouvoit , la lui eût sans doute fait détester. Je n'avois garde de toucher cette corde , ma vanité n'en auroit pas été trop flatée. C'est cette malheureuse vanité qui perd en partie les jeunes gens. Elle les empêche , non-seulement comme moi d'ouvrir la porte aux bons avis qu'ils pourroient recevoir , mais elle

ferme ordinairement les oreilles à ceux qu'on leur donne. Pour peu qu'un mauvais train ait de brillant, c'est un double panchant qui les entraîne, & les aveugle sur le précipice.

Mon arrivée se publiant dans tous les environs, & ma maladie m'empêchant de sortir, j'eus successivement la visite de tous les Gentilshommes de ma connoissance. Pendant quinze jours ce ne fut que fêtes & banquets au logis. J'en étois las, & surtout de ce que cela me privoit de mille douceurs que j'aurois pu goûter avec Ferdinande dans le particulier. Pour me les procurer, j'engageai le Chevalier à rendre pour moi toutes les visites que j'avois reçues. C'est ce qu'il fit, tantôt avec mon pere, tantôt avec mon frere, & quelquefois même avec mes sœurs. Comme on sçavoit que Ferdinande me tenoit lieu de tout, on me la laissoit sans difficulté : je dis sans difficulté ; parce que mon pere lui-même se plaisoit à voir notre union, que du vivant de mon oncle ils avoient ensemble résolu d'accomplir.

Ferdinande, fille unique, n'étoit pas moins favorisée de la Fortune que de la Nature. Elle auroit pu prétendre aux partis les plus distingués de la Noblesse ; mais nos

peres , par amour pour nous , s'étoient donné réciproquement parole de ne chercher notre bonheur qu'en nous-mêmes. Si je n'avois pas déjà été informé de ces flateuses dispositions , c'est qu'on ne vouloit pas que je négligeasse ce que je pourrois acquérir d'ailleurs. C'est à quoi Ferdinande n'étoit pas insensible. Il le falloit ; puisque malgré ses craintes , c'étoit toujours par-là qu'on l'avoit empêchée de me donner de ses nouvelles. Pourquoi ne le fit-elle pas ? Pourquoi céda-t-elle toujours à cette idée ? C'est que le sort vouloit sans doute que nous ne fussions jamais heureux qu'en perspective.

Pendant que le Chevalier s'acquitta de la commission à laquelle je l'avois engagé , j'eus tout le tems de me satisfaire , si j'avois pu l'être avec Ferdinande. Cependant nous entrâmes dans l'hiver , & mon ami qui ne trouvoit pas meilleure compagnie qu'au logis , s'y renferma. Pour le divertir & nous avec lui , j'envoyai inviter tantôt l'un , tantôt l'autre , à nous venir voir. Il n'y avoit personne qui ne s'empressât à répondre à mon invitation. Attirés par la bonne compagnie , le Chevalier , mes sœurs , Ferdinande , & le reste , chacun vint bien-tôt de

soi-même , & notre Gentilhommeiere fut le rendez-vous des ris & des jeux de toute la Noblesse du quartier. A peine trouvions-nous le tems , mon ami & moi , de répondre à nos correspondans de Paris. Ce n'étoit , pour ainsi dire , que bals , fêtes & cadeaux. Enfin nous passâmes le plus agréable hiver du monde , & malgré ma fièvre je ne fus pas un de ceux qui goûterent de moins bons intervalles. C'est beaucoup dire ; car ma sœur aînée trouva dans toutes ces assemblées un Amant qu'elle épousa , & ma cadette prit tant de goût pour le Chevalier & lui pour elle , qu'ils en eussent volontiers fait autant , s'il avoit plû aux Destinées. Pour moi , toujours malheureux , & appelé à payer au centuple les plaisirs même les plus innocens , je ne trouvai qu'un rival , qui bien-tôt me causa les plus grands troubles.

Le printems offrant de nouveaux plaisirs , chacun profita de la variation , & s'arrêta chez soi à la goûter. Le Chevalier , pressé par son petit homme , fut aussi obligé de retourner à Paris , y faire une apparition. C'étoit quelque chose de pitoyable , que de voir la peine avec laquelle il s'arracha du sein de notre famille. Il pleura , sanglota ,

plus qu'il n'avoit fait dans toute sa vie. Nous de même ; car du petit au grand , chacun l'aimoit. Mes sœurs même souffroient qu'à mon imitation il les qualifiât de cedoux nom. C'étoit bien en effet une douceur pour lui , & telle qu'il ne l'avoit jamais trouvée nulle part. Prêt à partir , nous l'embrassâmes tous . Adieu , lui dîmes-nous. Consolez-vous ; & pour nous consoler nous mêmes , revenez le plutôt que vous pourrez. J'en étois sûr , & ma sœur cadette pour le moins autant , quoi qu'elle ne pût le voir partir , & qu'elle s'étoit retirée quelque part , peut-être pour le pleurer.

Ne sçachant que faire pour ainsi dire après son départ , & ennuyé d'ailleurs de ma fièvre , ce fut alors que je cédaï aux instances que me faisoit tous les jours mon pere , pour user des remedes de son Médecin. On l'envoya chercher , il vint , & commença à m'administrer son Quinquina. Malgré le discredit où ce Fébrifuge est tombé depuis long-tems , il me tira d'affaire en moins de six semaines , & sans aucune suite mauvaise. Je crois que si cela s'étoit opéré tout d'un coup , je serois mort de joie. J'en juge par

celle que me causa par degré la diminution de mes accès. Chaque prise de mon remede y portoit coup. A la fin j'en fus quitte, & jamais de ma vie je ne donnai cinquante louis de meilleur cœur, qu'au Médecin auteur de ma déiivrance.

Mon pere, qui marquoit pour cette fièvre plus d'inquiétude encore que moi, ne se réjouit pas moins de ma guérison. Toute la famille y prit une véritable part; & sur-tout Ferdinande, qui s'imaginait à chacun de mes accès de me voir partir pour l'autre monde. On proposa, en signe de réjouissance, une fête solemnelle. Elle fut résolue; mais comme nous attendions le Chevalier, & que nous nous étonnions même qu'il ne fût pas déjà arrivé, on jugea d'une commune voix de différer jusques-là. Huit ou dix jours après il arriva. Ce cher ami, transporté de nous revoir, & sur-tout d'apprendre que j'étois guéri, nous fit craindre lui-même pour sa santé.

Après nous être abandonnés réciproquement à une joie peu ordinaire, je lui demandai des nouvelles de Paris, & principalement de la Cour de mon Maître où je l'avois prié d'aller. J'ai vu, me dit-il, par les

discours de l'Abbé , que jusqu'au Prince même s'étoit informé de toi avec soin & tendresse. Il a voulu que je lui racontasse jusqu'aux moindres circonstances. Apprenant que l'air natal ne te faisoit rien , il m'a ordonné de te ramener en quelque état que tu fusses. Voici un paquet , ajouta-t-il , où tu trouveras une Lettre, qui je crois fait mention de ses volontés. En effet ouvrant le paquet , j'y trouvai entre autres une Lettre de l'Abbé, qui pressoit mon retour. Je la communiquai à mon pere , & ensuite à toute la compagnie. Qu'en dites -vous , leur dis-je ? Là , là , répondit Ferdinande , il n'y a rien qui presse. Elle eût pensé bien autrement , si elle avoit sçu le malheur qui m'attendoit , & dont elle-même devoit être la cause.

Le Chevalier ne pouvant se lasser de me féliciter , & admirant même le changement qu'il trouvoit déjà dans mon air , nous donna occasion de lui parler de la fête que nous avions résolue. Je veux , lui dis-je , te dédommager une bonne fois de toutes les abstinences que tu as faites avec moi. Si tu n'étois venu en poste , je commencerois dès demain ; mais j'aime mieux que tu te reposes , & cependant je préparerai tout ce que je sçai

qui peut flatter ton goût. En effet je me piquai, pour célébrer ma convalescence, d'enchérir sur tous les divertissemens qui nous avoient aidé à passer l'hiver.

Je fis venir, de tous les endroits, de quoi perpétuer pendant huit jours la fête la plus magnifique, la plus galante qu'on ai vu depuis long-tems dans la Province. J'y invitai, non-seulement tous mes parens & amis, mais toute la Noblesse de l'un & de l'autre Sexe. Chacun s'étant rendu au jour marqué, nous commençâmes à nous en donner au cœur joie. Que de folies, que d'extravagances ! Excepté le plaisir du repos, ou du lit, du moins pour les hommes, il n'y en eut point qu'on ne portât au dernier excès. Voilà comment les jeunes gens changent souvent en dissolution les actions de graces qu'ils devroient rendre. Ils n'en sont pas toujours punis sur le champ, mais cela se trouve. Pour moi je ne le portai pas loin.

Parmi mes convives, il y en avoit deux familiers depuis long-tems. L'un étoit l'Amant de ma sœur aînée, l'autre un Gentilhomme camarade dès l'enfance, que je n'avois vu depuis maintes années, mais qui depuis mon retour avoit étroitement renoué.



Je l'aimois. Chez moi cela a toujours suffi , c'est-à-dire qu'aimant , j'ai cru qu'on ne pouvoit que m'aimer ; & quoiqu'à cet égard j'aye mille fois été trompé , je le suis encore tous les jours. Mon vieux camarade fut un des premiers qui me fit faire cette fâcheuse expérience. J'avois pris jusques-là ses fréquentes visites pour belle amitié ; mais rien moins. C'étoit ma chere Ferdinande qu'il convoitoit & m'envioit. J'aurois dû m'en appercevoir depuis long-tems , si j'avois été de moins bonne foi. Pour elle , elle le sçavoit ; mais dans la crainte de nous brouiller , ou peut-être de ce qui arriva , elle ne m'en avoit jamais ouvert la bouche.

Tous s'étant retirés , l'Amant de ma sœur & ce prétendu ami demeurèrent pour clorre le Jubilé. Dans cette espee de particulier , il sembloit que nous reprenions de nouvelles forces pour rira & batifoler. Mon Gentilhomme plus ivre , soit de vin ou d'amour , qu'il n'avoit encore été , s'oublia avec Ferdinande , & en présence de tous prit une liberté si galante , qu'elle lui appliqua un fier soufflet. Un soufflet sur la noble joue d'une Gentilhomme , on le sçait , c'est un péché qui ne se pardonne ni dans cette vie ni dans

l'autre. Fut-il de la Vierge Marie, les Anges en répondroient. Dans le fond mon Gentilhomme méritoit celui qu'il avoit reçu. L'étoffe fut si bien mesurée sur son insolence, que sagement je crus n'avoir rien à dire. Pour comble, chacun l'accabla de blâme. Moi seul je ne dis mot. Cependant ce fut moi qui en payai la folle enchere.

Mon Gentilhomme, appris à être discret, m'imita & sortit. Je le conduisis, comme si de rien n'étoit; mais me quittant, il me ferra la main de maniere à me faire comprendre qu'il laverait avec moi son affront. Qu'y pouvois-je? S'il avoit fait cette réflexion, peut-être eût-il évité son funeste sort, & moi mille chagrins & mille fâcheux embarras. Appuyé sur mon innocence, je n'en fus que plus gai. Personne ne s'apperçut que je fusse menacé, & je ne le fis même connoître au Chevalier, que par le cartel que m'envoya le lendemain mon extravagant ennemi.

Sans considérer qu'il n'étoit qu'un impertinent, & l'unique auteur de l'offense qu'il prétendoit avoir reçue, il m'accusoit d'en être seul la cause, & le seul par conséquent à qui il pût s'adresser pour en tirer satisfaction. A cela il ajoutoit le tems, le lieu, & les ar-

mes pour nous battre & nous tuer. J'avoue que voyant cela , je fus si transporté de colere , si fâché même de ma retenue , que je me repentis de n'avoir pas été le premier à lui demander raison de l'impertinence qu'il avoit eue à l'égard de Ferdinande. Oui , disois-je , je devois sur le champ ajouter à son soufflet , ce qu'il sembloit chercher.

Le Chevalier au desespoir du danger où j'allois m'exposer, vouloit à toute force le prévenir. Il s'offrit d'aller parler au Gentilhomme , & tâcher de le ramener à la raison. Non , lui dis-je. Foible comme tu es , reprit-il , j'irai donc me battre pour toi. Encore moins. Oh bien , ajouta-t-il , je vai avertir pere , frere , sœurs , Ferdinande même , & nous t'enchaînerons. Garde-toi bien de remuer , repliquai-je , autrement je te jure que toute ma juste colere tombera sur toi. Tout ce que je te demande , & que j'espère comme de mon meilleur ami , c'est qu'à tout événement tu me serves ici comme un autre moi-même. Que je succombe ou non , tu auras besoin de tous tes talens pour calmer le trouble que cette affaire va causer. Quoi , me dit-il encore triste & pénétré , tu ne veux donc point m'écouter ? Au nom de Dieu cher ami , pour-

fuivit-il en m'embrassant, permets que je voie d'accommoder cette affaire. Songe, si malheur t'arrive, à ce que deviendront ton pere, ta chere Ferdinande, & toute ta famille.

Cette pensée dans le fond me désarma ; mais le faux honneur qui régné sur cet article, l'emporta bien-tôt. Jusques à quand grand Dieu, ces maximes, si contraires à toute bonne Religion, prévaudront-elles ! Jusques à quand substituera-t-on aux idées les plus claires de la Raison, de la Nature, & du but général du Créateur, les idées sottes & perverses d'une fatale Mode ! Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que ceux qui savent réformer leur jugement là-dessus, sont souvent incapables d'y regler leur conduite. Un éclair de mauvaise odeur, chez qui ? chez des foux, les rend foux eux-mêmes, & pis que tout cela, malheureux quelquefois pour jamais.

Quel bonheur, si dès-lors le Ciel m'eût porté à faire ces justes réflexions. Je ne me fusse pas seulement garanti du présent, mais de l'avenir, où j'éprouve enfin sa vengeance dans sa miséricorde.

Les représentations du Chevalier, toutes fortes qu'elles pussent être, ne furent donc pas capables de m'appaiser. Loin de m'y rendre, je me bouffis de mon faux honneur, & ne songeai qu'à lui aller sacrifier le véritable, mon repos, & celui de tout ce que j'avois de plus cher au monde. Quelle horreur! Quel renversement de bon sens! Mon ami voulut en avoir le spectacle. Puis, dit-il, que rien ne peut t'arrêter, permets au moins que je t'accompagne. Qui sçait si nous n'allons pas être séparés pour jamais. Sçachant que c'étoit là mes endroits sensibles, il les reprenoit, & alloit continuer; mais ne pouvant entendre des choses qui n'aboutissoient qu'à m'affommer d'avance, je l'arrêtai. Cesse je te prie, lui répondis-je, & demeure; car tu sçais que mon cartel porte encore que je ne mènerai qu'un valet. Tu es bien étrange, repliqua-t-il. Est-ce donc que je ne puis attendre à une certaine distance le sort des armes? Au fond rien n'empêchoit, & cela même accommodoit mes affaires. De sortir seul, je ne l'aurois gueres pu sans subir quelques questions, & peut-être donner lieu au

soupçon. Avec lui tout alloit de suite , & je pouvois terminer mon affaire avant qu'on en eût le moindre vent. Je cédaï à ces raisons. L'heure approchant nous montâmes à cheval , & sous prétexte de promenade je me rendis au lieu marqué.

Mon Gentilhomme y étoit déjà à m'attendre. Moins scrupuleux que moi il avoit avec lui un second , mais pour spectateur , ainsi qu'il m'en avertit d'abord. Sur sa parole , je ne voulus pas même faire avancer le Chevalier. Cependant mon ami en voyant trois au lieu de deux , s'avança pour rendre la partie égale , & pied à terre comme l'autre il se mit à observer. L'affaire fut bien-tôt décidée. Pleins de courage , mon ennemi & moi , nous mîmes juste au corps bas & l'épée à la main , & nous nous abordâmes. Quand on y va de bonne foi , ces sortes de combats ne durent guere. En deux coups de lames je jettai mon ennemi sur le quarré. Je suis mort , s'écria-t-il. Tant pis répondis-je , je voudrois pouvoir vous rendre la vie aussi aisément que je vous l'ai ôtée. Etes-vous con-

tent ? Oui. Adieu. Je priaï son ami d'en avoir soin , & je gagnai au pied avec le mien.

Le Chevalier qui n'avoit craint que pour ma vie , ne se possédoit pas la voyant hors de danger. Ce n'est pas le tout , lui dis-je , que faire à présent ? Je suis d'avis , ajoutai-je , de ne pas seulement rentrer au logis & de me retirer droit en Lorraine. Après mure délibération , je suivis ce parti. Va dis-je à mon ami , embrasse pour moi mon pere , toute la maison , & sur-tout Ferdinande. Calme , appaises-les autant que tu pourras. C'étoit ce qui m'empêchoit principalement de me montrer , sçachant tous les assauts que j'aurois eu à soutenir. Enfin j'embrassai mon ami , qui promit de me joindre bien-tôt , & suivi de la Tulipe je me rendis à Nancy.

Tout le long de la route je fis les plus tristes réflexions. Je maudis cent fois le point-d'honneur qui m'arrachoit pour ainsi dire à moi-même , & m'éloignoit de mon centre. Pourquoi , disois-je , n'avoir pas été plus docile aux remontrances du Chevalier ? Pourquoi ne l'avoir pas laissé agir ? Le pis

qui m'en fut arrivé, eût été de fuir comme je fais. Qui sçait à présent quand je pourrai retourner ? peut-être jamais. D'ailleurs, ajoutois-je, voilà un homme qui est présentement je ne sçai où. Mon Dieu aye pitié de moi ! J'arrivai sans presque faire autre chose que gémir & me plaindre. Qu'eût-ce été, si j'avois joint à toutes ces réflexions celles que je ne fis pas ; & sur-tout si une fraîche maturité me les eût fait goûter comme elles doivent l'être !

Malgré l'amertume de mon ami, je me souvins que je n'avois laissé au Chevalier aucune adresse où il pût me trouver. Mettant pied à terre, j'envoyai la Tulipe à la poste, avec ordre de dire que dès qu'il arriveroit un Cavalier fait de telle maniere, on l'envoyât à l'auberge où j'étois descendu. J'étois venu sur mes propres chevaux, & presque tout d'une traite, dont je perdis le meilleur des deux que j'avois reçus en présent. Mon ami se fit attendre quelques jours. Je m'en étonnois, mais il étoit retenu par mon pere, qui vouloit partir avec lui, & voir néanmoins auparavant le train que mon affaire prendroit.



droit. Tous deux enfin arriverent par la poste , comme je l'avois prévu ; mais dans la chaise qui m'avoit amené de Paris , mon pere n'étant plus d'âge à soutenir autrement une pareille fatigue. Ne m'en fiant point à l'adresse que j'avois donnée , j'envoyois de tems en tems la Tulipe. Il se trouva à leur descente , & les amena.

Mon pere paroissant le premier , je me jetai à son col , le suppliant de me pardonner. Il le faut bien , me dit-il , comme d'une chose sans remede ; mais gare qu'il ne s'en trouve qui ne te pardonnent jamais. Pour toute réponse je saisis un siège , & le lui offris. Il s'assit , & pendant qu'il prenoit haleine , j'embrassai mon ami. Faisant face ensuite , il reprit. Qu'avois-je besoin à mon âge du trouble que tu me donnes ? Mes jours ne sont-ils donc pas assez avancé , sans que tu te mêles de les abréger ? Debout confus , je demeurois toujours en silence. Oh que cela est beau , ajouta-t-il ! je gage que c'est ce que tu penses , malgré ce que j'en dis. Mon pere , répondis-je alors ! mon cher pere , ré-  
pétai-je tombant à ses genoux ! le Chevalier

ne vous a-t-il donc pas raconté cette affaire ?  
Oui. Hé bien, poursuivis-je que falloit-il  
que je fisse ? Il falloit . . . . . il fal oit . . . . .  
C'est à la lettre tout ce qu'il put me ré-  
pondre.

Le Chevalier se prêtant à l'embarras de  
mon pere, l'en tira à ma grande satisfaction,  
& vraisemblablement à la sienne. Il falloit  
Monsieur, lui dit-il, ce que je me suis déjà  
tué de vous répéter, qu'il fit ce qu'il a fait,  
ou qu'il tachât le sang dont il est. A Dieu ne  
plaise ! s'écria-t-il. Qu'il périsse plutôt mille  
fois ! Puis m'embrassant comme pour m'y  
exhorter, il ajouta : Que Dieu & le Roi te  
pardonnent, ainsi que moi. Ravi autant  
qu'on peut l'être, je me levai. Mais que dira-  
t-on, que l'on remarque dans mon propre  
pere la force du préjugé, dont j'ai en passant  
touché l'abus ? J'en conviens, & c'est ce  
qu'il y a encore d'étonnant, que l'âge mê-  
me, loin d'en guérir, le fortifie souvent.

Si ma paix fut aisée avec mon pere, les  
aparences ne promettoient rien moins du  
côté qu'il craignoit. On sçait combien Louis  
XIV. sur-tout vers la fin de sa carrière, étoit

inexorable sur l'article. Mon affaire n'étoit nullement gracieable , & ce qui la mettoit dans tout son danger , c'est que la famille de mon ennemi avoit juré de la pousser sans miséricorde. J'appris que le *oui* qu'il m'avoit prononcé , avoit été le dernier de sa vie ; que son cadavre enlevé par son ami , avoit été porté chez lui ; qu'animé par ce spectacle ; tous les siens en armes étoient venus fondre chez mon pere , & qu'ils m'y avoient cherché comme pour me massacrer , ou tout au moins se saisir de ma personne. Si je m'y fusse trouvé , Dieu quelle turrie ! C'est lui sans doute qui , malgré tout , m'avoit inspiré de ne pas rentrer.

Enfin ces perquisiteurs , plus furieux encore , étoient sortis , jurans ma mort de manière ou d'autre. Tous s'étoient d'abord dispersés pour courir sur mes traces. Plusieurs même avoient pris la route de Nancy ; mais étant bien monté , ayant quelques heures d'avance , & la nuit survenant , c'étoit plus qu'il n'en falloit pour être en sûreté. Aussi mon pere ne s'en étoit-il pas beaucoup inquiété. Il trembloit bien plus de voir com-

mencer des informations. C'est ce qu'on avoit déjà fait, malgré les amis communs qui s'en étoient mêlés, & qui n'espéroient pas même de pouvoir jamais les arrêter.

Mon pere & la famille assemblés sur le cas, avoient déjà résolu d'avoir recours à la protection du Prince mon Maître, & d'obtenir ma grace par son moyen. Le parti étoit excellent, c'étoit d'ailleurs le seul à prendre; mais réfléchissant que mes ennemis ne trouveroient pas de protections moins puissantes, & plus même par l'espece de disgrâce où mon Maître étoit dans l'esprit du Roi son oncle, nous désespérions quasi du succès. Cela redoubloit l'alarme de mon pere, & avec raison; car si les choses n'eussent changé de face, j'eusse dès-lors été proscrit pour toute ma vie.

Cependant ne voulant rien négliger, mon pere avoit déjà résolu d'aller lui-même implorer pour moi la protection & la bienveillance de mon Prince. C'est ce qu'il me confirma, & qu'il exécuta, malgré moi pourtant, avec le Chevalier. Je prétendois que sans s'exposer à une fatigue si dangereuse,

mon ami seul opéreroit tout ce qu'on pouvoit espérer. Non, répondit-il, une telle affaire mérite bien ma présence ; & dût elle terminer mes jours, je me croirai trop heureux, si elle réussit. J'insistai encore, mais inutilement. Dès le lendemain il prit la poste, retourna au logis, & sans différer se rendit à Paris. Ce qui me consolait, c'est que le Chevalier l'accompagnant, j'étois sûr qu'il en prendroit soin comme de son propre pere.

A peine me trouvai-je seul après leur départ, que je tombai dans la plus grande consternation. Cela ne se pouvoit gueres autrement, d'une séparation si chere & si rapide : mais ce qui mettoit le comble à mon affliction, étoit l'incertitude de sa durée. Arrive ce qui pourra, disois-je, je l'abrege, & même au plutôt, puisque déjà je n'y puis plus tenir. On juge bien que Ferdinande avoit la meilleure part à tout ceci. J'étois à son égard pire encōre que je ne me rappellois l'avoir été autrefois dans le même lieu. L'espérance que le Chevalier ne m'apporteroit peut-être pas de si fâcheuses nouvelles,

m'avoit auparavant soutenu ; mais la voyant évanouie , & les choses prenant le plus mauvais train , je ne projettois que desespoir.

Je passai plusieurs jours dans cette situation. Un matin que ma crise étoit plus forte qu'à l'ordinaire j'appellai la Tulipe. Va , lui dis-je , à la poste , amene-moi ici des chevaux , & que je parte. Partir Monsieur , me dit-il ? & pour où , s'il vous plaît ? Que t'importe : obéis , & ne t'embarasse pas du reste. Ma foi Monsieur , me repliqua-t-il , je juge sans peine où le cœur vous appelle ; mais qu'il me soit permis de vous remontrer qu'il n'y fait pas bon. Tu juges sans peine , repris-je après lui ; & qui t'a donné un jugement si aisé ? En effet je pouvois bien croire qu'il avoit par-ci par-là reconnu , entendu , que ie m'intéressois à Ferdinand ; mais qu'il en sçût davantage ; c'est ce que je ne m'imaginois pas. Cependant il ne m'apprit pas seulement pour qui & pourquoi je m'étois battu , mais encore toute mon ancienne histoire avec Ferdinand. Bourreau ! m'écriai-je alors ; d'où vient donc que tu ne m'as jamais révélé la supercherie dont j'étois la dupe ?

Il me répondit qu'il n'avoit eu garde ; que son défunt Maître le lui avoit trop bien défendu ; & que quand ce mystere eût duré jusqu'à la fin des siècles , il n'eût jamais été tenté de le révéler , qu'il étoit pour cela trop fidèle & trop obéissant. Fort bien , interrompis-je ; mais puisque tu sçais si bien obéir , fais donc au plus vite ce que je te commande.

Plus sensé qu'on ne pourroit le croire d'un valet , il me repliqua que mon oncle ne l'avoit jamais mis à l'épreuve d'une pareille obéissance ; mais que s'il s'y fût trouvé , il lui auroit hazardé auparavant un expédient qui lui tomboit dans la pensée. Quel , lui demandai-je ? Ce seroit , me répondit-il , de prendre seul la poste , & d'aller représenter à Mademoiselle Ferdinande le danger où je vois que vous voulez vous exposer. Il y a toute apparence qu'elle aimera beaucoup mieux venir elle-même ici , & par-là le prévenir. Dans le fond je trouvai cet expédient plein de sens , je m'étonnai-même qu'il ne me fût pas venu dans l'esprit. Enfin l'approuvant , j'y consentis.

La Tulipe partit donc avec un Billet que

je me donnai à peine le tems d'écrire. Il fit si grande diligence , que de retour dès la même nuit, je le trouvai le matin à mon lever. Je ne fus pas trop aise de le voir, je ne l'attendois qu'avec Ferdinande, & je craignois que ce prompt retour ne signifiât rien de bon. Cependant j'appris tout le contraire. On ne s'étoit dépêché de me le renvoyer, que pour soulager l'impatience que l'on me supposoit, & empêcher qu'elle ne me fit tenter ce que la Tulipe étoit venu annoncer. Dans la crainte où l'on est me dit-il, comptez Monsieur qu'on est déjà en route, & que vous verrez bien-tôt toute la famille. En effet, à l'exception de mon pere, déjà peut-être à Paris, tous arriverent le lendemain au soir.

Comme il étoit tard, & que je ne comptois plus sur eux ce jour-là, ma joie en les voyant n'en fut que plus sensible. Je les embrassai tous avec une espece de transport. Je commençai & finis par Ferdinande : que dis-je ! l'amour & le sang m'unissant à elle, je pensai la dévorer dans ces premiers instans. La joie n'étoit peut-être pas moins grande  
de



de sa part, mais elle s'exprimoit d'une manière bien différente. Autant mes transports tenoient de la gaieté, autant les leurs sembloient tristes & lugubres. Je ne voyois que larmes. Mon frere, mon précepteur même, en laisserent échapper. Enfin, c'étoit comme si j'eusse été perdu plutôt que retrouvé; & j'eus presque à soutenir le même affaut, que si je fusse rentré droit au logis.

Cependant peu à peu nous goûtâmes un plaisir uniforme. Tous ainsi que moi, ne marquerent bien-tôt plus que satisfaction & contentement. Ferdinande sur-tout, quoiqu'elle parût d'abord la plus désolée, fut la première consolée. On s'entretint de mon affaire. Il fallut, quoique peut-être le Chevalier l'eût racontée vingt fois, que j'en fisse encore le récit tout du long. Ce récit causa comme un nouvel effroi. Il m'attira de mon précepteur une mercuriale d'ancien droit. Du reste, tâchant de bien espérer, chacun se calma. Ferdinande commença à nous mettre en joie. Pourquoi, dit-elle, ne m'a-t-on pas jugé digne de répondre pour moi? Que me manquoit-il? Un chapeau? Hé bien, j'en

euffe bien-tôt trouvé un. Nous badinâmes fur son courage, & dans tout cela je remarquai qu'elle n'étoit que la moins fâchée d'une querelle qui me rendoit plus que jamais digne d'elle. Ainsi se passa cette premiere soirée. Nous l'abrégeâmes, parce que fatigués, les voyageurs sur-tout, avoient besoin de repos.

Plein de la plus douce fatisfaction, je me retirai avec mon frere & mon précepteur. Je les pressai de se mettre au lit, ne souhaitant que d'y être moi-même à goûter l'heureuse situation où je me trouvois. Je me livrai tellement aux idées qu'elle me fournissoit, qu'à peine je fermai l'œil de toute la nuit. Brulant de revoir Ferdinand, je me levai de grand matin. Je fus au même lieu où je l'avois quitté la veille, comme si elle eût dû y être déjà, ou se hâter d'y venir. Cependant il fallut attendre; & ne voulant pas interrompre son repos, je soulageai mon impatience à force de me promener. Elle vint enfin la guerir tout à fait. Pressentant à son réveil que je ne devois plus être au lit, elle s'étoit levée, ajustée, & précédant mes sœurs, elle

étoit venue me trouver. Seul avec elle pendant près de demi-heure, ce fut-là que mon cœur se dilata. Ni elle, ni moi, ne pouvions nous lasser de nous revoir, nous embrasser, & nous dire mille choses tendres que les Amans seuls sçavent exprimer.

L'arrivée de mes sœurs, & bien-tôt de mon frere & de mon précepteur, interrompit notre doux entretien.

Devenant général, on parla du tems qu'on demeureroit, & de la manière de le passer. J'obtins en premier lieu, que tous attendroient avec moi les nouvelles que mon pere m'avoit incessamment promises, que selon ce qu'elles nous apprendroient nous aviserions, & qu'en attendant je promettois de faire en sorte qu'on ne s'ennuyeroit pas. Jusques-là je n'étois presque point sorti de mon auberge. Je proposai dès le même jour une partie de promenade. Nous l'exécutâmes Ferdinande, mes sœurs & moi, tandis que mon frere & mon précepteur allerent visiter plusieurs connoissances, & les préparer en quelque sorte à nous recevoir.

De retour de notre promenade, il nous

dirent qu'on nous attendoit en divers endroits , & qu'il ne s'agissoit que de voir par où il nous plairoit commencer. Cet embarras fut bien-tôt levé. Nous donnâmes la préférence à ceux qui ne tarderent pas à nous la venir demander galamment. D'autres succédant journellement à ceux-ci , nous ne pûmes jamais y fournir. Il falloit nous arracher , & partout nous ne trouvions que banquets & fêtes galantes. Quelques amis se plaignans de ce que nous n'étions pas venus tout d'un coup prendre appartement chez eux , voulurent nous y obliger. Nous les remerciâmes , & tant pour notre liberté que pour n'incommoder personne , nous préférâmes constamment notre auberge.

Au milieu de tous nos divertissemens, nous reçûmes de mon pere les nouvelles que nous attendions. Loin de les interrompre , elles nous portoient à les continuer. Nous apprîmes que mon pere jouissoit d'une santé meilleure même que lorsqu'il étoit parti ; qu'il avoit été parfaitement bien reçu du Prince ; qu'il s'intéressoit fortement pour moi , mais qu'il ignoroit encore à quoi cela aboutiroit.

Le Chevalier, de son côté, m'écrivoit mille choses divertissantes. Dans la Lettre il y en avoit une pour ma sœur cadette, qu'il ne croyoit guères auprès de moi. Il me prioit de la lui envoyer, & de faire en sorte qu'elle lui tombât en main propre. Je fis cette lecture en commun. L'article de main propre, qui m'échappa sans le vouloir, ne fit pas seulement rougir ma pauvre petite sœur, mais elle donna encore à tous une déman-gaïson curieuse qui servit à la désoler. Pour m'acquitter de ma commission je lui remis sa Lettre. Elle la fourra subitement dans sa poche. Malgré, bon gré, il fallut l'en tirer. Vous la lirez tout haut, lui dit-on. Plus elle s'en défendoit, plus on s'opiniâtroit. On alla même jusqu'à vouloir la lui arracher. Elle tint bon; mais voyant qu'on prétendoit qu'il devoit y avoir quelque chose de terrible, elle la prit, & la jeta avec dépit au milieu de la compagnie. Comme lecteur je la ramassai, j'en fis la lecture tout haut, mais en sautant ou déguisant autant que je pouvois certaines tendresses, dont sa modestie auroit peut-être souffert. Cela fait je la lui rendis, & on la laissa tranquille.

Ces Lettres nous donnant une nouvelle

doze de belle humeur, nous n'eûmes garde d'y porter la moindre atteinte. Laisant les choses sur le pied qu'elles étoient, c'est-à-dire, nous divertissant sans parler de retour, on résolut seulement de répondre à mon pere, & de lui marquer que nous étions tous à Nancy, en aussi bonne fanté que lui. Cette affaire me regardoit. Je m'en acquitai sur le champ, & presqu'aussi-tôt nous fûmes à une fête où nous étions attendus. Nous pouvions nous assurer d'en avoir à perpétuité, si nous eussions voulu; mais quoiqu'il ne fût pas apparent que ma compagnie me demeurât si long tems, je ne voulus pas néanmoins qu'il fût dit que nous recevions toujours sans rien donner. Je prétendis même réparer du premier coup le défaut où j'avois été jusques-là. Pour cet effet j'ordonnai une fête splendide & magnifique autant que je pus. J'y invitai tous ceux de qui nous en avions reçu, & j'eus tout lieu de penser que je n'avois plus rien à me reprocher.

Cependant les Beautés que j'avois avec moi faisoient extrêmement de bruit. La Ville

ne retentissoit que de leurs charmes, & j'appris bien-tôt qu'ils avoient même pénétré jusqu'à l'intérieur de la Cour. Ferdinando sur-tout avoit une foule d'admirateurs. Le bruit de ce qui l'avoit amené, & moi aussi, se répandit. Je recevois de toutes parts des complimens sur l'objet de ma bravoure. On me juroit qu'elle ne pouvoit être mieux placée; mais craignez, ajoutoit-on en badinant, quelque nouvel essai. Cela auroit pu se faire, si mon pere arrivant contre toute attente, n'eût coupé dès-lors racine au danger.

Aucun de nous n'étoit au logis, quand le Chevalier & lui mirent pied à terre. Il n'y avoit pas même un seul de nos domestiques. Mon hôte sçachant où nous étions, vint lui-même en donner la nouvelle. Je la reçus en particulier. La communiquant à tous, & la bienfiance le permettant, nous primes congé, sortîmes, & transportés de joie nous fûmes où le cœur nous appelloit. Nous avions peine à concevoir cette arrivée imprévue, d'autant que les dernières Lettres que nous avions reçues n'en faisoient aucune mention. Nous fûmes bien-tôt instruits. Mon pere

voyant paroître tout d'un coup sa famille entière , pensa s'évanouir de joie. Nous l'embrassâmes tour à tour , sans presque qu'il eût la force de nous dire un seul mot. Le Chevalier y suppléa. Sa joie s'exprima de toute manière , la nôtre de même. Enfin nos transports finis , & mon pere revenu de son espèce de pamoison tendre , nous apprit la raison de son retour inattendu.

Le Prince s'employant pour ma grace , avoit pressenti une espèce d'impossibilité à l'obtenir. Cependant ne voulant pas effrayer mon pere , il lui avoit fait dire le jour même par l'Abbé , qu'il nous avoit écrit la dernière fois , qu'il étoit inutile qu'il demeurât plus long-tems à Paris pour cette affaire ; qu'il prévoyoit qu'elle tireroit en longueur , & présumoit d'un autre côté que son chez lui l'accommoderoit beaucoup mieux ; qu'il pouvoit y retourner , & s'assurer sur sa parole qu'il ne négligeroit rien pour ma grace , puisque de-là dépendoit la satisfaction qu'il auroit de me revoir ; que s'il acceptoit ce parti il le dit à l'Abbé , & qu'il vint le lendemain recevoir ses ordres. Mon pere se ren-



dit à cette proposition, il promit de suivre ponctuellement les volontés du Prince, & le lendemain il fut prendre congé.

Dès que mon pere parut, le Prince ne lui réitéra pas seulement tout ce que l'Abbé lui avoit dit de sa part, mais il lui ajouta des choses si obligeantes qu'il en étoit encore tout pénétré. Je partage avec vous, lui avoit-il dit, la tendresse que vous avez pour votre fils. Soyez surs, vous & lui, que dans toute occasion vous me trouverez disposé à vous faire plaisir. J'ignore le tems que je pourrai rappeler votre fils auprès de moi. En attendant, voici une Lettre que vous lui remettrez. Elle est pour ma Sœur à qui je le recommande, & qui le gardera, j'espère, comme je l'en prie. Là je le compte aussi bien qu'avec moi. Mon pere acceptant avec révérence & remerciement la Lettre que le Prince lui offroit, sortit, & ne songea plus qu'à nous rejoindre promptement. Le Chevalier même chez qui il logeoit, avoit déjà tout disposé, de sorte qu'il n'avoit eu presque qu'à monter en chaise & galopper.

Finissant ce récit, mon pere me remit la

Lettre de mon Maître pour sa Sœur la Duchesse de Lorraine. Ceux qui sçavent l'amour fraternel qui régna toujours entre ces deux illustres Personnes , ne douterent pas du poids qu'auroit cette recommandation. Je fus dès le lendemain à la Cour. Je donnai en main propre à la Princesse , la Lettre du Prince mon Maître. Je ne sçai ce qu'elle contenoit, mais dix fois la Princesse interrompant sa lecture jetta les yeux sur moi. Vous êtes donc Page , me dit-elle à la fin ? Je l'étois ma Princesse , répondis-je , car je crains bien que ce ne soit de ces choses passées. Oh que non , repliqua-t elle. Mon Frere du moins ne l'entend pas ainsi : il me prie de ne vous recevoir qu'en dépôt , & en dépôt sacré , reprit-elle en souriant , que je dois lui remettre fidèlement. De l'air dont la Princesse s'énonça , je ne pus moi-même m'empêcher de sourire. J'allois lui commencer ma réponse par mes excuses , lorsqu'elle ajouta : Cela mérite bien qu'on y pense ; allez , & venez demain me retrouver.

Prêt à passer la porte de son appartement , elle me rappella. D'un saut de Page je fus à elle. Vous êtes bien lesté , me dit-elle ; mais n'êtes-vous pas ici en compagnie ? n'est-ce

pas vous ou les vôtres dont le bruit m'est parvenu? Je ne sçai, ma Princesse: j'ai ici mon pere, qui arriva hier avec la Lettre que j'ai eu l'honneur de remettre à votre Altesse, mon frere & mes sœurs. Oui, oui, interrompit-elle, c'est cela. La charmante pour qui vous êtes en affaire n'en est-elle pas aussi? C'est ce que j'allois ajouter ma Princesse. Une cousine que je chéris comme sœur, ou plutôt comme quatre. Elle rit & me renvoya, mais avec ordre précis de ne pas manquer au lendemain.

De Luneville où se tenoit ordinairement la Cour de Lorraine, je revins à Nanci. Mon pere, tous étoient à m'attendre, pour être instruits de la manière dont son Altesse m'auroit reçu. Ferdinande & mes sœurs crièrent d'abord en me voyant, hé bien? Hé bien Mesdemoiselles? leur répondis-je, apprenez en premier lieu le tapage que font vos charmes. Il est si grand que son Altesse même en est imbue. Parbleu, je le crois, repliqua le Chevalier, le Monde entier doit en être rempli. Laisant les galanteries, j'approchai de mon pere, & racontai ce qui s'étoit passé. La Princesse m'ayant remis au lendemain, nous remîmes aussi à juger. En attendant

nous goutâmes le plaisir de revoir mon pere. Il étoit si satisfait du Chevalier , que nous nous divertîmes à lui faire faire le journal des manières qu'il avoit eues pour lui. A chaque aticle nous demandions à mon pere s'il étoit vrai. Oui. Là dessus nous l'embrasions , badinant , folatrant , mais pourtant lui marquant notre reconnoissance.

Le lendemain, seion l'ordre que j'avois reçu de son Aiteffe, je me rendis à la Cour. On ne m'introduisit pas dans le même appartement que la veille , mais dans un autre , où elle n'avoit avec elle que deux personnes familières. Vous voilà , me dit-elle , c'est pour vous que je suis ici dans le particulier. Cela ne vous , étonne pas sans doute , puisque mon frere m'apprend que vous étiez du sien , & que malgré votre jeunesse vous en sçavez bien user. Ah çà , poursuivit-elle , dites moi donc un peu avant toutes choses , comment tout va là-bas. Princesse , répondis-je , oserois-je auparavant m'informer , si mon Maître marque aussi que vous me fassiez cette demande , & que je doive y répondre. Hélas ! repliqua-t-elle , tu ne peux rien m'apprendre mon cher Enfant , que je n'en sçache encore plus. Est-il sage , réglé au moins dans

sa conduite ? non sans doute. Sans attendre ma réponse , je la vis fondre en larmes.

Ne sçachant ce que cela vouloit dire , j'étois inquiet du tour que prendroit cette scène. Je croyois dans le fond qu'il s'agissoit des désordres de mon Maître auxquels je pouvois avoir eu part. J'étois résolu , supposé même qu'elle levât le scrupule que m'imposoit le respect , de les nier comme beau meurtre , & par égard pour lui & pour moi. Enfin la Princesse elle-même me tira d'embarras. Ses larmes n'aboutirent qu'à des nouvelles domestiques, c'est ce que je sçavois le moins. Cependant je tâchai de la satisfaire. Dans la suite j'appris le véritable sujet de ses pleurs. C'étoit la malignité qui avoit pris en scandale l'attachement que le Prince son Frere avoit marqué pour elle , & porté jusqu'à vouloir la suivre en Lorraine. Je pourrois dès-ici , si je voulois , détruire cette affreuse calomnie ; je le pourrois , dis je , si je ne me réservoïis à le faire avec d'autres plus affreuses encore , que de vils ennemis ont eu la lâcheté de publier.

Cependant le frere , la sœur sur-tout , victimes de ces langues criminelles, ne s'entretenoient plus qu'avec mesure & souvent en

secret. La Princesse sur-tout l'exigeoit , condamnant l'emportement de son frere , qui avoit donné lieu à de tels bruits , & voulant absolument y obvier. C'est ce qu'elle appelloit sa conduite. Du reste l'amour fraternel subsistant toujours, il ne se passoit rien de part ou d'autre qu'ils ne se le communiquassent. Admis à la confiance de celle à qui mon Maître m'avoit recommandé , j'en scus peut-être plus à la cour de Lorraine , que je n'en eusse jamais appris au Palais d'Orléans.

Dès ce moment la Princesse , sensible à la bienveillance que son frere lui avoit sans doute marquée pour moi , promit de me tenir lieu d'un autre lui-même. Elle m'offrit gratuitement un asile auprès d'elle , sans Charge ni Emploi , mais comme un véritable dépôt confié , & toujours prêt à rendre. Charmé de cette proposition , je l'acceptai pénétré moi-même de sensibilité. Ce fut un malheur que je n'insistai pas pour un Emploi. Je l'aurois obtenu ; & peut-être que me fixant , j'aurois évité tous les désastres qui m'ont assailli dans la suite. Avant même que je sortisse , la Princesse qui avoit déjà prévenu le Duc son époux , me présenta à lui. Il ratifia tout ce qu'elle m'avoit offert ;

& pénétré des bontés de leurs Alteſſes, je retournai en faire part à mon pere.

Ma ſatisfaction étoit trop grande pour qu'elle ne ſautât pas aux yeux. Lors que je rentrai, chacun s'en apperçut, & je fus félicité d'avance ſur ce que l'on ne ſçavoit pas. Mon pere ſeul attendit que je m'approchaſſe. Je le fis, & lui racontai ce dont il avoit lieu de ſe flatter en quelque ſorte. Il s'en réjouit autant que cela ſe put; c'eſt-à-dire, bien moins que de ma grace ſ'il l'eût apportée, ou qu'il n'eût eu aucun doute là-deſſus. Cependant, comme il ne la croyoit pas non plus tout-à-fait deſeſpérée: Dieu ſoit loué; me dit-il: il prit courage, & dit prions, eſpérons pour le reſte.

Mon pere n'attendant que cette déciſion pour ſon départ, ſongea d'abord à le régler. Il craignoit par rapport à moi de toucher cette corde, & ne le fit même qu'avec meſure. Il repréſenta les inconvéniens qu'il y auroit à demeurer plus long-tems: d'ailleurs, me dit-il, nous viendrons te voir de tems en tems, & cela te paroîtra bien meilleur. Je conſentis avec plus de facilité qu'il ne ſe l'étoit imaginé. Peut-être crut-il que je cédois à ſes raiſons. Rien moins, c'étoit aux mien;

nes. Sur le point de me rendre à la Cour, où il falloit d'abord quelque assiduité, je craignois de ne pouvoir jamais l'accorder avec mon amour. Quelle apparence, disois-je, que Ferdinande demeure, sans que je sois incessamment près d'elle ? Ou il faut rompre ce que je viens d'arrêter, ou il faut la laisser aller. De rompre, reprenois-je, ce seroit se moquer, & je mériterois de l'être. Vainquons-nous donc, puisqu'il le faut. Adieu Ferdinande, partez.

Cette résolution prise, je souhaitois qu'elle fût déjà exécutée. Je le dis, & profitant de cette heureuse disposition, on ne songea qu'à plier bagage. Cependant je pris le Chevalier en particulier. Ce cher ami, partagé entre l'amour & l'amitié, ne sçavoit lui-même à quoi se résoudre. Je le déterminai. Ecoute, lui dis-je; les raisons qui me pressent à l'égard de Ferdinande, peuvent aussi t'être appliquées. Quand tu demeurerois, à quoi cela aboutiroit-il qu'à me gêner, sur-tout si je te voyois passer mal ton tems pour l'amour de moi ? Va plutôt, continuai-je, jouir d'un bonheur qu'un sort bien différent t'offre & m'arrache. Pense seulement quelquefois à moi, fais-y penser Ferdinande; & en attendant



dant qu'il plaîse au Ciel de nous rejoindre ,  
 donne-moi régulièrement de tes nouvelles &  
 des siennes. Mon ami se rendit , promettant  
 d'être souvent lui-même le messager des  
 nouvelles que je lui demandois.

A peine finissions-nous cet entretien, que je  
 crus voir l'heure où ce départ seroit différé.  
 Ma sœur aînée , toute ma sœur qu'elle étoit ,  
 n'en étoit pas quelquefois moins sucrée. Son  
 Amant, lorsqu'il s'étoit agi de me venir voir,  
 n'avoit jamais pu obtenir d'elle la permission  
 de l'accompagner. Tout navré , ce pauvre  
 Gentilhomme étoit demeuré. A la fin pour-  
 tant ennuyé , inquiet , sur-tout après avoir  
 écrit plusieurs fois sans recevoir aucune ré-  
 ponse, il avoit pris le mord aux dents, & arriva  
 lorsqu'on étoit prêt, à lever le pied. Il ne parut  
 qu'en tremblant , sous prétexte même d'af-  
 faires importantes , au nombre desquelles il  
 mit l'honneur de me voir. En effet depuis ma  
 fatale dispute je ne l'avois point vu , & cela  
 lui servit à merveille pour engager son com-  
 pliment. Mais ce qui nous prouva bien-tôt  
 que l'amour seul l'avoit talonné , pourchassé  
 hors de son manoir , c'est que toutes ses  
 affaires furent faites dès-qu'il apprit qu'on  
 s'en retournoit. Nous en rîmes, & fîmes

fort aisés d'être dégagés des raisons de bienfaisance qui eussent peut-être voulu qu'on l'attendît. Il eut à peine le tems d'aller reprendre ses bottes , pour venir servir d'escorte.

Plus heureux que moi , il recouvroit ce que je perdois , & ce qu'au fait & au prendre je ne pouvois consentir de voir en aller. Mon pere m'ouvrant les bras , me dit adieu. Tous firent de même ; mais lorsqu'il s'agit de Ferdinande , les bras qu'elle me tendit furent pour moi pires que la croix. Je m'y attachai avec plus de douleur que ceux qui en souffrirent jamais le supplice , & je n'avois pas plus de vie qu'eux lorsqu'on m'en arracha. Tombant réellement évanoui , on me dégagga ; & profitant de mon état , ( le sien étoit à peu près de même ) on nous sépara. Revenu à moi elle étoit partie ; & je ne trouvai plus que mon pere & mon précepteur , qui étoient demeurés pour me secourir. L'un & l'autre s'empresferent à me consoler. Enfin mon pere par sa tendresse , mon précepteur par ses raisons , me ranimerent assez pour les embrasser encore , & les voir partir dans la chaise qui leur étoit demeurée.

Si je ne fis pas cette route en personne j'en eus tout le plaisir , ou plutôt le regret en idée.

C'est ce que je sentoïſ à la fois , me repréſentant dans une même voiture , Ferdinand , mes ſœurs avec mon frere , le Chevalier , & notre Gentilhomme , eſcortant chacun leur tréſor avec le mien. Quand même je ne me ſerois pas fait un devoir de répondre avec emprefſement aux bontés que la Princeſſe m'avoit marquées , il m'eût été impoſſible de demeurer plus long-tems à mon Auberge. Tout m'y rappelant l'objet de mes pleurs , je délogeai ſans différer. Je me rendis à la Cour , où ſi quelque choſe eût pu me conſoler , ç'eût été l'accueil obligeant qu'on m'y fit.

La Princeſſe apprenant que je venois me rendre aux généreufes offres qu'elle m'avoit faites , ſ'en réjouit comme d'une grace que je lui aurois pour ainſi dire accordée. Elle avoit avec elle pluſieurs Dames de ſes confidentes , quand je parus. C'eſt ici , leur dit-elle , le dépôt dont je vous ai parlé. S'il m'eſt ſacré , ajouta-t-elle en riant , j'eſpere qu'il ne vous le ſera pas moins , & que lorsqu'il s'agira de le rendre , il n'y aura pas plus de difficulté qu'à le recevoir. Ces Dames équivoquant ſur le mot de ſacré , en firent un jeu. Je le ſoutins de mon mieux , & leur pro-

testai en badinant comme elles , que si elles me jugeoient trop digne de la rigueur du terme , je prendrois la liberté d'en écrire au Prince mon Maître , pour les en dispenser.

Le sérieux succédant au badinage , la Princesse me dit que quoiqu'elle eût eu du tems de reste , elle n'avoit néanmoins donné qu'un seul ordre à mon égard , qui consistoit à me procurer tout ce qui m'accommoderoit le mieux ; que je n'avois qu'à voir , parler , & qu'elle ne doutoit pas que conformément à son ordre on ne remplît mes desirs ; que tant que je demeurerois à sa Cour , il en seroit ainsi ; que je serois le seul tenu à rien , tandis que chacun le seroit à m'y faire plaisir , qu'elle l'entendoit du moins ainsi ; & qu'en un mot , si je n'étois pas bien , elle vouloit que je n'eusse à m'en prendre qu'à moi.

Pénétré de tant de bontés , c'est tout ce que je pus faire que de protester à cette généreuse Princesse que je serois mon possible pour ne m'en pas rendre indigne. Elle & ses Dames s'apercevant que le sentiment m'ôtoit pour ainsi dire la parole , passerent à des questions qu'elles présumoient devoir m'en rendre le libre usage. Croyez-vous , me dit

immédiatement la Princesse, que cette Cour, une Cour de Dames telle que la mienne, puisse vous faire prendre en patience l'exil de celle où vous étiez ? Princesse, répondit officieusement l'une de ses Dames, galant comme il le paroît, il n'y a aucun lieu de douter qu'il ne se trouve bien ici. D'ailleurs le pied de Volontaire sur lequel votre Altesse veut qu'il soit, ne sçauroit lui être que fort agréable. Madame la Marquise d'A . . , c'est la lettre initiale d'un nom trop marqué chez moi pour m'échapper, n'eût rien pu dire de plus vraisemblable, si ce n'est que la complaisance avec laquelle elle s'énonçoit me présageoit bien des tracas. La vivacité, les graces s'en mêlèrent même si fort, que le titre de Volontaire dont elle me qualifia à la volée, plut tellement à la Princesse qu'elle l'adopta, & que dans toute la suite je fus appelé le Volontaire de la Cour.

Cette conversation ayant fait mon entrée ; j'éprouvai sans délai tout l'effet de l'ordre obligeant que la Princesse avoit donné à mon sujet. Je n'eus pas même la peine de voir, ni de parler. On m'assigna un appartement magnifique, commode, & le plus à portée. J'en pris possession. Tout le reste alla de soi-mê-

me, & à ma fatisfaction. Si j'eus à me plaindre de quelque chose, sur-tout dans les premiers jours, ce fut des honneurs que je reçus, des attentions que l'on me marqua, & qui ne pouvoient que me fatiguer, quoique je m'en tirasse assez en Page. La Princesse elle-même, & Madame la Marquise d'A . . , ne cessoient de me demander comment je me trouvois. Le mieux du monde, répondis-je dès la première fois; mais il fallut le répéter plus de cent, avant qu'on me fit la grace de m'en croire.

Cependant je ne négligeois rien pour répondre à ces attentions gênantes, & me les attirer même. Je faisois assidûment ma cour à la Princesse. Elle prenoit plaisir à m'entretenir du Prince son Frere. Je n'en avois pas moins à entrer dans le secret de cette illustre & fraternelle union. J'y fus bien-tôt admis intimement. Quelques Lettres où mon généreux Maître confirma celle que j'avois rendu moi-même à la Princesse, m'attirèrent une confiance entière. Outre les bruits qui couroient alors de la Paix, elle m'en montra le plan, que mon Maître lui avoit envoyé, & qui ne fut pourtant pas celui qu'on suivit. Il est vrai qu'elle-même le tenoit un peu suspect, & que

ſçachant, l'injuſte & mauvaiſe politique qui régnoit à la Cour de France contre ſon Frere, elle doutoit qu'il fût bien inſtruit.

De tout le tems que la Princeſſe ne pouvoit donner à ſon particulier, j'en faiſois le mien. Je me retirois pour m'entretenir de Ferdinande, & répondre quelquefois aux nouvelles que j'avois reçu d'elle & du Chevalier, & où j'en trouvois ordinairement de toute la famille. Si mes rêveries amoureuſes me tracaiſſoient trop, j'allois les diſtraire, c'eſt-à-dire, faire de côté & d'autre le Volontaire. Les Dames de la Cour étoient ordinairement ma reſſource. Parmi elles Madame la Marquiſe d'A . . , comme je l'ai déjà remarqué, ne me voyoit rien moins que de mauvais œil. C'étoit ſans doute ce qui m'attiroit là plutôt qu'ailleurs. Une certaine joie qui ſe montroit toujours ſur ſon viſage dans le tems que j'entrois, m'en donnoit d'abord à moi-même ; & comme je ne ſortoſſis que pour cela de mon particulier, je la préférois machinalement à toute autre. Ce n'eſt pas que par elle-même elle ne méritât cette préférence ; mais le cœur rempli de Ferdinande, je ne la lui donnois que pour me ſervir de remède.

Cependant j'usois sans le sçavoir d'un remède pire que le mal. La Marquise n'ignoroit pas mon attachement pour Ferdinande ; mais elle ne sçavoit pas moins qu'elle avoit de quoi captiver les cœurs ; qu'elle étoit encore jeune , jolie , pleine de graces , qu'elle avoit un titre , un rang , & tout ce qu'il falloit en un mot pour donner du dessous à une rivale. Quoique je me piquassé dès-lors de n'être plus novice , je le fus néanmoins assez pour juger de son but par le mien , c'est-à-dire , qu'elle ne cherchoit comme moi qu'à se distraire & se divertir. Ce jugement pouvoit être d'autant mieux fondé , que nos circonstances étoient toutes semblables. Je sçavois , sur le témoignage de toute la Cour , qu'un Seigneur qualifié s'étoit depuis long-tems déclaré pour elle , qu'elle en avoit , disoit-on , reçu la foi , & qu'on n'attendoit que son retour d'une négociation dont l'avoit chargé son Altesse , pour voir cette union. Je croyois donc que séparé de ce qu'elle aimoit , un certain rapport d'humeur , de circonstances , lui faisoit chercher chez moi ce que je trouvois chez elle. Rien moins. Tous en étoient la dupe , sans en excepter le Prince ni la Princesse.

Madame



Madame la Marquise d'A . . . , trop à l'abri du soupçon, ne nourrissoit que plus à son aise des sentimens auxquels je me prêtois innocemment. Amoureux de Ferdinande au point où on ne le fut jamais, & prévenu de l'engagement de la Marquise, il est aisé de croire que je n'avois pas la moindre vue sur elle. Loin de-là, je la félicitois quelquefois de sa prochaine union, & sur-tout avec un Seigneur dont j'entendois dire mille biens. En effet ceux qui ont connu le Comte de R . . . , sçavent qu'il avoit hérité de toutes les qualités de ses ancêtres; qu'il étoit plein d'esprit, brave, & par-dessus cela beau & bien fait. Je ne fais aucune difficulté d'avouer qu'il n'y avoit guères qu'un caprice d'amour qui pût seulement nous mettre en concurrence. Quoi qu'il en soit, la Marquise alla beaucoup plus loin. Son cœur décida en ma faveur, malgré elle peut-être, mais certainement malgré moi; car le même caprice qui la soumettoit à mon empire, m'enchaînoit irrésistiblement à Ferdinande. Tout ce qu'il y a, c'est qu'on jugera peut-être par ce qui va suivre, qu'il y avoit de mon côté un peu plus raison que du sien.

Dans la bonne foi où j'étois, je goûtai

assez long-tems avec la Marquise toutes les douceurs d'un commerce agréable & poli. Je ne dirai pas que je n'y mêlasse quelquefois du tendre & galant. Cela ne se pouvoit guères autrement , avec une Dame dont le mérite auroit même été au-dessous du sien. C'est ce qui sans doute la flatta d'abord ; & comme il est rare en pareil cas de bien apprécier cette monnoie courante , il y a lieu de croire qu'elle l'évalua au-dessus de son prix. Elle auroit dû songer qu'outre qu'un jeune Cavalier n'a quelquefois des manières tendres & galantes que machinalement & par habitude , pour peu qu'il trouve retour il fait le passionné & entre en feu , souvent sans la moindre étincelle d'estime ni d'amitié. Pour moi j'avois au fond l'un & l'autre à l'égard de la Marquise ; mais elle y trouva peut-être l'amour que je n'avois pas.

Mes sentimens , quels qu'elle pût se les imaginer d'abord , ne laisserent pourtant pas avec le tems que de lui devenir suspects. Je la vis peu à peu perdre cette joie avec laquelle elle avoit coutume de me recevoir. Sa gayeté , son enjoûment , sa vivacité , dégénérèrent en mélancolie , langueur , indolence ; & dans cet état elle négligeoit même paroî-

tre à la Cour. Aimée, chérie de la Princesse, son absence lui étoit trop sensible pour qu'elle ne s'en plaignit pas. Témoin de toutes ses plaintes, j'allois avec plaisir les raconter à la Marquise. Je l'exhortois par la part que la Princesse prenoit à elle, de ne pas tant s'abandonner elle-même, de se ranimer, & de venir jouir de la faveur. Plusieurs fois je l'avois questionnée avec plus de tendresse que jamais, sur ce qui pouvoit la chagriner, & la réduire à cet état. Cette question sembloit chaque fois la mettre aux abois, & sans me rien répondre elle détournoit les yeux de dessus moi. Vous me désolez, lui dis-je un jour qu'elle faisoit ce manège. M. le Comte de R..., vous est-il donc infidèle? Touchant sans y penser les bords de sa blessure : elle fit un soupir capable de me confirmer dans cette idée. J'allois même lui parler conséquemment, lorsqu'elle la détruisit tout-à-fait. Infidèle ! repliqua-t-elle, non, non, la circonstance cent fois malheureuse où je suis, demanderoit au contraire que tous les hommes justifiaissent ce qu'on dit d'eux à cet égard. Le bandeau que j'avois sur les yeux ne tomba point encore. Je voulus seulement éclaircir cette réponse ; mais quelque chose

que je fiffe, je ne tirai rien de plus de mon aimable & tendre Marquise.

Cependant la mélancolie, loin de diminuer, ne fit que croître. S'absorbant plus que jamais, on ne la vit plus à la Cour, ni même chez elle; c'est-à-dire, qu'excepté quelques amis, moi sur-tout qu'elle auroit dû exclure le premier, elle n'y étoit pour personne. La Princesse & toute la Cour soupçonnoient si peu le vrai motif de sa langueur & de sa retraite, qu'on prit l'alarme sur les indispositions qu'elle avoit toujours alléguées pour excuse. Les Médecins néanmoins n'y connoissoient rien. Le premier de tous qui mit le doigt sur le mal, fut le Chevalier, qui arriva & me questionna sur un air d'inquiétude que me donnoit réellement l'état de la Marquise.

Ce cher ami m'étoit déjà venu voir plus d'une fois, mais presque toujours sans se débiter. N'ayant aucun plaisir à lui procurer, & ne voulant pas le voir languir auprès de moi, j'avois toujours beaucoup mieux aimé le voir aller, après nous être embrassés, & avoir appris de lui les nouvelles qu'il m'apportoit. Il en eût été cette fois comme des autres, si sa question sur l'air qu'il me trou-

voit, ne m'eût fait naître le deſſein de l'arrêter. L'ayant ſatisfait, je lui diſ : Parbleu l'ami ! toi que aſ le cœur ſi bon, demeure & aide-moi pendant quelques jours à divertir cette malade. Je te promets que tu ſeras dédommagé, ſi par ta gayeté tu peux lui rendre celle qu'elle a perdue. Le Chevalier cédant volontiers à ma prière, je fus demander viſite à la Marquiſe. Je l'obtins, & étant venu le reprendre, nous nous rendimes chez elle.

Mon ami, quand il vouloit ſe donner la peine d'être gai, enjoué, divertifſoit malgré qu'on en eût. A peine eut-il fait ſa révérence à la Marquiſe, qu'il fit pour elle ce qu'il avoit cru auparavant ne faire que pour moi. Je ne dirai pas qu'il fut excité par ſes charmes, la mélancolie les avoit trop altérés ; mais un air de Cour, des manières fines, délicates, le diſpoſerent d'abord. Enſuite remarquant aſſez d'eſprit, il répandit avec économie toute ſa belle humeur. La Marquiſe obligée de répondre à mille traits d'enjouement, le fit, & même avec un goût que je n'avois vu depuis long-tems. Le Chevalier remarquant lui-même ſes progrès, les pouſſa. Il ſe mit à lui faire la guerre ſur ſa

mélancolie, mais avec tant d'agrément & d'esprit, qu'elle nous retint à souper pour la lui voir continuer.

Pendant tout le souper, mon ami, inépuisable, se soutint. Jusques-là je ne lui avois pas servi de grande chose. Il s'en plaignit, la Marquise l'appuya. En vérité, Madame, lui répondis-je, j'ai tant & tant de fois essayé de vous ranimer, & j'y ai si peu réussi, que je laisse volontiers cette affaire à Monsieur, qui me paroît plus heureux que moi. Je connois depuis long-tems ses rares talens auprès des Dames. Jamais je ne les lui ai enviés, & peut-être ne les lui envierai-je jamais qu'à cette heure, où je voudrois pouvoir contribuer selon vos desirs à ce qu'il a si heureusement commencé. Bon Dieu, s'écria-t-elle, que d'abus dans le monde ! Elle dit cela en fixant ses regards sur ses mains jointes, puis les tournant sur moi, elle ajouta : Vous parlez de talens, ce n'est pas d'en manquer que vous devez vous plaindre, mais de sçavoir n'en pas faire un bon usage. Voyez, Monsieur, dit-elle tout de suite au Chevalier, ne diroit-on pas qu'il veut nous en faire accroire ? Assurément, Madame, repliqua-t-il, Monsieur ne manqua jamais de

ce qu'il vante tant en moi : mais l'esprit qui suit toujours le cœur , fait que l'on est plus où l'on aime qu'où l'on est. La Marquise en possession de soupirer , soupira encore : ç'eût peut-être été toute sa réponse , si le Chevalier s'y fût tenu.

Déjà prévenu par quelques symptômes qu'il avoit remarqués , il ne cherchoit qu'à en provoquer d'autres pour conclure. C'étoit le but de ces dernières paroles. Un soupir lui paroissant trop équivoque , il pressa pour une réponse en forme. Vous ne dites mot, Madame , dit-il à la Marquise ? Est-ce donc que je n'ai pas raison ? Que trop, Monsieur , repliqua-t-elle. J'ai quelquefois voulu en douter , mais vous le voyez , & il en est toujours de même. Quel reproche, Madame , repliquai-je ! Judicieuse comme vous êtes , je m'étonne que vous ne vous le fassiez pas plutôt à vous-même. Il se peut qu'aujourd'hui je paroisse plus absent que vous , mais rappelez-vous , Madame, combien & depuis quel tems vous l'êtes en effet. Moi , s'écria-t-elle , ô Ciel ! Le sentiment , le regard dont elle accompagna cette exclamation , acheverent de confirmer le Chevalier. Ce fut-là l'époque , ou du moins le premier

soupçon d'un mystère qui éclata bien-tôt.

A l'heure que nous primes congé de la Marquise, marquant de part & d'autre une égale satisfaction de la soirée que nous avions passée, me vis-je seul avec mon ami, qu'il me dit, voilà une aimable Madame. Quoi? les Médecins, ni toi sur-tout, ne connoissent rien à son mal? Moi, répondis-je? Oui toi, repliqua-t-il; & ne t'en déplaise, je ne te croyois pas si niais. Niais toi-même, repartis-je. Depuis quand voudrois-tu que je fusse devenu membre de la Faculté? Si tu l'étois, interrompit-il, je te le pardonnerois; mais toi, disciple de l'Amour, tu ne sçais pas le distinguer. Belle découverte, Monsieur le Chevalier, lui répondis-je! Demain assurément je vous fais appeller ensuite. Je veux que produisant vos rares connoissances, vous fassiez la nique à tout le monde. Votre *Récipe* sans doute fera M. le Comte de R... Grande trouvaille! le moindre palfrenier de la Cour prononce sans vanité comme vous. Je suis bien aisé d'ajouter pourtant, que ceci ne paroît rien moins que probable; que Madame la Marquise sçait à quoi s'en tenir avec M. le Comte d'A...; qu'il doit arriver incessamment pour lui don-



ner la main, & que par conséquent cela devoit l'égayer. Point du tout, il semble au contraire qu'elle craigne ce retour, & que son mal vient de-là plutôt que d'ailleurs. Justement, le Chevalier, voilà mes bourriques. Peu s'en faut, ajouta-t-il, que je ne te prenne par les oreilles, & que je ne te prouve, en les bien frottant, que tu es la première de l'Europe.

Le Chevalier, pour finir toutes ses tirades, prit son sérieux, & me dit : Tiens, mon ami, si cette Dame n'est pas amoureuse, & si son mal ne vient pas de t'aimer, je veux être aussi malheureux qu'elle. C'est jurer fort, ajouta-t-il ; car les Démons de l'Enfer ne brûlent pas plus qu'elle. J'en juge, non pas sur ce que j'ai pu connoître par ses manières, mais de ce que prouve son état, encore reconnu l'auteur. Son mal est si grand, poursuivit-il, qu'il ne peut plus durer longtems. Il faut que la bombe crève, & gare les éclats.

Que la Marquise eût de bons sentimens pour moi, je le croyois ; mais qu'elle les portât au point que prétendoit le Chevalier, cela me paroïssoit une chimère. C'est ainsi que je traitai d'abord ce qu'il me dit ; mais

nous rappelant ensemble les circonstances du jour , & y joignant toutes celles que la mémoire put me fournir , je commençai à douter. Si je sçavois , lui dis-je , que cette conjecture fût vraie , je croirois ne pouvoir assez plaindre cette pauvre Marquise. Son amour , que je comparerois à celui que j'ai pour Ferdinande , la rendroit malheureuse pour jamais. Moi-même je me croirois malheureux , & regretterois toute ma vie de l'avoir vue. Donne-moi , ajoutai-je à mon ami , quelques bons conseils ; que ferois-tu si le cas t'arrivoit ? Ce que je ferois , reprit-il ? entendons-nous d'abord. S'agit-il du galant-homme , ou de l'homme d'honneur ? En galant-homme , continua-t-il , tu peux bien des choses pour la Marquise ; mais en homme de probité & d'honneur , tu n'as qu'un parti à prendre. Quel , lui demandai-je ? C'est de lui confirmer avec franchise , si le cas y échoit , l'idée qu'elle peut avoir de l'état de ton cœur. Je sçai que ce sera un caustique sur sa plaie : mais qu'elle use de sa raison , & tâche encore de l'y porter.

Cette conversation nous ayant conduits insensiblement jusques fort avant dans la nuit , nous nous mîmes au lit mon ami &

moi. Là je m'abandonnai à mille réflexions. Les yeux défilés, je ris de plus en plus, & pensai bien-tôt comme lui. Rien de plus vrai, disois-je, mais rien de plus triste. D'une amie je cours risque d'en faire une ennemie, & le cœur me dit que je ne l'éviterai jamais. N'importe pourtant, espérons, & ne nous rendons pas malheureux avant le tems. Le Chevalier. ajoutois-je, m'a donné un bon avis, je le suivrai; mais je crois que la même probité qui le dicte, m'oblige d'en user au plutôt. Pourquoi laisser empirer le mal? Il n'est déjà peut-être que trop inaccessible à la raison, & le tems d'ailleurs ne sçauroit être mieux employé qu'à le guérir. Faisons-le donc. C'est ce que je résolus, & que je communiquai le matin à mon ami.

Consultant ensemble sur la manière de m'y prendre, nous ne laissâmes pas que d'être embarrassés. Le Chevalier, tout fertile qu'il étoit en expédiens, n'en trouvoit aucun. A la fin il me dit, va chez elle. Persuadé qu'elle ne demande qu'à se déclarer, ne t'embarrasse seulement que de la mettre sur les voies. Jecrois que pour peu que tu entres après dans ses vues, cela suffira: mais prends garde de n'y pas trop entrer; car cela quadreroit

fort mal avec les sentimens que tu te réserves à lui marquer. Ce parti pris , je ne songeai qu'à l'exécuter. J'envoyai sur le champ , à mon ordinaire , voir comment la Marquise avoit passé la nuit , & lui faire demander l'heure qu'elle seroit visible. On me rapporta qu'elle n'avoit pas trop bien reposé , mais que malgré cela l'heure de la voir seroit toujours l'heure accoutumée , & qu'elle me prioit même de n'y pas manquer. Diable ! me dit le Chevalier , il semble que le mal presse. Je t'ai déjà dit que cela ne pouvoit aller loin. Peut-être n'auras-tu pas besoin de ce que nous venons de préméditer. En effet , hazard , pénétration , ou expérience , le Chevalier pensoit juste jusques dans cette dernière circonstance , & l'événement le prouva bien-tôt.

M'étant rendu chez la Marquise , je ne fus pas peu surpris , après l'air serein où nous l'avions laissée la veille , de la trouver plus accablée encore que de coutume. Le visage pâle , tiré , les yeux plus abbatus que je ne croyois jamais les avoir vus , ne me certi-

fioient que trop qu'elle avoit fort mal passé la nuit. Suivant mon projet, je m'éctiai en l'abordant : Grand Dieu, Madame ! pardon ; mais je vous trouve si différente de vous-même que vous me faites pitié. J'en suis bien aisé, répondit-elle. Afféyez-vous, & nous allons voir si vous dites vrai. Obéissant, elle reprit : Je vous fais pitié : hélas ! je le crois ; mais ce sentiment est bien peu de chose pour ma douleur. J'usqu'ici j'ai tâché de la surmonter, mais en vain, je n'y puis plus tenir. Cette nuit encore j'ai combattu, & ce combat n'a pas seulement produit l'effet que vous voyez, mais une défaite totale & de ce que je suis, & de ce que je me dois.

Seroit-il donc possible, continua-t-elle ; que vous qui m'avez tant de fois demandé la cause de mon état, ne l'avez jamais pénétrée ? Plus d'une fois cela m'a surprise. Je m'y suis néanmoins toujours attendue ; mais hier vous me parûtes encore si éloigné du but, que j'ai résolu de franchir toutes les bornes, & d'abrégé tout délai. D'ailleurs le tems presse à tous égards. M. le Comte de

R... est sur le point d'arriver, & il faut que je sçache auparavant la manière dont je dois le recevoir. Cela dépend de vous, ajouta-t-elle en me présentant la main. C'est vous qui êtes l'objet de mes peines. Je doute que femme au monde en ait jamais senti de pareilles, & vous en pouvez sur-tout juger par la démarche que je fais. Je vous offre ma main, ma fortune, & un cœur qui ne demande qu'à être éternellement à vous.

Pendant tout ce discours, je demeurai comme immobile. Je fus même quelque tems après comme si je n'avois sçu que répondre. A la fin la parole me revint, & suivant mon plan je dis à la Marquise : Que ne suis-je, Madame, digne de tout l'honneur & de toutes les bontés que vous me marquez ! Je me le crois si peu, que cela seul auroit suffi pour éloigner de mon esprit toutes les idées flatteuses par lesquelles vous prétendez m'avoir provoqué. Mais à ce motif permettez que j'en joigne un autre : c'est que plus indigne encore que vous ne le pourriez croire, l'objet dont vous avez oui parler, &

pour lequel je suis ici en exil , me captive , m'occupe tout entier ; & que lié par mille sermens que le cœur a dictés , je n'ai non-seulement pensé à autre chose , mais que je ne pourrois sans honneur les sacrifier à l'honneur & aux avantages que vous m'offrez. Par-là je mettrois le comble à mon indignité. Vous-même , Madame , me retrancheriez jusqu'à l'estime & l'amitié que j'ai cherché en vous. Heureux de m'y borner , je vous prie seulement de me les conserver.

La Marquise aussi sensible à cette réponse qu'on peut l'attendre d'une femme , & surtout d'une femme vive & hautaine , ne se modéra que pour me dire d'abord : Quoi ? une bégueule de Provinciale vous tient assez au cœur pour la préférer à moi ? Je le craignois sans pourtant le croire : mais puisque cela est , je vous proteste avec la même franchise que vous me l'avouez , que ce sera tant pis pour elle , tant pis pour vous , ou tant pis pour moi. Avant que d'avoir achevé ces mots , ses yeux déjà étincelans ressembloient à deux grenades allumées. Moi qui depuis

long-tems , & sur-tout ce jour-là , la croyois plus morte que vive , je ne fus jamais plus étonné que de la voir se lever avec furie , & prête à me sauter au collet , jurant qu'après la honte dont je la couvrois , elle auroit ma vie , moi la sienne. Je voulus la rappeler à la raison , mais j'y perdis mes peines. Enfin , ne voulant pas augmenter le bruit , & attirer par-là les domestiques , je me retirai.

Le Chevalier étoit à m'attendre , je fus le trouver. L'oracle est rempli , lui dis-je ; ou pour me servir de tes propres termes , la bombe a crevé , & gare les éclats. Ce seroit bien le diable , me répondit-il. Il est vrai que je te l'ai prédit ; mais un oracle , comme tu sçais , ne dit pas toujours ce qu'il semble dire. N'importe , repliquai-je , tu es donc pire qu'un Oracle , & tout ce que tu m'as prédit est arrivé à la lettre. Là-dessus je lui racontai comment la Marquise m'avoit elle-même prévenu , son préambule , ma réponse , & finalement la fureur où elle s'étoit mise. Parbieux , repliqua-t-il , mes anecdotes sur le caractère général des femmes porte bien



bien cela ; mais l'exception qui confirme ordinairement la règle , me faisoit espérer pour l'amour de toi , que celle-ci en seroit. Point du tout , repartis-je , & si j'en crois les apparences , je n'ai qu'à me bien tenir. Bon , bon , me dit-il , que cela ne t'embarresse point. Sçais-tu ce qu'il faut que tu fasses ? Non. Il faut que tu ailles trouver la Princesse , que tu lui racontes sous le sceau du secret , ce qui se passe , & je suis sur qu'ayant le bon droit de ton côté , elle mettra le frein à la Marquise. Je goûtai l'expédient , & sans différer je fus trouver la Princesse.

Quoiqu'elle n'eût avec elle que quelques Dames devant qui j'aurois pu m'ouvrir , je demandai néanmoins à lui parler en particulier. Qu'y a-t-il donc , dit-elle ? Les Dames se retirant en même-tems , je lui racontai le fait. Bon Dieu , s'écria-t-elle , qui l'auroit jamais cru ! Va , va , poursuivit-elle , dors en repos ; avant que le jour se passe , je lui parlerai. La Princesse rappella ses Dames ; & soit qu'elle ne voulût pas leur faire part de ce mystère , soit qu'elle jugeât de ne le faire

qu'en mon absence , on parla de choses indifférentes. Aussi-tôt que la bienfiance me le permit , je fus rejoindre mon ami. Il apprit avec plaisir ce que m'avoit dit la Princesse. Fort bien , lui dis-je ensuite , mais parts ; & sans plus t'embarraffer de moi , va te réjouir au logis , & sur-tout veiller à Ferdinand. Quoique je le pressasse , il ne voulut point partir qu'il ne sçût auparavant le train que la Princesse feroit prendre à cette affaire. Je n'en doute presque pas , me dit-il , mais pourtant je suis bien aise de voir.

Le lendemain je ne manquai pas de me rendre à la Cour à l'heure la plus congrue. Les mêmes Dames que j'y avois trouvées la veille , fidèle compagnie de la Princesse , étoient encore avec elle. A peine m'apperçurent-elles qu'elles se mirent à rire , d'où je conclus qu'elles étoient instruites de l'histoire. Cependant je ne fis semblant de rien. Elles de leur côté défilèrent , & me trouvant seul avec la Princesse , elle me dit , je vis hier la Marquise. Dans le fond elle est à plaindre. Ce n'est pas un amour qu'elle a

pour toi , c'est une rage. Pourquoi donc ne l'aimes-tu pas ? Moi, Princesse ? repartis-je , je l'aime , je la chéris de toute mon ame , mais comme amie , & rien plus. D'ailleurs je crois que c'est bien le meilleur pour elle. Oui , interrompit la Princesse ; mais si tu y penses , ce seroit bien aussi le meilleur pour toi. Elle est de bonne qualité , riche , jeune encore & aimable , comme tu sçais , lorsqu'elle n'est pas folle. Que veux-tu de plus ? Rien , Princesse , c'est même trop pour un simple Gentilhomme comme moi , c'est pourquoi je laisse le tout à M. le Comte d'A . . . Qui sçait même , si la lui ôtant il ne faudroit pas me couper la gorge avec lui ? Or c'est ce que je ne suis pas d'humeur à faire tous les jours. Poltron , s'écria la Princesse ; mais que cela ne t'inquiète point encore. La Marquisé n'a aucun engagement qu'elle ne puisse rompre , & je te répons du reste.

Ne sçachant pas que la Princesse ne cherchoit qu'à se divertir , je pris mon sérieux , & la suppliai instamment de me croire indigne du bien que me vouloit la Marquisé. Je

le serois, ajoutai-je, en l'acceptant. Je la tromperois, & sur-tout un autre, qui certainement ne le mérite point. Ah ! je t'entens, répondit en riant la Princeffe. Voilà, M. le Volontaire, ce qu'il falloit me dire d'abord, & j'aurois répondu que tu as raison, qu'il faut être fidèle, inviolable, fût-ce même à son dam. C'est ce que j'ai représenté à la Marquise, à ton égard pourtant, & non au sien ; car entre elle & le Comte il n'y a rien de pareil à ce que tu m'as révélé de toi-même avec ta Maîtresse.

En effet cette Princeffe m'avoit mis plusieurs fois sur l'article de Ferdinande, & s'étoit plû à me faire raconter jusqu'aux moindres circonstances de mes amours. Elle ajouta qu'elle n'avoit pas seulement représenté à la Marquise l'amour & les sermens qui me lioient, mais qu'elle l'avoit forcée à m'estimer par mon refus même, & à convenir les larmes aux yeux qu'elle auroit tort de m'en vouloir du mal ; qu'elle ne devoit s'en prendre qu'à son étoile, & ne songer qu'à faire usage de sa raison, pour vaincre l'ascendant qui la surmontoit. C'est par-là, ajouta la Princeffe, que j'ai jugé à propos de la prendre ; car de son côté j'ai d'abord senti qu'il

n'y auroit rien sur quoi elle ne passât, & qu'elle infirmeroit tout. Du reste elle consent de te voir comme auparavant : cela même convient pour éviter le caquet : retournes-y à ton ordinaire ; mais dans la suite je te conseille d'en user sobrement, & petit à petit d'y renoncer tout-à-fait. Je remerciai la Princesse dans les termes que la reconnoissance put me suggérer, & promettant de suivre ses conseils je me retirai.

Le Chevalier à qui j'allai faire part de tout ceci, s'en réjouit. Voilà, me dit-il, tout ce qu'on pouvoit espérer ; mais mon arr prophétique ne me laisse pas sans inquiétude. Ni le mien, répondis-je. Ce qu'il y a de bon, c'est qu'ayant une fois la Princesse de mon côté, je crois que je l'aurai toujours, cela me suffit. Nous passâmes le reste du jour à réfléchir & à causer sur cette aventure. Je priai mon ami de n'en rien dire à Ferdinand. Il jura au contraire de lui en faire un trophée. Cela ne peut manquer, me dit-il, de lui revenir, & personne ne peut mieux que moi obvier à l'inquiétude que tu crains de lui causer. Enfin il partit le lendemain, & je recommençai mon train.

Immédiatement après son départ je fus à

la Cour. La Princesse m'intima de nouveau de retourner chez la Marquise. Elle m'y envoya même, & j'obéis. Qu'on s'imagine un peu la figure que nous devions faire. Gens plus aguerris que nous auroient payé d'effronterie, mais nous en étions l'un & l'autre également incapables. Paroissant, elle ne sçavoit si elle devoit demeurer ou se cacher; & moi, si je devois avancer ou reculer. Cependant, faisant de nécessité vertu, nous nous abordâmes. Le dépit & la honte se li-soient, malgré elle, sur son visage; & je ne doute pas que le mien ne marquât pour le moins autant de timidité & d'envie d'être bien loin. Quelques domestiques étant-là fort à propos, la Marquise trouva le secret de les employer. J'en fus fort aise; car si elle craignoit le tête-à-tête, je le redoutois encore plus qu'elle. Quoiqu'il y eût apparence qu'elle l'éviteroit jusqu'au bout, je ne laissai pas que d'abrèger ma visite. Dans la suite reprenant le chemin de la Cour, & recevant compagnie chez elle, nous fûmes beaucoup moins embarrassés. M. le Comte de R..., qui arriva aussi bien-tôt, mit le comble à tout. Ce fut alors que je me dispensai de la voir. Plût à Dieu qu'elle eût été après aussi tranquille que moi.

Malgré la réserve dont je me piquai , par égard pour elle , sur son aventure avec moi , cela n'empêcha pas qu'elle ne transpirât. J'ai déjà dit que les Confidentes de la Princesse m'avoient paru en être informées , je ne sçai comment , mais elles l'étoient en effet. Celles-ci la sifflant à d'autres , il n'y eut guères d'oreille à la Cour qui n'en fût remplie. Plusieurs en badinant m'en glissèrent quelque chose , mais j'affectai d'être sourd. Cette conduite qui revint à la Princesse , lui plut extrêmement. Je sçus même que la Marquise s'en louoit , cependant cela ne me mit point à l'abri du ressentiment qu'elle me conservoit.

Le Chevalier , qui ne passoit guères la quinzaine sans me venir voir , reparut environ vers ce tems , & m'amena mon frère. C'étoit pour m'apprendre que le mariage de ma sœur aînée , que j'avois paru depuis long-tems souhaiter , alloit se conclure. Mon frère & mon ami me remirent des Lettres de mon pere , de ma sœur , du Gentilhomme son futur , & de Ferdinande même , qui m'apprenoient toutes la même chose. J'y lus aussi qu'on étoit bien fâché que je n'y fusse assister , mais que pour s'en consoler , on

viendroit immédiatement après me voir, & se réjouir avec moi. Cette nouvelle me charma. Pour récompense, j'embrassai derechef mes couriers, & je commençai par les fêter.

Mon ami qui ne manquoit rien moins que de mémoire, sur-tout pour ce qui me touchoit, me demanda des nouvelles de mon aventure. Je lui dis qu'il n'y avoit rien de plus que ce qu'il sçavoit, excepté que j'avois vu la Marquise, & que son embarras & le mien, ou plutôt notre air sot, n'auroit pas manqué de le divertir la première fois. Vous étiez donc bien déconcertés, me répondit-il? Assurément. Je le crois, reprit-il; mais encore que vous êtes-vous dit? Rien, par-biaux! repliqua-t-il, on ne peut moins. Et d'où diable venoit donc ce grand embarras, cet air si sot? De nous voir, repartis-je. Juge si nous étions entrés en matière, ce qu'il en eût été. Des domestiques, poursuivis-je, s'étant trouvés-là, nous n'avons eu que la peine de nous voir & de nous entretenir assez mal de choses indifférentes. Depuis je ne l'ai vue assidûment à la Cour ni chez elle, mais en compagnie, & j'espère qu'il en sera toujours de même.

Après



Après ce récit , le Chevalier m'apprit la façon dont Ferdinande avoit reçu celui de mon aventure. Loin d'en être inquiète , me dit-il , elle en est ravie ; mais pour ton pere , ainsi que ton frere & moi , voudrions qu'elle ne fût jamais arrivée. Bon , bon , répliquai-je , imitons Ferdinande ; & puisqu'elle ne s'inquiète point , que rien non plus ne nous embarrasse. Cette nouvelle à la suite de celles qui me réjouissoient déjà , me mit en si belle humeur , que je retins mon frere & mon ami deux jours entiers. Je ne cessai de leur recommander de veiller à la teneur de mes Lettres , & de remplir eux-mêmes la promesse qu'ils me faisoient , d'amener Ferdinande immédiatement après la nôce de ma sœur. Pour qu'ils y assistassent , il falloit les laisser aller. Je les embrassai donc ; & chargés d'autant de réponses qu'ils m'avoient rendu de Lettres , ils partirent.

Les réjouissances qu'alloit partager le Chevalier , nous avoient fait convenir que je ne le reverrois qu'avec tous les objets que convoitoit mon ame. Dans cette heureuse attente , je pris toutes les mesures que je crus nécessaires.

Le pied sur lequel j'étois à la Cour m'y obligeoit plus qu'on ne pourroit le penser. Le Carnaval approchoit. Volontaire, & trop utile au plaisir, je n'avois pas seulement besoin en cas d'absence de l'agrément de la Princesse, mais pour ainsi dire aussi de toute la Cour. Cela étoit si vrai, que prévenant la Princesse publiquement, toutes ses Dames, j'aurois peut-être la Marquise à excepter si elle y eût été, s'écrièrent d'une commune voix, que je me moquois; que c'étoit les abandonner au besoin; qu'elles n'ignoroient pas que le cœur m'appelloit en effet là plutôt qu'avec elles; que cela même paroissoit naturel, mais qu'item il leur falloit quelque chose. Hé bien<sup>1</sup> repliqua la Princesse, il ne sera pas perdu. Vous l'aurez à portée, & je suis sûre que pour vous faire plaisir, il voudra bien se dérober quelquefois au sien. D'ailleurs, ajouta-t-elle, je m'imagine qu'aucune de vous ne seroit fâchée de voir ces Beautés, qui ci-devant ont fait tant de bruit. Invitez-les avec lui, c'est un moyen sûr pour qu'il ne vous manque pas. Toutes applaudirent, & moi avec elles je remerciai la Princesse.

Flatté au dernier point, mes remerciemens tombèrent ensuite sur les Dames. Je les fis de manière que répondant à tout ce qu'elles marquoient d'obligeant pour moi, ma reconnaissance n'éclatoit pas moins pour les bontés de la Princesse. Elle ne les borna pas seulement à ce qu'elle venoit de dire, mais elle ajouta encore en particulier, c'est-à-dire retirée avec ses Confidentes, que si cela me faisoit plaisir, il y auroit pour ma Compagnie des appartemens à la Cour. Déjà ému, je pensai me troubler à cette offre si gracieuse. Princesse, m'écriai-je, il me seroit bien plus aisé de mourir, que de vous marquer combien je suis sensible à tant d'honneur & de bontés. Souriant elle me répondit, c'est tout plaisir que d'en faire à un joli garçon comme toi; ne vois-tu pas comme chacun y applaudit? Oui Princesse, mais tout vient du chef. Tais-toi, interrompit-elle, & parle d'autre chose. J'obéis, & changeant elle-même la conversation, je m'y conformai.

Aussi-tôt qu'il fut heure de retraite pour moi je gagnai mon appartement. Joyeux comme on le pense, je ne manquai pas de dépêcher la Tulipe pour donner avis à mon pere, & par lui à toute la compagnie, des

honneurs qui les attendoient. Je les exhortois sur-tout à se hâter d'en venir profiter ; parce qu'outre le plaisir de les voir , des divertiffemens qui valoient bien les leurs , étoient prêts à commencer. Cependant j'eus encore le tems de voir arriver avant eux M. le Comte de R . . , que je regardois comme le libérateur des devoirs pénibles que je continuois à la Marquise. Ce Seigneur , attaché personnellement au Prince , l'étoit de cœur à la Cour de la Princesse. Je dis de cœur ; parce qu'outre le penchant qu'il pouvoit avoir pour la Marquise d'A . . , il en avoit un invincible pour le commerce des Dames. Son arrivée répandit une joie presque universelle. Il visita , & fut visité d'un chacun. Moi-même j'eus cet honneur , & il ne me fut pas difficile de me confirmer dans l'éloge que j'en avois souvent oui faire. Prévention , ou sympathie , je ne l'eus pas plutôt vu que j'inclinai pour lui , & j'eusse été très-fâché , quelque peu d'amour qu'il ait eu pour la Marquise , de l'avoir traversé. Il faut croire que plus malheureux , je ne lui revins pas tant. Du moins il ne se fit pas difficulté de me traverser , & de se prêter contre moi à la plus indigne manœuvre. On s'étonnera ,

après ce que j'en ai dit, du reproche que je lui fais : mais un homme n'est pas sans mémoire, pour en avoir manqué une fois. D'ailleurs il fut induit, & sa faute en elle-même peut passer dans ce siècle pour une peccatille héréditaire dans les grands hommes.

Quoi qu'il en soit, je me liai avec M. le Comte d'A . . ., comme si je n'en avois eu rien à craindre. Il me gracieusoit même au-delà de mon attente, sur-tout ayant disposé moi même la Marquise à lui ouvrir les bras, & y étant fort assidu. Je la négligeois alors totalement, & n'en avois vraisemblablement rien de bon à espérer. Malgré ses mauvaises insinuations, supposé qu'elle n'y mît point de délai, son amant ne m'en montrait rien. Il se pourroit bien qu'elle ne lui en donnât d'abord aucune. Les Femmes piquées du côté qu'elle l'étoit, mesurent ordinairement leur coup, & pour n'en pas faire à deux fois, elles attendent que l'occasion leur promette une victime. Alors elles perdent toutes mesures, & dussent-elles se sacrifier elles-mêmes, n'importe. C'est ce qu'on verra dans la Marquise. Voulant se venger de moi, elle se

perdit : & toute perdue qu'elle étoit , elle voulut le faire encore , & ne réussit pas mieux.

Enfin les réjouissances du mariage de ma sœur étant finies , j'appris par un Exprès qu'il ne s'agissoit plus que de venir me trouver. Mon pere qui m'écrivoit , me représentoit entre autres choses , qu'il ne croyoit pas qu'on dût aller en si grande compagnie ; qu'il falloit user avec discrétion des bontés de la Princeesse ; & que puisqu'il s'agissoit de prendre des appartemens à sa Cour , il ne laisseroit aller que les mariés , ma sœur cadette , Ferdinande & le Chevalier ; qu'il en excluoit mon frere à cause de la délicatesse de sa santé , & lui-même parce qu'il aimoit mieux le repos ; qu'il viendroit me voir , mais lorsqu'il jugeroit pouvoir être plus tranquile avec moi , que ce seroit au retour des autres & sans délai.

Dans tout cet arrangement je ne trouvois à redire que mon pere. Tout âgé , tout amateur du repos , & tout peu Courtisan qu'il fût , j'aurois néanmoins souhaité ardemment qu'il eût été de cette partie. C'est ce que je lui répondis en approuvant le reste , & lui

renvoyant sur le champ son messager. Cependant, comme je jugeois assez que je n'obtiendrois rien, je fus trouver la Princesse, & lui rappelant civilement ses offres, je ne lui annonçai que cinq personnes, dont l'une, l'ami qu'elle n'ignoroit pas être souvent venu me voir, logeroit à son ordinaire avec moi. Comment, me dit-elle, c'est-là tout une nôce? Princesse, répondis-je, je n'ai pas cru qu'il s'agit d'une nôce, mais d'une discrétion. Elle rit de ma réponse, & me dit que j'étois si aisé à satisfaire que cela ne valoit quasi pas la peine. J'ordonnerai pourtant, ajouta-t-elle, & tu peux quand tu voudras faire paroître ta discrétion. Brulant du même zèle que moi, repliquai-je, dans deux jours, Princesse, elle arrive, & elle aura l'honneur de vous faire sa très-humble révérence.

Tranquille & sans m'embarraffer de rien, j'appris le lendemain qu'on préparoit à mes cheres Convives un pavillon entier. Toutes les Dames, excepté sans doute la Marquise, se réjouissoient de leur arrivée. Elles me pressoient d'aller au-devant, comme pour la hâter encore. Cependant je ne le fis qu'au

tems marqué. Ne voulant pas même risquer les frontières, je ne fus qu'à quelques lieues. C'est-là qu'appercevant de loin le convoi de ce que j'avois de plus cher, je fendis l'air, pour ainsi parler, ne pouvant résister à quelques minutes. Sans m'arrêter au Chevalier & à mon beau-frere qui précédoient à cheval, je me précipitai dans la voiture où étoient mes sœurs & Ferdinande, auprès de laquelle je trouvai une place. Je laisse aux Amans, à ceux qui jamais ont aimé véritablement, de juger de mes premiers & délicieux transports. Je n'aurois non plus songé à féliciter ma sœur sur son mariage que j'avois fait son époux, si celui-ci venant me parler à la portiere, ne m'eût fait souvenir que j'avois ce devoir à remplir. Je m'en acquitai, ainsi que du reste; & approchant insensiblement, je descendis pour remonter mon cheval que menoit mon valet.

Quoique j'eusse prié la Princesse de me laisser faire, & que je lui eusse dit que je suffirois à prendre soin de mes voyageurs, je trouvai néanmoins en descendant au pavillon deux Gentilshommes pour les rece-



voir. Cela fit que presque aussi-tôt je fus annoncer à la Princesse l'arrivée de ma Compagnie, & lui présenter ses respects, en attendant qu'elle vint s'en acquiter. Fatiguée de la route, il lui falloit quelque repos. La Princesse y entra si bien, que fixant elle-même le jour de son audience, elle la renvoya jusqu'au surlendemain. Mes voyageuses apprirent ce délai avec plaisir. Par là elles avoient le tems de se remettre, de reprendre la fraîcheur de leur teint, & de se préparer en un mot à soutenir la réputation de leurs charmes.

Le jour & l'heure étant venus, je fus moi-même leur introducteur. Comme Ferdinand & mes sœurs m'avoient marqué qu'elles seroient bien aise de ne pas se trouver tout d'un coup au milieu de tant de monde, la Princesse que j'avois prévenue, m'avoit accordé de les recevoir premièrement dans son particulier. Je les conduisis donc au lieu où elle se tenoit. Son Altesse s'y trouvant avec quelques Dames seulement, ce fut-là qu'elle reçut ma chère petite Compagnie avec cette politesse, cette affabilité qui lui gagnoit tous

les cœurs. J'eus bien-tôt la satisfaction de voir qu'elle ne se déplaçoit pas à l'audience qu'elle donnoit. Ferdinande sur-tout attiroit ses regards & la plupart de ses questions. Timide, elle parut d'abord embarrassée. Cependant elle se rassura, & rattrappant peu à peu cette liberté qui donne l'agrément au maintien & au discours, elle s'attira tant de louanges de la Princesse, que cela plus que le reste pensa la déconcerter. Pour la ménager, son Altesse en train d'éloges tomba sur mes sœurs, de-là sur mon beau-frere & mon ami le Chevalier. Enfin elle se leva, & tous également contens nous la suivîmes au milieu de toute la Cour.

Quoique je m'imaginasse bien que la curiosité la rendroit ce jour-là plus nombreuse qu'à l'ordinaire, je fus néanmoins surpris du monde que j'y trouvai. Non-seulement toutes les Dames, sans en excepter la Marquise, mais presque tous les Seigneurs de la Cour étoient à nous attendre. Par bonheur que Ferdinande venoit de s'enhardir un peu, & que la Princesse encore la prit pour ainsi dire sous ses ailes : je ne crois pas qu'autrement

elle eût jamais pu tenir aux regards des Dames, & aux complimens galands dont chaque Cavalier l'accabloit. Parmi la foule des Messieurs, je remarquai que M. le Comte de R... n'étoit pas un des moins empressés. Hélas ! je ne prévoyois guères qu'e l'ardeur qu'il marquoit, & dont je recevois même un certain plaisir, dût bien-tôt me jeter dans les plus grands troubles. Cette entrée s'étant ainsi passée, nous nous retirâmes, & allâmes ma compagnie & moi nous féliciter dans notre particulier, de tout ce qu'elle avoit eu de flatteur & d'agréable.

Cependant, Ferdinande faisant autant de bruit à la Cour qu'elle en avoit ci-devant fait à la Ville, on ne demandoit qu'à la voir chez elle ou ailleurs. Autant qu'elle pouvoit, ce n'étoit que chez la Princesse. Nombre de Cavaliers, dont les uns n'y paroissent auparavant qu'une fois le mois, les autres une fois l'an, devinrent si assidus, que les Dames en murmurèrent hautement. Dès-lors la Marquise d'A..., jalouse plus qu'aucune, & qui outre cela me gardoit tout son fiel, machina ce que l'on auroit peine à croire, si dans son cas une femme pouvoit

quelque chose d'incroyable. S'apercevant que le Comte de R... prenoit un singulier plaisir à faire le galant auprès de Ferdinande, & qu'il la négligeoit même pour elle, elle fit taire sa jalousie pour n'écouter que sa vengeance, ou plutôt pour les satisfaire l'une & l'autre. Loin de marquer à son amant le moindre mécontentement, il sembloit que ce qu'il prodiguoit à sa rivale s'adressoit à elle. Quand même elle se seroit opposée au Comte, peut-être n'y auroit-elle pas gagné grande chose; mais voyant le contraire, il garda si peu de mesures que chacun en causa, & que j'aurois pris l'allarme, si Ferdinande m'avoit paru moins sûre.

Au milieu de tout cela commencerent les divertissemens du Carnaval, c'est-à-dire les Bals, qui pendant un mois devoient se donner deux fois par semaine. Ardent à me nuire, sans pourtant le penser ni le vouloir, j'avois fait venir de Paris pour mes sœurs, & en particulier pour Ferdinande, les habits les plus galands, & tout ce que je m'étois imaginé de plus propre à relever leurs charmes. Elle ne parurent jamais avec le même ajustement, & chaque fois je puis dire qu'el-

les l'emportoient, & sur en magnificence, du moins en bon goût. Il est sûr que Ferdinande, dont la parure relevoit encore les attraits, ne pouvoit que fortifier & augmenter le penchant que M. le Comte de R... avoit pour elle. Tout le monde s'étoit attendu pendant ce même Carnaval, à la conclusion de son mariage avec la Marquise d'A... Voyant qu'il n'en étoit pas même question, que le Comte au contraire changeoit tout-à-fait d'allure, & que Ferdinande sembloit lui faire oublier la Marquise, on ne balança pas de croire qu'il n'y eût de la révolution dans ses sentimens, & d'en craindre beaucoup de lui à moi.

Soit bienveillance ou bonté de cœur de la part des Dames, soit jalousie, plusieurs communiquèrent leur crainte à mon beau-frère & au Chevalier, & prétendirent qu'il seroit de la prudence que Ferdinande se retirât de la Cour. Nous n'avions pas été jusques-là à délibérer sur le cas. Nous le fimes encore, & malgré tous, Ferdinande surtout, je voulus qu'elle restât. Cela, lui dis-je, ne seroit honneur ni à vous ni à moi. On ne manqueroit pas, si vous disparoissiez, de dire que j'y ai part, & de m'accuser par-là

de jalousie , & d'être par conféquent le premier à vous croire capable d'inconstance. Demeurez , ajoutai-je , n'en faites ni plus ni moins que vous avez fait jusqu'ici. Rendez à M. le Comte de R... les honnêtetés & les politesses qu'il mérite. Je ne crois pas que l'amour lui fasse jamais oublier qu'il est homme d'honneur. Cela étant , je n'ai pas plus à craindre de lui que de vous.

Ce raisonnement étoit beau & bon. Il ne me manquoit que de faire un peu plus d'attention à la Marquise , & de songer qu'elle seule étoit capable de le renverser. C'est à quoi néanmoins aucun de nous ne songea. Il est vrai qu'elle paroissoit tranquille , joyeuse même de la route que prenoit le Comte de R... ; mais nous en rejettions la cause sur l'espèce de petite vengeance qu'elle trouvoit par-là. Loin de nous allarmer, elle servoit au contraire à nous tranquilliser , nous imaginant quelquefois que l'empressement du Comte n'étoit qu'un jeu qui se faisoit de son consentement , & qu'elle sçavoit d'ailleurs à quoi s'en tenir. Hélas ! elle ne le sçavoit que trop.

Perfuadé que M. le Comte de R... étoit l'homme du monde le plus propre à me ra-

vir ma proie , cette proie qu'elle accusoit lui avoir fait manquer la sienne , & causé l'affront le plus sanglant , elle animoit elle-même son amant , & lui avoit généreusement rendu sa foi , pour épouser Ferdinande , s'il le pouvoit. C'étoit-là ce qui faisoit que son mariage avec le comte étoit pendu au croc. Peut-être ne songeoit-elle pas seulement à se venger, mais à me rappeler, si Ferdinande flattée par toutes sortes d'avantages pouvoit m'être infidèle. Quoi qu'il en soit , elle ne réussit qu'à faire éclater sa honte , & à l'obliger d'aller se cacher.

Le Comte de R... amoureux , n'oubliant rien pour charmer , & voyant qu'il n'avançoit pas plus un jour que l'autre , résolut ; poussé sans doute par la Marquise , d'éblouir enfin ma chère Ferdinande par tous les avantages de son alliance. Il les lui offrit , mais à pure perte pour lui , & par gain pour elle. Charmée de l'occasion , elle me rendit ce qu'en pareil cas j'avois fait pour elle avec la Marquise ; & par un refus honnête , elle me prouva qu'elle n'étoit ni moins généreuse ; ni moins attachée & constante que moi.

Glorieuse d'une preuve de cet éclat , elle n'eut rien de plus pressé que de me la com-

muniquer. Le Comte lui fit sa proposition dans un Bal, après l'avoir attirée & fixée dans un coin pour autant de tems qu'il lui en falloit. J'apperçus ce manège. Loin de m'en embarrasser, je ne m'en mis pas plus en peine que de la voir voltiger. Cependant la voyant ensuite occupée à chercher, & jugeant que c'étoit moi, j'allai à sa rencontre. Bon, me dit-elle! venez, j'ai quelque chose de curieux à vous apprendre. Elle me tira à son tour dans un coin du Bal, & m'étala avec joie le sacrifice qu'elle venoit de me faire. C'en étoit bien un en effet, & tel qu'on n'en vit guères; car outre que le Comte n'avoit rien que de beau & de bien fait, c'est qu'il étoit riche, qualifié, & en passe de tout espérer. Indifférente à tout cela, & à l'amour même, brochant par-dessus tout, Ferdinando n'avoit répondu au Comte que par une profonde révérence, le remerciant de l'honneur qu'il lui faisoit, & protestant que si son cœur étoit à elle, il seroit à lui, mais qu'il avoit déjà trouvé maître. C'est tout ce qu'elle me dit. Malgré une violente démangeaison de lui sauter au col & de l'embrasser, je différerai jusqu'à la fin du Bal & notre retour chez elle. C'est alors que la prenant dans mes  
bras,



bras, je me félicitai mille & mille fois du bonheur de sa préférence, je l'en remerciai par autant de baisers, & nous jurâmes de-rechef de nous être fidèles au mépris des trônes mêmes & des couronnes.

Cependant tous les nôtres étant-là présents, & apprenant de quoi il étoit question, nous en félicitèrent comme d'une chose finie, & qui vraisemblablement n'auroit pas d'autre suite. Qui ne l'auroit cru ? Mais tandis que nous nous réjouissions, le Comte étoit peut-être à faire à la Marquise le triste récit de son refus, & à l'écouter sur une machination diabolique, que sa vengeance tra-  
moit & fit bien-tôt éclore. Quelque penchant que j'aie toujours eu à justifier le Comte, je ne le puis à présent. Le projet a dû lui déplaire d'abord ; mais si l'on ajoute la part qu'il avoit dans le mépris qu'on faisoit de lui, il est inconcevable, même impardonnable qu'il s'y soit prêté. J'avoue qu'il prétendit n'avoir jamais sçu le motif qui faisoit agir la Marquise. Mais ne devoit-il pas le pressentir, ou tout au moins juger

qu'une conduite aussi peu naturelle, ne pouvoit avoir sa source dans le désintéressement & l'amour chimérique dont se paroît la Marquise ?

Quoi qu'il en soit, Ferdinande, moi, & tous les nôtres, jugeant que nous n'avions rien à craindre, ne songeâmes qu'à nous divertir mieux que nous n'avions encore fait. Il ne restoit plus que deux Bals. J'avois prévu la Princesse d'un déguisement dont je voulois lui donner le spectacle. C'étoit de paroître en France, comme j'avois fait dans les soupers de mon illustre Maître. Pour cet effet j'avois écrit à Robillard, le priant de s'informer à l'Abbé où il avoit eu autrefois ses peaux de chiens colorées, & de m'en envoyer quatre habits. Justement ils arrivèrent. Suivant mes ordres je les trouvai décorés, l'un pour représenter le Dieu Pan, deux des Satyres, & le quatrième un Faune. Dans le fond je n'en avois besoin que de trois, mais j'en avois mandé un de plus, pour qu'au cas qu'ils n'allassent pas bien, il pût servir à racommoder les autres. La précaution fut inutile. Robillard m'avoit si bien servi sur la mesure que je lui avois envoyée, que le tailleur qui nous l'avoit prise au Che-

valier, à mon beau-frère & à moi, n'eut presque rien à y retoucher.

La Princesse, ni personne, ne sçavoit en quoi consisteroit le déguisement que je voulois me donner. Je n'avois d'ailleurs parlé que de moi; parce que si mes habits n'étoient point venus du tout où à tems, je voulois renir parole avec l'ancien que m'avoit procuré l'Abbé, & que j'avois retrouvé dans mes coffres.

Le jour du Bal étant venu, nous nous habillâmes, c'est-à-dire, que le Chevalier prit l'habit du Dieu Pan que je lui avois destiné, mon beau-frère celui d'un Satyre, & moi, comme anciennement, celui d'un Faune. Ferdinande en Diane, mes sœurs en Chasseuses, s'équipèrent aussi magnifiquement, & de manière que faisant plus que jamais assaut de graces & d'attraits, nous pussions ce jour-là étonner, frapper, & faire en un mot qu'en gros & en détail il n'y en eût que pour notre troupe. Quoique préparés de bonne heure, nous affectâmes de ne nous rendre que lorsque leurs Alteffes & tout le monde le seroient déjà. Enfin nous partîmes. Pan & Diane paroissant le premiers, produisirent d'abord l'effet que nous attendions.

Satyre ensuite avec sa Chasseuse, & moi Faune avec la mienne, nous mêmes le comble à tout. Il n'y eut point de Dames qui voyant Pan, Satyre & Faune, ne voulussent fuir, croyant qu'ils étoient réellement nus. Cependant la chaste Diane & sa suite les rassurèrent. Quelques Messieurs aussi crédules, mais pourtant moins timides qu'elles, nous touchèrent; & sur leur rapport elles ne pensèrent, au lieu de fuir, qu'à s'attrouper autour de nous, & nous considérer. Malgré l'obstacle de la foule, nous perçâmes jusqu'à leurs Alteffes. Le premier mouvement de la Princesse fut de se mettre la main devant les yeux, & il n'y eut jamais que le Prince qui pût la lui faire ôter.

Pendant plus d'une heure on ne fit que nous examiner. Depuis le Prince jusqu'aux Officiers qui servoient les rafraîchissemens, il n'y en eut point qui ne voulût lever son doute en nous touchant. Les Dames mêmes s'enhardissant tout-à-fait, eurent leur tour, & c'étoit quelque chose de risible que de voir la manière dont elles promenoient leurs mains blanches du haut en bas de nos espèces de nudité. Je ne sçai si je dois le dire, mais la Marquise qui ne quitta pas son maf-

que de tout le Bal, revint sur moi plus de dix fois, & fatigué je fus obligé de lui dire : Beau Masque, ne laisserez-vous donc jamais les Faunes en paix ? Pour le Comte, il changea d'allure avec Ferdinande. Au lieu de la suivre comme il avoit coutume, & de la traquer, il se contenta de quelques complimens qu'il mêla à ceux de la foule.

Leurs Alteffes furent si contentes, & du déguisement de ma troupe, & de plusieurs danses convenables auxquelles nous nous étions exercés à tout hazard, qu'avant de se retirer, elles nous prièrent de leur donner à la clôture des Bais le même spectacle. Nous le leur promîmes, & se retirant, la fatigue nous obligea presque aussitôt de les imiter.

Comme le tems étoit court, nous l'employâmes tout entier à nous préparer pour donner à leurs Alteffes quelque chose de nouveau dans la répétition de notre Mascerade. Nous nous exerçâmes à de nouvelles danses, mais à huit, parce que nous invitâmes deux Gentilshommes, qui se joignirent avec plaisir à nous, pour paroître sous les deux habits qui me restoient. L'un étoit neuf, l'autre vieux. Tous deux avoient besoin de grandes réparations, sur-tout le vieux, qui

outré la taille à réformer, demandoit un nouveau coloris. Nous envoyâmes donc sans délai chercher tailleur & peintre, & tout fut prêt à tems. Cependant l'habit vieux nous désoloit un peu. Sa couleur étoit bien réparée, mais n'ayant pas eu le tems de sécher, il exhaloit une odeur assez désagréable. N'importe, dîmes-nous, peut-être cela passera-t-il : en tout cas, ceux qui s'en trouveront fatigués, n'auront qu'à se boucher le nez.

Le parti étant pris, & l'heure nous pressant, nous nous habillâmes. Outre un Satyre & un Faune, & le Dieu Pan s'en trouvoit pour sa suite deux de chaque espèce. Nous sentîmes encore mon camarade le Faune, il ne nous parut pas si puant. Comme les Dames étoient le plus à craindre, nous le fîmes aussi sentir à Ferdinande & à mes sœurs. Elles avouèrent bien qu'il puoit un peu plus que de raison, mais que pourtant cela pourroit passer, & qu'il falloit seulement prendre garde de ne pas trop s'échauffer. Enfin nous allâmes. Etant attendus, cette seconde fois nous ne fîmes pas un abord si divertissant que la première. On s'étonna seulement de voir la troupe grossie, & sans songer que

j'avois des habits de relai, on ne pouvoit comprendre d'où & comment ils s'étoient trouvés en si peu de tems.

Avant que de pénétrer jusqu'à leurs Alteſſes, j'entendis à regret que mon Faune fraîchement coloré ſe faiſoit déjà ſentir. Quelques nez délicats furent dans l'inſtant frappés de ſon odeur. Cependant cela ne nous empêcha pas d'aborder, & de nous préſenter à leurs Alteſſes, qui ne parurent pas moins charmées qu'elles l'avoient été la première fois. Comme il ne s'agiſſoit plus de nous examiner, nous nous mîmes bien-tôt à danser. Ce fut alors que mon Faune, ne pouvant pas bien avoir égard à l'avis qu'on lui avoit donné de ne pas s'échauffer, exhala une puanteur inſupportable. Elle étoit ſi marquée, qu'on ne pouvoit s'y tromper. Quelle odeur, crioit-on ! Quelle peſte ! Fi, Meſſieurs les Sylvains, retirez-vous, ou nous allons le faire nous-mêmes. Quelques-uns s'approchant de plus près démêlèrent l'auteur du mal. Que celui-ci, crièrent-ils, s'en aille ſeulement, c'eſt un bouc qui a eu l'audace de ſe gliffer parmi nos Dieux & demi-Dieux. Nous-mêmes étant infectés, nous priâmes notre confrère de ſe retirer. Il le fit,

mais cela n'empêcha pas qu'une fois troublés, nous ne le fussions tout le reste du Bal, & qu'au lieu de plaisir je ne sentisse que de la mortification. Hélas ! ce n'étoit peut-être pas tant l'effet de ce chetif accident, que le pressentiment de celui qui étoit prêt à m'accabler.

J'ai déjà dit que ce Bal étoit le dernier. Leurs Alteffes pour se préparer au tems de pénitence qui succédoit immédiatement, se retirèrent de meilleure heure que de coutume. Toute la Cour en fit de même, & nous par conséquent. Ayant remis à l'ordinaire Ferdinande, mes sœurs & mon beau-frère dans leur pavillon, nous gagnâmes le Chevalier & moi notre gîte. Le Gentilhomme qui nous étoit demeuré nous y conduisit, & de-là il alla chercher le sien. Malgré les accidens passés & à venir, je ne laissai pas que de bien reposer. C'étoit sans doute un bienfait de la Providence, qui vouloit par avance me dédommager de tout le repos que j'allois perdre. N'ayant ni parties de plaisir, ni autre chose en tête, je dormis jusqu'à ce que la Tulipe vint me réveiller. Quel réveil, grand Dieu ! C'étoit pour me dire que Ferdinande & ma sœur cadette étoient disparues,



rues , & qu'on ne ſçavoit comment ni par où.

Foudroyé pour ainſi dire , ou plutôt extravagant , je demandai à mon valet , ſi ce n'étoit pas lui qui extravaguoit. Non parbiew, Monsieur , me répondit-il ; ou ſi j'extravague , ce n'eſt qu'après le laquais de Monsieur votre beau-frère qui vient de paroître , & qui s'en eſt retourné ſur le champ. Je me leve avec tranſport, je faute à bas du lit, & courant moi-même au Chevalier qui couchoit dans une petite chambre à côté de la mienne , je lui criai : alerte , mon ami , alerte ! nous ſommes perdus. Quoi donc , me dit-il en ſurfaut , qu'y a-t-il ? Leve-toi , dépêche , allons & voyons. Sans lui en dire davantage , je le laiffai , & allai vite paſſer un habit. Revenant ſur mes pas, il étoit déjà debout, & preſque auſſi avancé que moi. Bon , lui diſ-je , je retourne encore ! & lui prenant ce qui lui manquoit encore , il vint achever de s'habiller auprès de moi. Qu'as-tu donc , me demanda-t-il derechef ? parle au moins , & que je ſçache quel déſaſtre t'anime , & doit m'animer avec toi. Bon Dieu , m'écriai-je , comment ne le ſens-tu pas ! Ferdinande & ma ſœur ſont diſparues ! Quelle autre choſe pourroit me tranſporter au point où je le ſuis !

Le Chevalier presque immobile s'arrêta , & alloit peut-être me faire le même compliment que j'avois fait à la Tulipe , si je ne l'avois prévenu. Vite donc morbleu ! lui criai-je , ce ne sont pas des fariboles que je te compte. Enfin nous sortîmes équipés comme il plut à Dieu , & bientôt nous ne fûmes que trop persuadés de la vérité du fait. Entrant au pavillon , l'air seul de mon beau-frère & de ma sœur toute éplorée , nous le certifia. A peine l'un & l'autre purent-ils ouvrir la bouche , pour nous dire que s'éveillant & s'étant levés , ils étoient entrés & n'avoient trouvé personne ; que cependant ils n'avoient entendu aucun bruit , & que n'ayant trouvé ni brèche , ni portes , ni fenêtres ouvertes , ils ne pouvoient comprendre comment cela s'étoit fait. La vérité est qu'il falloit qu'ils dormissent très-pesamment , & qu'un maudit laquais qui y couchoit encore plus près , fût pire qu'une marmotte , pour n'avoir pas entendu le bruit qu'elles durent naturellement faire.

Ces impitoyables dormeurs ne pouvant nous donner la moindre instruction , je tom-

bai réellement dans le desespoir. On les a enlevées, dis-je au Chevalier, mais qui? le Comte, sans doute; je jure qu'il périra: Oui, m'écriai-je, tu périras, traître, & fût-ce au fond des Enfers, je t'y découvrirai, pour t'y laisser à jamais. Ferdinande, ajoutai-je, ma chère Ferdinande, où êtes-vous? Encore si je savois la route qu'on vous a fait prendre, mais non. Ce que je sai néanmoins, & qui me console, c'est que vous me serez inviolable, & que si le lâche pousse l'insolence à un certain point, vous ne m'attendrez point pour l'en punir. Faites, & le Ciel, loin de vous en vouloir, vous en saura gré. Cependant, poursuisvis-je au Chevalier, c'est ici, cher ami, qu'il faut faire voir ce que nous sommes. Allons, suis-moi, & qu'au plutôt l'Univers en parle.

Le Chevalier me voyant tout en furie, crut qu'il n'étoit pas tems de marquer lui-même ce qu'il ressentoit. Au lieu de se prêter à mon transport, il ne me suivit que pour m'arrêter, lorsque j'étois déjà prêt à sortir, & à courir peut-être en vrai demoniaque. Où vas-tu? me dit-il: Ecoute, ce n'est pas en

nous emportant que nous remédierons le plus promptement, ni le plus sûrement à cette affaire ; c'est en raisonnant, & en prenant des mesures justes. Or je crois que la prudence, le devoir même t'oblige d'aller d'abord trouver la Princesse, de lui apprendre l'attentat commis dans son Palais, & de lui en demander provisionnellement justice. Moi, de mon côté, je vais envoyer à tous les passages, dépêcher des gens sur toutes les routes, pour qu'à leur rapport nous puissions en prendre une sûre, ou tout au moins ne pas courir tout-à-fait au hazard comme des forcenés.

Malgré le peu de raison qui me restoit, j'en eus néanmoins assez pour goûter cet avis. Mon beau-frère & ma sœur l'appuyant de toute leur force, je m'y rendis, & au lieu d'aller inutilement battre la campagne comme j'aurois fait, je fus donner avis à la Princesse de ce qui se passoit.

Le desordre où j'étois, & auquel je n'avois pas même fait attention, me fit regarder avec étonnement de toute la Cour. Demandant à parler à la Princesse, on me dit qu'el-

le n'étoit pas encore visible. Je priai d'y voir, & de m'annoncer pour une affaire pressée. La Princesse étonnée, & jugeant qu'il falloit qu'il y eût en effet quelque chose de bien extraordinaire pour demander audience à cette heure, ordonna de me faire entrer. Voyant mon air, mon équipage, son étonnement redoubla. Bonté, s'écria-t-elle, comme te voilà fait ! Pardon, Princesse, lui répondis-je, la circonstance où je suis est encore pire que tout cela. Quoi donc ? qu'y a-t'il ? Je viens me jeter aux pieds de votre Altesse, pour lui demander justice d'un attentat commis dans son Palais, sous ses auspices, que dis-je ! sous ses yeux, sans respect ni pour Dieu ni pour votre illustre personne, ni pour l'innocence même. Effrayée, pour ainsi dire, elle me pressa d'achever. Ferdinande, poursuivis-je d'un ton lamentable, Ferdinande & ma sœur cadette sont disparues, on les a enlevées.

La Princesse & les Dames qui assistoient là à sa toilette, frappées au dernier point, ne savoient si elles devoient m'en croire. Il n'est que trop vrai, m'écriai-je, mes yeux l'ont vu, & je soupçonne sans peine le coup-

ble téméraire. Qui, demanda subitement la Princeſſe ? M. le Comte de R... , répondis-je avec la même promptitude. Oh ! pour cela, repliqua-t'elle, c'est ce que je ne puis croire. La penſée m'en eſt bien venue d'abord, mais j'ai tout lieu de la combattre. Cependant, ajouta-t'elle, ſoit lui, ſoit un autre, tu peux compter, ſi la choſe eſt, ſi Ferdinande & ta ſœur ont été enlevées, que je te ferai rendre juſtice, & que j'en aurai auſſi raiſon.

Quelque zèle que me marquât la Princeſſe à vouloir me rendre ſervice, mon amour étoit trop allarmé, pour que je m'en tiſſe à ſes promeſſes. J'avois d'ailleurs l'eſprit ſi égaré, que j'étois incapable de faire quelque judicieuſe réflexion. La plaie ſenſible qu'avoit fait à mon cœur un ſi lâche attentat, ne put ſouffrir que j'en différâſſe la vengeance. Ma chere Ferdinande enlevée, Ciel ! pouvois-je ſurvivre à cette cruelle idée !

Je ſortis du Palais comme un écerelé, ſans ſavoir où j'allois, quoique mon deſſein confus ne fût autre que de rejoindre au plus vite le Chavalier, pour l'entraîner avec moi

à travers plaines & montagnes, sans autre guide que mon amour irrité. Hé bien, me dit-il au premier abord, y a-t'il quelque espérance de revoir les tristes objets qui causent notre inquiétude ? Morbieu ! lui répondis-je d'un air furieux, ce n'est que du Ciel & de notre valeur que nous devons attendre du secours : Allons, mon ami, courons, volons, suis-moi ; & si l'Enfer ne retient point les objets qui nous ont été ravis, je me fais fort de les trouver & de les rendre à notre amour. Mais répons-moi, je te prie, à ce que je te demande, repliqua mon ami ? Le sang froid avec lequel il me fit cette répartie, ramena quelque sérénité dans mon esprit ; je sentis qu'un peu moins de vivacité seroit plus propre à l'exécution de mon dessein ; & ayant pris subitement un ton plus doux & plus tranquille, que veux tu que je dise, lui repartis-je ? La Princesse m'assure bien de sa protection dans cette affaire, avec la même candeur qu'elle me l'a accordée dans celles qui me retiennent à sa Cour. Elle m'a promis de tirer vengeance contre qui que ce soit, de l'insulte qui vient de m'être faite. Mais en sera-t'il tems quand nos

Maitresses auront été les victimes de la brutalité des lâches coquins qui les ont en leur pouvoir ?

Cette réflexion le jetta dans une profonde rêverie , où mon amour impatient ne le laissa pas longtems. A quoi rêves-tu , lui dis-je ? Nous ferions bien mieux de ranimer notre ardeur , & de la suivre où le Destin nous conduira. Il me répondit d'un air triste & accablé , qu'il n'avoit d'autre réponse à me donner , que celle que j'avois reçue de la Princesse. Comment ? m'écriai-je. Mais oui, reprit-il ; ne vaut-il pas mieux s'en tenir à la parole de la Princesse , que d'aller battre les champs inutilement ? c'est courir à un but qu'on ne voit point. D'ailleurs , continua-t'il , si les lâches ont résolu d'affouvir leur brutalité , il n'est plus tems de tenter de les empêcher. Attendons au moins à avoir un point fixe pour arriver à coup sûr au but que nous nous proposons. Le meilleur conseil que j'aye à te donner , c'est , ajouta-t'il , d'importuner la Princesse à tenir sa parole. Elle ne pourra jamais blâmer ton impatience , dès qu'il s'agit de l'honneur & de la gloire de ta famille.



La bile qui m'avoit d'abord enflammé , ayant eu le tems de s'éteindre , je me trouvai assez calme pour goûter le raisonnement du Chevalier. Il n'étoit pas moins amoureux que moi , mais il étoit plus maître de ses passions. Je me rendis à ses conseils , & avant de les aller mettre en exécution , je lui en donnai un à mon tour. Il faut , lui dis-je , que tandis que je solliciterai la Princesse à ordonner une exacte recherche des coquins , tu la fasses toi-même avec la dernière exactitude. Prends langue de tous côtés , furette dans tous les coins , & recoins que tu t'imagineras , parcours alternativement tous les chemins qui aboutissent à la Cour : que fait-on ? un buisson , un mur , peuvent quelquefois révéler ce qu'il y a de plus secret.

C'est ainsi que nous primes l'un & l'autre notre parti. Je trouvai la Princesse occupée à donner des ordres propres à contenter ma vengeance & mon amour. Je travaille pour toi , me dit-elle dès que je me présentai. Ne voulant pas l'interrompre , je me bornai à lui marquer ma reconnoissance par une révérence profonde. J'ai fait , continua-t'elle ,

des réflexions qui me paroissent assez justes : le tour qu'on t'a joué , ne seroit-il pas un effet de l'amour rebuté de la Marquise d'A... ? Je l'ai ainsi conclu , après avoir combiné plusieurs circonstances que je me suis rappellées , & je n'en ai négligé aucune de celles que tu m'as apprises en plusieurs occasions.

Oui certainement, Princesse, lui répondis-je , Votre Altesse a trouvé la source du mal ; mais à quoi bon , si elle n'y applique un prompt remede ? C'est à quoi je travaille efficacement , reprit-elle : il y a déjà trois troupes en campagne pour découvrir le lieu où les ravisseurs ont mené leur proie : voici des ordres qui pourront bien te rendre le calme. Je sçai à peu près où est le marquis de R... La femme de chambre de la Marquise d'A... n'a pas eu le front assez hardi , pour me cacher ce qu'elle fait. Elle m'en a assez appris , pour que je sois fondée à te promettre positivement que tu reverras ta sœur & ta cousine avant la fin du jour. Je ne doute pas , ajouta-t'elle , tenant une lettre à la main , que cette lettre ne fasse l'impression que je desire. Tiens , me dit-elle en me la présentant , lis combien peu je garde de ménage-

mens , & sur quel ton je prens cette affaire. Je pris la lettre des mains de son Alteſſe avec le plus profond reſpect , & j'y lus ces mots.

*Les deux étrangères qui ont diſparu de ma Cour depuis cette nuit, ſont ſous ma protection. Vous devez compter, Marquis, que je les aurai quelque part qu'elles puiſſent être. Il vous eſt aisé de les ramener à la Cour. Je m'assure que je les recevrai de votre main.* La Duchefſe de LORRAINE. L'adreſſe étoit au Marquis de R....

Il ne ſera pas difficile de juger de la ſituation de mon cœur après la lecture de cette lettre, que je remis à la Princeſſe en me jetant à ſes genoux. Elle ſ'en aperçut bien vite, & me dit en me relevant, que je lui paroifſois un peu moins furieux, que lorsque j'étois entré le matin dans ſon appartement. J'étois au deſeſpoir, lui dis-je, Madame ; mon cœur ne pouvoit jamais recevoir de bleſſure ſi ſenſible que celle que m'y a faite le Marquis ; & je veux bien avouer à Votre Alteſſe, que ſi j'avois ſu où le prendre, nous ne ſerions plus de ce monde lui ou moi.

Je te crois assez vif, dit-elle, pour expédier bien vite une affaire de cette nature; mais je te prie de modérer ta vivacité, & de me laisser le soin de te venger. J'ai lieu de croire que n'ayant remis tes intérêts, tu ne t'en mêleras plus. Va, sois tranquille, ajouta-t-elle en entrant dans son cabinet, & exerce-toi à dissimuler ton chagrin & mon zèle officieux, pour prévenir tout éclat.

Ces dernières paroles me parurent un coup de foudre. Elles étoient assez claires pour que j'en comprisse le sens, & quand même il m'eût été moins sensible, le ton décisif & absolu dont elle les avoit prononcées, auroit été suffisant pour me faire sentir que je devois souffrir avec patience, & ronger mon frein dans une entière inaction.

Mais que nature pâtissoit! Le Diable n'y perdoit rien assurément, j'avois le cœur déchiré par mille aiguillons de vengeance, il me sembloit qu'il étoit piqué par un million de vipères. Mon espérance me soutenoit à la vérité dans cet état, si proche du désespoir. Je comptois sur les promesses de la Princesse, je n'avois pas longtems à attendre pour revoir mon incomparable Maitresse;

mais il manquoit encore quelque chose à la satisfaction de mon cœur. Hé ! pouvois-je laisser impunie l'insulte qui étoit faite à Ferdinande ? Faux principe du vain honneur ! Influerez-vous encore dans ma conduite ? Ce fut la seule réflexion que je fis en sortant du Palais pour chercher mon ami , qui du caractère dont je le connoissois , ne se seroit pas plus arrêté dans ses recherches , que le Juif errant.

Je n'eus pas fait vingt pas dans la rue , que je l'apperçus venant à moi assez vite ; je doublai le pas pour le joindre plutôt. Il étoit un peu effoufflé , mais c'étoit autant de joie que de lassitude. La sérénité de son visage , ses yeux rians , & toutes ses manieres , m'en donnoient un juste pressentiment. Dès que nous fûmes à portée de nous entendre. Courage ! me cria-t'il d'un ton fort haut , il n'y a rien de désespéré. Tout beau , lui dis-je en lui serrant la main : le silence & la patience me sont trop fortement recommandés pour que je te permette de faire éclater ta joie. Cependant , repris-je , de quoi s'agit-il ? Suis-moi dans le parc , lui dis-je en le

prenant par la main , nous y repâtrons nos espérances sans témoins. En entrant dans la première allée qui s'offrit à nos yeux , il me raconta toutes les courses inutiles qu'il avoit faites depuis que je l'avois quitté , & qu'il avoit questionné plusieurs personnes qui venoient en ville , sans avoir ni vent ni fumée des perdreaux qu'on nous avoit enlevés. Mais enfin , continua-t'il , ne sachant plus à qui m'adresser , j'ai rencontré une jeune fille d'environ dix-huit ans , qui sortoit de la ville. Je puis dire l'avoir jointe sans aucun dessein , ou du moins sans espérance d'en retirer quelque consolation. C'est néanmoins de cette naïve & bonne fille , que j'ai appris tout ce que nous pouvons espérer jusqu'ici de plus consolant. Pour répondre à plusieurs questions que je lui ai faites , elle m'a dit qu'elle étoit nièce de la femme de chambre de la Marquise d'A... , que sa tante envoyoit porter un billet de la part de sa Maitresse au Marquis de R... dans une de ses terres à trois lieues de la ville , avec ordre de s'en revenir même de nuit , avec la réponse qu'elle attendoit.

Tu peux bien croire qu'à ce discours j'ai été saisi d'une chatouillante curiosité, & que je n'ai pu résister à ses aiguillons. Mon imagination est à l'instant devenue si féconde en politesse, en minauderies caressantes, & ma langue en a été l'écho si fidèle & si éloquent, que cette bonne Lorraine s'est enfin rendue aux instances que je lui ai faites d'accepter un rafraîchissement dans un cabaret qui s'est trouvé sur notre route. Je l'ai caressée de mon mieux. Elle n'a pas été insensible, mais elle a encore été plus complaisante au troisième verre de vin que je lui ai fait boire. J'ai pris la lettre qu'elle avoit dans sa poche, sans qu'elle ait fait beaucoup de résistance : & voyant que je la décachetois avec mon couteau sans rompre l'empreinte du cachet : Holà, dit-elle, mon beau Monsieur, vous m'avez l'air d'un dénicheur de fauvettes ! Je gagerois bien que vous êtes de la compagnie de ce Chevalier de Ravanne, qui avec ses belles Donzelles, fait tant de bruit à la Cour. Je la laissai dire sans répondre un seul mot ; ma curiosité étoit trop impatiente pour ne pas profiter au plu-

tôt de l'occasion que j'avois de la satisfaire.

Mon espérance n'a pas été vaine, j'ai lu la lettre de la Marquise d'A..., qui m'a paru être dans un grand embarras. Elle prie le Marquis de R... de ramener au plutôt nos Demoiselles, pour ne pas l'exposer & s'exposer lui-même à toute la disgrâce de la Princesse. Elle lui avoue qu'elle n'auroit jamais pensé à lui inspirer le dessein qu'il avoit exécuté, si elle eût cru que Son Altesse s'en fût mêlée. Elle m'a fait, ajouta-t-elle, de si sanglans reproches, que je n'ai pu me dispenser de lui révéler toute l'intrigue. Il faut absolument, dit-elle en finissant, que ces indignes créatures paroissent aujourd'hui de nuit ou de jour dans son appartement.

Comme cette lettre ne pouvoit faire qu'un bon effet pour notre amour impatient, je n'ai pas voulu la garder. Je l'ai recachetée si proprement, que la bonne fille à qui je l'ai rendue, n'a pu s'empêcher de dire que le plus fin se donneroit au diable pour affurer qu'elle n'avoit point été ouverte. Ne doutez pas que si j'avois cru pouvoir en faire un meilleur usage, je ne l'eusse retenue pour la remettre à la Princesse : mais ayant



lû qu'elle savoit déjà toute l'intrigue , j'ai regardé la lettre de la Marquise comme un meuble fort inutile.

Cette découverte acheva de me tranquilliser , je me trouvai sur le champ dans ma situation ordinaire , il ne me restoit plus que la crainte que ces filles n'eussent souffert quelque violence. Mais n'est-il fait mention dans cette lettre que du Marquis , dis-je à mon ami ? Ne parle-t'elle point du Cavalier qui en veut à ma sœur ? Car enfin , il n'en faut pas deux au Marquis , il n'en veut à coup sûr qu'à Ferdinande ; qui diable est donc l'autre égrillard qui en veut à ma sœur !

Il me répondit que content de ce qu'il avoit appris , il n'avoit pas fait cette réflexion. J'étois si aise , reprit-il , d'apprendre de si bonnes nouvelles & si inespérées , que mon cœur a imposé silence à mon esprit. Mais toi , ajouta-t'il , qu'as-tu fait ? J'ai fait , lui dis-je , tout ce qu'on peut de mieux dans une occasion si délicate ; & lui ayant rendu compte de l'entretien que j'avois eu avec la Princesse , je lui dis que nous devions nous reposer entierement sur ses

bons offices , qu'elle soutiendrait de son autorité.

Quoiqu'une bonne partie de la matinée se fût déjà écoulée, le reste du jour me parut très-long. Nous en passâmes , le Chevalier & moi , une partie dans l'appartement de mon beau-frere & de sa femme , dont nous calmâmes les allarmes. L'espérance qu'ils eurent de revoir le reste de leur compagnie avant la fin du jour , prit la place du désespoir accablant où ils s'étoient livrés depuis le moment qu'ils en avoient appris la cause. On dîna ensemble avec moins de tristesse que je n'eusse cru , & nous les quitâmes , mon ami & moi , pour aller nous mettre en embuscade sur le chemin par où devoit passer le convoi , que nous attendions avec l'amour du monde le plus impatient.

La nuit approchoit sans qu'il eût paru personne. L'inquiétude commençoit à me saisir , & mon ami n'en avoit pas moins que moi , dans la crainte que le Marquis n'apportât quelque retardement dans l'exécution des ordres de la Princeesse. Avec les mêmes idées , nous nous entrerégardions sans dire mot , & les yeux toujours fixés sur

le chemin à toute la portée de la vue. Il sembloit à nous voir , que nous craignons l'un & l'autre de rompre le silence. Mon ami le rompit le premier , par un profond soupir qu'il laissa échapper. C'en fut assez pour me faire perdre patience. Me levant du gazon où j'étois assis sur l'éminence d'un fossé , morbleu ! lui dis-je , le lâche préférera peut-être sa passion brutale , à tout ce qu'il doit à sa Souveraine. Suis-moi , ajoutai-je , & que l'amour nous serve de guide. Où veux-tu donc aller , répliqua-t'il ? Chez le Marquis , lui dis-je , mettre le feu à son Château , l'y brûler lui-même , ou le massacrer s'il échappe aux flammes. Bon , reprit-il , voilà en vérité un beau projet. Est-ce ce que tu as promis à la Princesse ? Attendons au moins que le terme qu'elle a pris soit expiré avant de rien entreprendre ; notre vengeance ne sera pas moins à propos demain qu'aujourd'hui.

Il n'eut pas articulé le dernier mot , qu'il aperçut la jeune fille qu'il avoit vue le matin. Ho pour le coup , s'écria-t'il , nous aurons des nouvelles. Regarde , dit-il , à cent

pas de nous à la gauche de la chauffée , voilà la bonne fille dont je t'ai parlé. Notre impatience ne nous permit pas de l'attendre , nous allâmes à elle à grand pas & d'un air si empressé, que la pauvre enfant effrayée de notre marche précipitée , rebroussa chemin en courant de toutes ses forces. Quoiqu'il ne fût pas encore nuit , il faisoit si brun qu'elle ne pouvoit reconnoître le Chevalier. Cours donc après elle, lui dis-je, puisqu'elle doit te connoître si tu lui fais entendre ta voix. Mon conseil réussit. Dès qu'il eut crié , la fille s'arrêta. Il l'aborda , l'exhortant à ne rien craindre , & l'affurant que sa personne & sa vertu étoient en toute sûreté ; desorte que quand je les joignis , elle me parut tout-à-fait rassurée.

La peur que nous lui avions fait disparaissant , céda la place à sa naïveté & à sa belle humeur. Hà ! je vous connois , Monsieur , me dit-elle ; je vous ai vu entrer quelquefois dans la maison de la Maitresse de ma tante ; je crois bien que vous n'alliez pas là pour enfiler des perles ; car vous autres Messieurs de Paris , vous savez tous les tours raffinés pour prendre les Dames au trébu-

chet. Hélas , lui répondis-je , ma belle enfant , vous vous trompez très-fort ; ce n'est pas à la Marquise d'A... que je pense à offrir un cierge ; j'aimerois mieux en faire bruler cent devant votre joli minois , que la plus petite bougie à son honneur. Qui vous croiroit ? repartit-elle : vraiment, vraiment, elle croit pourtant bien mériter les plus gros cierges. Je ne suivis pas cette conversation , qui en tout autre tems m'auroit fait un plaisir sensible. Je voulois apprendre d'elle quelque chose de plus sérieux & de plus intéressant.

Le Chevalier qui n'en avoit pas moins d'envie que moi , la remit sur la voie de la matinée. Il leur avoit fallu peu de tems pour faire connoissance , car il n'eut aucune peine à la déterminer à prendre avec nous du rafraichissement dans un cabaret assez près de la ville où nous nous arrêtâmes. Il la mit en train de jaser sur le sujet dont il l'avoit entretenue le matin. Elle nous dit tout ce que nous voulions savoir. Elle avoit vu les deux Demoiselles en question fort tristes , malgré les attentions qu'avoient pour elles le Mar-

quis & son neveu. Je les ai pourtant vu rire une fois, reprit-elle, sur quelque chose que leur a dit le Marquis. Je ne saurois vous dire ce que c'est, mais la grande lui a répondu qu'un honnête homme, un véritable Amant ne s'y prenoit pas de cette façon. A quoi sa compagne a ajouté qu'elle n'auroit jamais cru qu'en Lorraine les Cavaliers voulussent avoir par force le cœur des Dames. Le Marquis, ajouta-t'elle, a répliqué quelque chose, mais je n'ai pas bien entendu ce qu'il a dit. Cette bonne fille, la plus naïve que j'aye vu de ma vie, nous en avoit dit assez, pour que notre imagination suppléât au reste. Aussi tombâmes-nous tous deux dans le même sens.

Ce court entretien ramena un petit calme dans nos cœurs, qui, comme on se l'imaginera bien, avoient été fort agités. N'étant pas content de ce que je venois d'apprendre, quoique très-favorable à mon repos, je lui demandai si ces deux Demoiselles seroient encore pour quelques jours dans le Château du Marquis. Non vraiment, répondit-elle avec beaucoup de vivacité, car elles sont peut-être déjà revenues à la ville ;

on se dispoſoit à partir , quand j'ai quitté le Château.

Mais quoi , lui dit le Chevalier , ne vous a-t'on point chargée de quelque lettre pour la Marquiſe d'A... ? Elle répondit qu'on lui avoit ſeulement ordonné de lui dire , que ce qu'elle ſouhaitoit alloit être exécuté à l'inſtant. Je n'en demandai pas davantage , & m'étant levé bruſquement, je ſortis pour faire la guerre à l'œil. Mon ami ne tarda pas à me ſuivre; & comme il ſortoit avec cette fille qui n'avoit pas voulu s'arrêter plus long-tems , j'entendis un caroffe qui ſelon mon eſtime étoit encore aſſez loin. Je ne pus m'empêcher d'en avertir le Chevalier. Notre officieuſe fille ne m'eut pas plutôôt entendu , qu'elle ſe mit à courir de toutes ſes forces en nous diſant adieu , & en nous criant qu'elle riſquoit d'être bien grondée.

Les voici aſſurément , me dit le Chevalier. Je lui diſ que je n'en doutois point. La nuit qui étoit déjà fermée , étoit très-favorable au deſſein que nous avions de les voir paſſer & de les entendre ſans en être aperçus. Nous nous rangeâmes ſous un arbre planté parmi quelques autres ſur le bord du chemin , qui n'étoit point pavé , parce que

c'étoit un sable ferme. Nous choisîmes cet endroit-là , pour que le bruit que le carosse auroit fait sur le pavé , ne nous dérobat rien de ce que nous serions à portée d'entendre.

Malgré cette précaution , notre curiosité fut très peu satisfaite. Tout ce que nous entendîmes , fut que le Marquis pria Ferdinande de dire à la Princesse ce dont il l'avoit priée ; mais le carosse passa avec tant de rapidité , que nous ne pûmes entendre la réponse que lui fit Ferdinande. Nous rentrâmes dans la ville à grand pas , afin de me trouver dans mon appartement , en cas que la Princesse tenant sa parole à la lettre , m'envoyât chercher pour me remettre ma sœur & sa compagne entre les mains.

La chose arriva comme je l'avois prévu. Il n'y avoit qu'un moment que j'y étois arrivé , qu'un valet de pié de Son Altesse vint me chercher. Dieu fait si j'eus les jambes engourdies , je ne marchois pas , je volois. Dès qu'on m'eut annoncé , je fus introduit dans le cabinet où étoit la Princesse avec nos Demoiselles. J'avoue que mon premier coup d'œil fut pour Ferdinande , nos yeux se rencontrèrent ; & quoique je ne la regardasse



dâsse pas longtems, j'en eus assez pour apercevoir une ou deux larmes que ma présence lui arracha.

Tu vois bien, Chevalier, me dit Son Altesse, que je suis exacte dans mes promesses. Voilà ta sœur & ta cousine qui reviennent de prendre l'air dans une terre du Marquis de R... C'est une piece de Carnaval ; ajouta-t'elle. Bien que ce tems-là soit fini depuis hier, je crois que tu as assez d'esprit pour penser aussi-bien que moi, que tout est encore de Carême prenant.

Je répondis à Son Altesse que son goût seroit toujours la regle du mien, & que je déférois si aveuglément à ses idées, que je les adopterois toujours comme les plus raisonnables & les plus plausibles. Non, non, reprit-elle ; ce ne sont point-là mes idées, c'est la vérité toute pure ; & se tournant vers Ferdinande, parlez je vous prie, Mademoiselle, & apprenez à Monsieur, parlant de moi, les circonstances de votre aventure comme vous me les avez racontées. Ferdinande obéit, & tourna la chose selon les vœux du Marquis. Il nous proposa, dit-elle en sortant du Bal, de prendre dans le Palais de Son Altesse quelques rafraîchissemens,

ou si vous voulez une espèce de réveillon. La condition étoit que nous ne dirions mot à votre beau-frere ni à sa femme , encore moins à vous ; que nous ferions même semblant de nous coucher ; & qu'enfin nous nous déroberions pour monter dans le carrosse du Marquis de R... , qui nous attendoit à la porte. Il est vrai que le Marquis nous a trompées en nous menant dans son Château , au lieu de nous conduire au Palais dans l'appartement de son neveu. Il nous y a retenus jusqu'à ce moment , qu'il vient de nous ramener à Son Altesse ; très-mortifié d'ailleurs , de ce qu'un de ses domestiques n'étoit pas venu à notre pavillon pour en avertir ma cousine & son époux , comme il l'en avoit chargé. Voilà , mon cher cousin , dit-elle en finissant , la fidele relation de notre aventure.

Tu vois bien , reprit la Princesse en m'adressant la parole , que ta vivacité te met aux champs mal à propos. Si tu aimes toujours de cette façon , l'amour m'a bien l'air de te tailler de la besogne. Ma foi Princesse , lui repartis-je , s'il me taille de la besogne , j'en coudrai ce que je pourrai , & je laisserai le reste à coudre à de plus fiers onyriers que moi.

Son Alteſſe ſe mit à rire de tout ſon cœur, Ferdinande même & ma ſœur ne purent tenir leur ſérieux. Pour moi j'étois ſi content de revoir la ſouveraine de mon ame, qu'à mon air tout le monde auroit jugé que je donnois dans le panneau. Je ne ſçai ſi j'en euſſe été la dupe, quand même je n'aurois pas été auſſi bien inſtruit. Mais j'affectai de l'être ſi peu, que ma couſine & ma ſœur s'étant conſultées toute la nuit pour ſe déterminer à me dire la vérité, faillirent à prendre le parti de me la cacher. Nous paſâmes enſemble le reſte de la ſoirée dans l'appartement de mon beau-frere. Le Chevalier qui n'avoit pas manqué de nous y joindre, ne ſavoit que penſer de la diſſimulation qu'il voyoit de tous côtés. La joie qu'affectoient nos deux pelerines forcées, l'étonnoit ſi fort, qu'il auroit dit tout ce qu'il ſavoit, ſi je ne lui euſſe fait ſigne du coin de l'œil de ſe taire. Tout le tems juſqu'au coucher des Dames ſe paſſa en affectation & en diſſimulation, ou pour mieux dire chacun mentoit de ſon mieux.

Nous trouvâmes le Chevalier & moi cette ſcene ſi plaiſante que nous en rîmes bien avant dans la nuit. Je lui rendis compte

avant notre coucher, de la maniere toujours gracieuse avec laquelle la Princeſſe m'avoit remis nos Demoifelles. La relation que Ferdinande m'avoit faite par ordre & en préſence de Son Alteſſe, ne fut pas oubliée. Je lui dis ſur quel ton j'avois pris toutes choſes, & il conclut qu'afſurément la Princeſſe ne me croyoit pas afſez bête pour avoir rien cru de tout ce que j'avois affecté de croire. Il avoit penſé juſte; car le lendemain afſez matin Son Alteſſe me fit appeller pour me dire que ſi je faiſois quelque cas de ſa protection, & de quelque choſe de plus, elle ſ'attendoit que je lui promiſſe une choſe qu'elle avoit à exiger de moi. Je ne balançai pas à l'afſurer de mon reſpectueux dévouement pour ſes ordres. J'y compte donc, me dit-elle, & c'eſt ſur ce pié-là que je te défens routes les voies de fait avec le Marquis. Car ne crois pas, reprit-elle, que je m' imagine vainement que tu ſois perſuadé de ſa droiture & de ſa bonne foi dans cette affaire: tu n'eſ pas un novice en ce genre, non plus qu'en bien d'autres: mais néanmoins crois-moi, & laifſons tomber cette affaire d'elle-même: tes parentes ſ'en retourneront bientôt ſelon les apparences: La Marquiſe d'A...

n'ayant plus ces objets présens, n'y pensera plus, & j'espère que ma Cour sera tranquille. Je lui promis foi de Gentilhomme d'honneur qu'il n'en seroit jamais parlé, & qu'il me suffisoit même que Son Altesse souhaitât la paix, pour que j'appriſſe à dissimuler jusqu'au point de vivre avec la même franchise avec la Marquise & le Marquis.

Il est certain que malgré ma vivacité soutenue de mon juste courroux, je me rendis sans peine aux desirs de la Princesse; c'étoit le moins que je pouvois faire, pour lui donner des preuves de ma reconnoissance; & quelque attaché que je fusse aux principes du faux honneur, j'aurois cru être le plus ingrat des hommes, si je ne leur avois imposé silence. Il se tut donc ce vain honneur, mais ce ne fut pas pour longtems. A peine eus-je commencé d'entretenir mon ami des engagemens que j'avois pris avec la Princesse, qu'il me dit assez brusquement, que si j'avois livré à si bon marché les intérêts de ma Maitresse si ignominieusement insultée, il vouloit qu'on lui payât plus cher les insultes qu'on avoit faites à la sienne. Si je succombe dans mon juste dessein, ajouta-t'il, on dira du moins que j'ai eu assez de cœur pour oser l'entreprendre.

Quelque étonné que je fusse de voir échouer la prudence du Chevalier sur un aussi léger écueil , je ne laissai pas de sentir renaître dans mon cœur les sentimens de vengeance , que la bienveillance de la Princesse y avoit éteints. Mais mon amour pour Ferdinand s'étant enflammé dans ce moment plus que jamais , y ralluma avec plus de violence le feu de ma colere , qui me paroissoit juste. Toutes les circonstances de l'enlèvement de nos Demoiselles me représenterent le Marquis coupable du plus noir de tous les attentats , & moi le plus lâche de tous les hommes si je n'en tirois une vengeance aussi prompte que sévere.

Hé bien , dis-je au Chevalier , puis-que tu as médité la vengeance , que tu en as formé le dessein , je veux te prouver que je suis digne d'en entreprendre l'exécution. Je n'en doute nullement , reprit-il , & je t'avoue que j'ai été fort étonné de te voir sacrifier un juste point d'honneur à un faux principe de reconnoissance. Sache mon ami , que ce n'est pas pour nous-mêmes que les Grands nous accordent leur protection , ils idolâtrant en cela leur vaine gloire. N'est-ce pas en effet une brillante pour eux ,

que de soutenir la réputation qui vole de nations en nations , que les honnêtes gens malheureux trouvent chez eux un azile ? Je crois que comme ils doivent s'en tenir à cela , ceux aussi à qui ils l'accordent n'en sont que plus dignes , en faisant des actions qui prouvent la délicatesse de leur honneur.

Frappé de ce raisonnement , ma vengeance s'irrita si fort , que je ne voulois pas attendre un moment à la satisfaire. Non , me dit-il en m'arrêtant , ce n'est pas à toi à essayer notre ennemi commun. Ta sœur est insultée , le sang & l'amitié te parlent plus en sa faveur , que l'amour ne doit te presser pour Ferdinande : laisse-moi cette occasion pour lui prouver mon amour ; elle y reconnoitra également des preuves de ta tendresse , & toute ta famille y trouvera des preuves de la pureté de leur sang qui coule dans tes veines. De plus , ta Maitresse pourra peut-être être vengée du même coup. Si cependant le sort des armes ne m'est pas favorable , l'honneur que tu auras de suppléer à mon défaut n'en sera pas moins grand , quoique tu ne sois pas entré en lice le premier.

Le Chevalier avoit ce jour-là le talent de

me perfuder. Je m'admirois de me voir si docile à ses avis, moi qui n'en avois jamais reçu aucun sans repliquer, & qui trop malheureusement n'en avois presque suivi aucun. Tu es le maître, lui dis-je en l'embrassant, je te laisse la conduite de cette affaire. La gloire de ma sœur, celle de ma Maitresse, & mon honneur, ne sauroient être en de meilleures mains. Je lui représentai néanmoins que nous devions avoir un entretien particulier avec ces Demoiselles avant de rien entreprendre, & qu'il falloit tirer de leur propre bouche un aveu des manieres dont elles avoient été traitées. Il en convint, & nous sortîmes à l'instant pour apprendre ce que nous souhaitions.

Nous les trouvâmes dans leur chambre, où leur attitude & leur morne silence nous confirmerent dans l'idée où nous étions, que la pure complaisance leur avoit fait prendre le soir précédent l'air gai qu'elles avoient affecté dans le cabinet de la Princesse. L'aveu qu'elles nous en firent, fut accompagné de tant de larmes & de si vifs regrets, que nous en fûmes transportés de rage & de fureur. Nous vomîmes à l'envi, mon ami & moi, tout ce qu'il y a de plus exécration



contre les lâches auteurs de la juste affliction de ces Demoiselles.

Ce transport de colere sembla apporter quelque calme dans leur cœur , & rétablir la sérénité sur leur visage. Apaisez votre courroux, Messieurs, dit Ferdinande ; votre amour & notre honneur seront vengés plutôt que vous ne pensez , ne vous en mêiez pas s'il vous plaît , c'est assez que je vous en garantisse une pleine & prompte vengeance.

Une saillie si peu attendue nous déconcerta , le Chevalier me regarda d'un air interdit , & j'étois dans la même situation en le regardant moi-même. Je rompis enfin le silence. Est-ce , lui dis-je , votre amour , votre fidélité , ou le soin que vous avez de votre gloire , qui vous font parler avec tant de valeur ? L'un & l'autre , me répondit-elle avec une noble vivacité ; tout anime mon courage & fortifie mon bras , pour vous prouver que nous ne souffrirons pas impunément une pareille insulte. Ma chere cousine peut vous attester qu'avant que vous entraissiez dans notre appartement , la résolution étoit prise de punir le lâche Marquis , & de le faire périr avec honte de la main d'une fille. Elle & moi nous avons longtems

débatu qui de nous deux auroit ce doux plaisir. Elle me l'a cédé, j'en jouirai quoi qu'il en puisse arriver, dût-je perdre cent Amans & mille cœurs. Nous l'avons ainsi conclu, ajouta ma sœur, mille raisons nous l'ont inspiré de même; & si quelque Cavalier du monde vouloit y mettre des obstacles, ou être lui-même acteur dans cette scène, nous ne le regarderions de nos jours; si nous pensions seulement à lui, ce seroit pour l'abhorrer comme l'ennemi de notre gloire. Eh quoi? Ne sentez-vous pas que celui qui prétendrait nous venger, mettroit nécessairement notre gloire en compromis? Ne diroit-on pas avec raison que nous sommes à vous à des titres criminels, si nous vous permettions de punir ceux qui ont tenté de vous enlever nos cœurs & nos personnes? Non, non, Messieurs, il ne vous convient pas, je le répète, de paroître sur la scène; vous serez vengés & nous aussi; soyez aussi tranquilles que nous le sommes sur ce projet, ainsi que sur son exécution.

Qui fut le plus étonné du Chevalier ou de moi, c'est ce qu'on ne sauroit décider. Il eut beau leur représenter à quoi elles s'exposeroient, elles lui imposèrent silence plus

de dix fois , & voyant qu'il continuoit ses réflexions, elles se mirent à chanter à pleine voix pour ne pas l'entendre , ou pour l'obliger à se taire. Il se tut enfin : mais comme j'allois le relever pour continuer le discours qu'il avoit commencé , Ferdinande prit un air que je ne lui avois vu de ma vie. D'un ton dédaigneux & fier : Allez , dit-elle , demander permission à la Princeffe de nous venger ; & si elle vous l'accorde , nous nous déchargerons sur vous du soin que nous impose notre vertu.

Le coup qu'elle me portoit me parut violent , je fus sensible de tous les côtés où elle me frappoit. Dieux ! pensai-je , quelle nouvelle façon de reprocher une lâcheté à un Amant ! C'étoit en effet l'idée que j'avois de la promesse inconsidérée que j'avois faite à la Princeffe ; je ne lui eus pas plutôt donné ma parole que je m'en repentis , & peu s'en fallut que je n'allasse la retirer. Je répondis néanmoins à l'incomparable Ferdinande , que ce n'étoit que parce que j'étois coupable , que je cherchois à laver ma faute dans le sang des coquins qui en étoient l'infame occasion.

Elle alloit me répliquer quand on frappa

à la porte de la chambre où nous étions. J'en étois le plus près, il fallut que je l'ouvriffe. Mais de quel étonnement ne fus-je point faisi, voyant mon pere me tendre les bras ! Certainement je ne saurois dire si cette surprife me fut agréable ou non. Je l'embrassai cependant avec mon respect & ma tendresse ordinaire. Il étoit accompagné d'un Gentilhomme de ses voisins que je n'avois vu depuis longtems, & que j'eus de la peine à me remettre. Les Demoiselles coururent à l'envi embrasser mon bon pere, qui pour tout compliment nous cria, victoire ! Ce cri se fit avec une joie si marquée, que par une communication inexplicable, elle se répandit en même-tems dans nos cœurs & sur nos visages : nous comprîmes tous que ma grace en étoit le sujet.

En effet, à peine mon tendre pere se fut-il assis, que tirant de sa poche une grande *pancarte* où pendoient plusieurs sceaux, voilà, dit-il en me la présentant les larmes aux yeux, voilà le fruit de mes travaux. C'étoient effectivement des Lettres du Grand Sceau de la Chancellerie de la Cour de France. En les recevant des mains de mon pere je me jettai à ses genoux, que je bai-

gnai de larmes. Il me fut impossible de m'énoncer pour lui exprimer ma reconnoissance. Ferdinande qui me considéroit en cet état en verfoit déjà , & sûrement elle en auroit versé plus que moi , si le Chevalier ne les eût ménagées , en la tirant par sa robe , comme s'il eût voulu lui parler. Cette distraction fut sans doute capable de sécher ses yeux.

Mon beau-frere & sa femme ayant ouï répéter plusieurs fois le tendre mot de pere , accoururent pour lui donner à leur tour des preuves de leur tendresse. On s'imaginera sans peine qu'après avoir remercié mon pere de ses tendres soins pour moi , je ne manquai pas de lui demander s'il avoit rencontré beaucoup de difficulté à obtenir ma grace. Il répondit succinctement qu'elle ne lui avoit couté ni peine ni argent. J'ai , dit-il , été parfaitement bien reçu du Duc d'Orléans , qui après m'avoir écouté , m'a ordonné de me tranquiliser , & dit qu'il se chargeoit de tout. Je vais , continua-t'il de l'air gracieux qui lui étoit ordinaire, mettre cette procédure en bonnes mains , & recommander qu'on la finisse promptement. Je ne veux pas , ajouta-t'il , que vous vous consumiez

en dépense à Paris. Vous pouvez compter que vous retournerez incessamment chez vous. Pour votre Chevalier, reprit-il, je suis charmé qu'il ait de l'honneur; mais je voudrois qu'il eût un peu plus de discernement & moins de délicatesse sur cet article. Voilà, dit mon pere en finissant, le précis de toute la conversation que j'ai eue avec le Prince, & je n'ai vu personne que lui au Palais Royal.

A ce récit si intéressant pour moi, je renouvelai à mon pere les sentimens de la plus vive & de la plus sincere reconnoissance. Il me répondit gracieusement, en me disant qu'il n'en avoit jamais douté. Cependant cette bonne nouvelle ne fut pas capable d'effacer l'impression que m'avoit fait le reproche de mon adorable Ferdinande. Comme je remettois mes Lettres de grace dans leur étui, nos yeux se rencontrèrent avec notre tendresse ordinaire; & je trouvai le moment de lui dire sans qu'on s'en apperçût, qu'il étoit plus facile d'avoir du Souverain la grace d'un crime, que d'obtenir la sienne pour la moindre faute. Vous savez mieux que vous ne dites, me répondit-elle; je n'attens pas qu'on me la deman-

de , je prévien même ceux qui s'exposent à en avoir besoin.

Il semble que l'arrivée de mon pere eût dû nous faire oublier ou mépriser tout ce qui s'étoit passé , puisque dès ce moment notre départ fut fixé au surlendemain. Mais Ferdinande avoit trop fortement pris sa résolution pour ne pas l'exécuter. Elle vint dès le soir même dans mon pavillon , accompagnée de ma sœur , qui m'amusa par ses caresses , & par l'espérance des plaisirs qu'elle me proposoit , quand nous serions de retour dans notre campagne. Cependant Ferdinande profitant de ce moment , prit deux pistolets de poche que j'avois , & qu'elle avoit déjà vu plusieurs fois négligemment posés sur un sofa parmi quelques pipes. Elle les prit assez subtilement , pour que je ne m'en apperçusse pas. Dès qu'elle les eut mis dans sa poche , elle nous rejoignit après avoir fait deux ou trois tours de chambre.

Hé bien , dit-elle en s'afféyant auprès de moi , la présence de M. votre pere ne vous a-t'elle pas apporté le calme que je n'ai pu vous donner ? Vous paroissez content , & vous devez l'être , si les apparences ne sont

pas trompeuses. Je lui repondis que quelque tranquille que je fusse sur plusieurs choses qui me regardoient uniquement, je ne pouvois l'être sur les propres intérêts. Vous ne me jugez pas sans doute digne de votre confiance, repris-je, puisque vous avez refusé de me les remettre. En voilà de reste, dit-elle en m'enterronnant; mais vous vous trompez fort. Je ne pense qu'à ménager ma gloire; en vous assurant la fidélité de mon cœur. Quel lieu avez-vous de vous plaindre? Je me plains, repliquai-je, que vous trouviez mauvais que j'accorde ce que je ne dois pas refuser à la délicatesse de mon amour. Dans les termes où nous sommes ensemble, reprit-elle, pouvez-vous en bonne foi vous servir des expressions d'un novice de Cithère? Croyez-moi, n'usez point de ces fortes de ménagemens pour vous conserver mon cœur. Je vous charge seulement de me conserver votre aimable personne, vous n'aurez jamais de rival à craindre. M'affurerai-je d'un retour égal? Oui, oui, je vous le jure, lui repartis-je en l'embrassant. Qui que ce soit, toute beauté portant sceptre ou houlette ne dépossédera jamais l'incomparable Ferdinande du cœur du fidele Ravanne.



vanne. J'y compte , dit-elle en me disant adieu , & elles s'en allerent avec une gayeté dont je ne pouvois pénétrer la cause.

Un moment après qu'elles furent sorties , le Chevalier entra fort rêveur , & tout occupé de la scene qui s'étoit passée dans l'appartement de nos filles. Je ne sçai , me dit-il, quel est le dessein de nos Demoiselles. Je ne comprends rien aux sentimens qu'elles nous ont étalés avec tant de précision. Qu'en penses-tu toi-même , reprit-il ? Ma foi , lui dis-je mon cher , je suis aussi-bien que toi au bout de mon latin. Tout ce que je puis comprendre, c'est qu'elles ne veulent absolument pas que nous nous exposions. Car de quelque façon que la chose tournât , ce seroit toujours à notre desavantage. Il est vrai que si notre combat se décidoit en notre faveur , nous serions bien chez nous en lieu de sureté ; mais la Princesse étant choquée , y a-t'il lieu de douter que le Regent ne le fût peut-être plus qu'elle ? Notre situation n'en seroit pas certainement meilleure. Au bout du compte nous partons après-demain ; il me semble que nous quitterons la Lorraine avec plus d'agrément , quand nous en emporterons l'estime de la

Princesse. J'en conviens, reprit-il; mais il est bien dur d'abandonner ainsi le champ de bataille à un lâche coquin. Qui nous répondra que nous ne serons pas nous-mêmes regardés dans Paris comme des lâches? J'arrêtai toutes ses réflexions, quelque plausibles qu'elles fussent, en lui disant que la réputation que nous y avons, rendroit tout le monde sourd au bruit que l'indiscrete Renommée s'aviseroit d'y répandre. *Soit fait comme il est requis*, dit-il en se levant; ne pensons donc plus qu'à divertir ton pere, & à lui cacher l'insulte qui a été faite à sa fille & à sa niece. Ha par ma foi, dis-je, si le bon homme en avoit le moindre vent, tout vieux qu'il est, il ne consulteroit que son courage pour en tirer une prompte vengeance.

Nous prîmes donc le parti d'étouffer les justes ressentimens que nous en avons, & le dessein de divertir mon pere prévalut sur celui que nous avons formé contre le Marquis de R... Quant à la Marquise d'A... nous nous fîmes tous un principe de l'honorer d'un souverain mépris. On ne pensa plus qu'à disposer toutes choses pour notre départ, & à substituer aux plaisirs de la

Cour de Lorraine, ceux de la campagne que nous nous proposons de goûter avec nos voisins.

Comme nous avions passé une partie de la nuit à table, nous nous levâmes assez tard. Je fus le premier debout. Ayant ouvert ma fenêtre, je vis d'assez loin deux Demoiselles se donnant le bras, la tête enveloppée dans une coëffe. Elle m'avoient tout l'air de Ferdinande & de ma sœur. Je descendis au plus vite pour les reconnoître; mais dès que je fus dans la rue, je les perdis de vue. Je courus tout de suite à leur appartement, & ne les y trouvant pas, j'eus lieu de croire que je ne m'étois pas trompé. J'entrai dans celui de mon beau-frere pour m'en informer. On ne put m'en donner d'autre nouvelle, sinon que Ferdinande avoit dit le soir qu'elle sortiroit le matin pour acheter certaines babioles, qu'elle vouloit distribuer à de jeunes Demoiselles de notre campagne.

C'en fut assez pour suspendre les petites allarmes qui s'étoient élevées dans mon cœur. Cependant je ne laissai pas de courir les rues pour tâcher de les rencontrer. J'eus beau faire, je ne pus jamais les voir. Mille

réflexions qui s'entrechoquoient , me roulerent dans la cervelle sans pouvoir en fixer aucune , & moins encore découvrir le motif qui leur avoit fait quitter le lit si matin. Un valet de pié de la Princesse que je trouvai dans mon chemin , me dit les avoir vues se promener dans le parc avec le Marquis de R... Qu'on juge s'il en falloit tant pour me faire naître de la jalousie. Un Amant moins délicat que moi , n'auroit pu s'empêcher d'en prendre dans un cas pareil.

Je courus éveiller mon ami , pour lui faire part de ces nouvelles. Il ne fallut pas le secouer pour le faire lever. Il fut habillé dans le moment , & nous nous en allâmes galopper le parc à dessein de les chercher. Toute notre vengeance s'étant enflammée , nous étions dans le dessein de la satisfaire si nous rencontrions le Marquis avec elles. Après avoir fureté tout le parc sans avoir trouvé personne , nous prîmes le chemin de l'appartement de nos Dames. Nous n'en étions qu'à cent pas , que nous rencontrâmes mon pere , qui nous dit avoir reçu la visite des deux Demoiselles que nous cherchions , & qu'elles l'avoient quitté pour s'en aller à la Messe.

Ce que nous apprenions ramena le calme dans nos cœurs. Nous crûmes que le valet de pié s'étoit mépris. Allons voir, dis-je à mon ami, si à leur air nous ne pourrions pas découvrir leur intrigue, supposé qu'il y en ait dans leur conduite. Nous arrivâmes à leur appartement comme elles y entroient. Nous eûmes beau les étudier & tâcher de lire dans leurs yeux, nous n'y vîmes rien que de fort enjoué. Parbieu Mesdames, leur dis-je, vous avez bon-matin *la puce à l'oreille!* Où diable alliez-vous donc avec la rapidité des Biches? A moins que d'être portée sur les ailes de l'amour, je ne puis comprendre qu'on aille si vite. Tout ce que vous dites est vrai, répondit Ferdinando; votre comparaison est juste, & vous avez deviné le motif qui nous donnoit l'agilité des Biches. Vous voyez bien, mon cher cousin, ajouta-t-elle, que nous ne cachons pas la vérité, quoiqu'il nous fût aisé de soutenir un mensonge. Oui c'est l'amour qui nous guide, mais je vous laisse à deviner quels en sont les objets.

Quels qu'ils puissent être, dit le Chevalier d'un air sérieux, ce sont d'heureux mortels. Hé bien, Monsieur, lui dit ma sœur,

commencez donc à croire que vous n'êtes pas malheureux. Je le croirai quand il vous plaira, lui repliqua-t'il. Il y a longtems, reprit-elle, que vous devez être convaincu qu'il me plaît. Pour moi, dit Ferdinande, je laisse croire tout ce qu'on veut, & je fais tout ce que je puis pour qu'on croie juste. On seroit donc bien niais de s'y méprendre, dis-je à mon tour. Je vous l'avoue, repliqua-t'elle; il n'y auroit pas seulement de la niaiserie, mais une stupide insensibilité.

Enfin, je ne sçai comment la matinée s'écoula, mais il ne nous fut pas possible de trouver à placer un mot du Marquis de R... ni de son insulte. Il sembloit que l'éponge eût été passée sur un sujet qui me paroïssoit intéresser si fort leur gloire & notre amour. Ce ne furent que des discours coupés, des entretiens peu suivis. On alloit, on venoit, sous prétexte de disposer toutes choses pour notre départ. Elles nous congédierent même, nous disant d'aller ramasser nos hardes & de faire nos malles, tandis qu'elles s'occupoient à arranger leurs nipes dans leurs coffres.

Le Chevalier & moi nous prîmes le parti

d'aller nous promener au parc , pour y ronger notre frein. Je n'eusse jamais cru que ces deux filles eussent été capables de nous désorienter , & nous faire si fort perdre la bouffole sur leurs démarches. Cependant nous donnâmes nos ordres pour que tout fût prêt dès le soir , afin que rien ne nous retardât , quand nous serions le lendemain sur le point de partir. Cette précaution n'eût pas été prise plus à propos , quand elle auroit été concertée avec nos Demoiselles , elles seconderent leur dessein de leur mieux.

En sortant de table, mon pere me proposa d'aller voir la Princesse à l'issue de son diné , pour la remercier des bontés dont elle m'avoit donné tant de preuves. Le Chevalier qui en avoit aussi été l'objet , souhaita de nous y accompagner. A peine fûmes-nous annoncés à Son Altesse , qu'elle nous donna l'audience du monde la plus gracieuse. Elle nous retint longtems auprès d'elle. Et avant que nous prissions congé , elle me chargea de lui écrire tous les mois une espeece de *Mercur*e de la Cour , où je ne devois pas manquer d'insérer toutes les aventures du Palais Royal , sans oublier la moindre démarche du Régent ; & je sento

c'étoit ce qui l'intéressoit le plus.

Je lui promis de satisfaire ses desirs. J'y compte, dit-elle; mais écris-moi, ajouta-t'elle, de ton stile cavalier, & avec la même franchise dont tu me parles. Ma foi, Madame, lui répondis-je, fussiez-vous cent mille fois Princeffe, Votre Altesse ne sauroit me réduire à me contrefaire, je ne parle jamais que comme je pense. C'est fort bien, reprit-elle; il ne s'agit plus que de savoir l'art de bien penser. Je l'étudie tous les jours repar-tis-je, j'y emploie la moitié de mon tems; fasse le Ciel que ce ne soit pas un tems perdu! Je le souhaite, dit-elle en nous sou-haitant un bon voyage.

Mon pere, qui fut charmé d'avoir entendu la Princeffe me parler avec tant de bonté, ne put attendre plus longtems à me marquer sa joie. A peine Son Altesse eut disparu, que le bon homme colla son visage contre le mien, & le baigna de ses larmes. Le Ciel soit béni, me dit-il, je viens d'avoir une consolation à laquelle je ne me serois atten-du de ma vie. Je mourrois content, ajouta-t'il, si j'osois m'affurer que vous ne vous ren-drez jamais indigne des bontés qu'ont pour vous de si puissans Protecteurs. Je l'assurai



de mon mieux que je serois attentif à m'en rendre digne de plus en plus , & que si je n'étois pas heureux de ce côté-là , ce ne seroit pas ma faute.

Nous ne pensâmes plus qu'à mettre les dernières dispositions à notre départ , qui étoit fixé au point du jour du lendemain. Comme nous n'avions lié aucune société particulière à la Cour ni à la Ville , nous n'eûmes pas besoin de beaucoup de tems pour faire nos adieux. Nous nous propositions seulement le Chevalier & moi de voir les femmes de deux Officiers qui servoient dans les Troupes de France , lorsque Ferdinande & ma sœur nous joignirent comme nous quitions mon pere , pour aller faire ces deux visites. Nous ne les avons jamais vues d'un si beau coloris. Les robes les plus vermeilles auroient paru pâles en comparaison de leur visage. J'y remarquai cependant une altération qui marquoit celle de leurs cœurs.

Mon étonnement fut des plus grands , lorsque Ferdinande me dit pour tout compliment en me présentant deux pistolets de poche que je reconnus d'abord être à moi ,

qu'elle venoit de faire usage de mes propres armes , & qu'elle n'avoit pas voulu en employer d'autres pour se venger , afin que j'eusse en quelque façon part à sa vengeance. Je viens , reprit-elle , de tuer le Marquis de R... , de laver dans son sang l'insulte qu'il a faite à nos personnes , à notre gloire & à votre amour ; & de vous prouver que le notre est tendre , fidele , & constant.

Ciel ! nous écriâmes-nous comme de concert le Chevalier & moi , vous avez tué le Marquis ! & ne sachant que dire de plus , nous gardâmes le silence. Oui , dit ma sœur , il est couché sur la poussiere. C'étoit de nos mains seulement qu'il méritoit de périr , pour apprendre à tous les hommes qu'on ne ravit point les cœurs , qu'on ne fait point violence aux personnes qu'on aime sans retour , & qu'il faut attendre que les Dames se livrent elles-mêmes. Ferdinande , ajouta-t'elle , a tué le coquin : & si son coup eût manqué , le mien auroit porté à coup sûr.

Nous les écoutâmes tout stupéfaits sans leur pouvoir répondre. Il faut , Messieurs , reprit Ferdinande , que notre procedé soit

bien juste, puisque vous n'y trouvez pas à redire. Nous regardons avec raison votre silence, comme un applaudissement que vous donnez à notre courage. N'en parlons plus, mais pensons à la retraite. Nous avons tout le tems qu'il nous faut pour être en sûreté, avant qu'on ait trouvé le cadavre. Il est dans une espece de taillis derriere le parc, que personne ne fréquente. C'est-là, ajouta-t'elle, où il m'avoit donné rendez-vous; j'ai été aussi exacte que lui, & je n'ai manqué ni le lieu ni l'heure.

Après cela elle nous quita brusquement, & s'en alla avec ma sœur pour faire porter incessamment leurs coffres avec les autres. Je priai le Chevalier de les suivre, tandis que j'irois prévenir mon pere, non du coup de Ferdinande, mais d'une autre affaire que je mettrois sur le compte de mon ami. Je trouvai mon pere endormi dans un fauteuil, & n'ayant pas balancé à l'éveiller, je lui fis entendre qu'il falloit partir sans délai, pour prévenir une affaire d'honneur que le Chevalier auroit infailliblement avec un Officier de la Cour de Lorraine, si nous passions la nuit dans la ville. L'histoire que je lui fis étoit si naturelle, que mon sage pere

Jouant ma prudence , se donna tous les mouvemens pour hâter notre départ. Il étoit venu dans le carosse d'une Dame de nos voisines , & il y avoit justement quatre places. Les Demoiselles arrivant avec mon beau-frere , sa femme & le Chevalier trouverent les chevaux au carosse & y monterent avec mon pere. Le Gentilhomme qui l'avoit accompagné , & mon beau-frere ne partiront qu'avec nous. Le cocher fouetta avec ordre de les mener bon train. La Tulipe que j'avois envoyé chercher des chevaux de poste , ne se fit pas attendre , & nous partîmes tout de suite. Le Chevalier me fit un grand plaisir de me dire qu'il avoit prévenu nos Demoiselles , & que j'avois inventé un prétexte spécieux pour que mon pere précipitât notre départ.

Ayant le carosse à demi-lieue de la ville , nous nous présentâmes aux portieres , afin de prévenir toute inquiétude. Je suis bien-aîsé de vous voir , nous dit mon pere , car votre retardement commençoit à m'inquiéter. Je lui dis que nous ne ferions pas mal de prendre le grand chemin de Verdun , qui étoit droit , bien pavé , & bordé presque

par-tout de cabarets & de villages , où nous pourrions nous arrêter quand il nous plairoit. Il applaudit à mon avis. Il étoit effectivement le plus sûr , & le plus propre à voyager de nuit. Mais ce n'étoit pas-là ma principale vue : c'étoit précisément parce que nous n'avions que deux postes à faire pour sortir des Etats du Duc de Lorraine , & qu'il y avoit sur la frontiere en France un gros cabaret , où nous pourrions nous reposer tranquillement une bonne partie de la nuit. Le cocher suivant cette décision enfila au premier carrefour la chaussée que je lui montrai , en lui renouvelant l'ordre d'aller le meilleur train , dût-il fatiguer les chevaux jusqu'à l'endroit que je lui nommai. Reposez-vous sur moi , me dit-il , Monsieur, nous irons vite , puisque nous n'allons pas plus loin. Je rejoignis ma troupe , & nous quitâmes la compagnie pour former une espece d'arriere-garde à cent pas du carosse.

La nuit étoit déjà entierement obscure. Nous en fûmes d'autant plus aises , qu'elle nous déroboit à la vue des endroits par où nous passions , & que nous rencontrerions

moins de voyageurs. Nous nous entretenimes pendant la route de l'action de nos Demoiselles , dont nous admirâmes le courage, qui se trouve rarement dans leur sexe. Mon ami me dit sans pouvoir être entendu des deux autres qui étoient dix pas devant nous, que Ferdinande & ma sœur étoient résolues de se brouiller sans retour avec nous , si nous avions entrepris de rompre leur mesures ; & qu'en se vengeant , du même coup elles avoient voulu nous donner des preuves d'un amour aussi fidele que sincere ; qu'elles avoient même ajouté qu'elles seroient mortes de chagrin , si nous avions hazardé de nous battre avec le Marquis & avec son neveu , parce que nous ne pouvions exécuter ce dessein sans risquer nos vies , & par conséquent toute leur félicité ; au-lieu que n'étant pas obligées à certaines regles de l'honneur , elles ne risquoient rien. C'est , dit-il , tout ce que j'ai eu le tems d'apprendre. Le reste de l'histoire nous est réservé pour la premiere occasion où elles auront la liberté de nous entretenir.

Nous fimes notre route le plus heureusement du monde , malgré la pluie qui nous accompagna jusqu'au gîte. Nous y arrivâmes

après trois heures de marche. Je trouvai le moment, en aidant Ferdinande à descendre du carosse, de lui dire que nous étions en France, & qu'elle étoit à l'abri de toute poursuite. Je vous assure, dit-elle, que j'ai exécuté mon dessein avec tant de confiance, que je ne suis point du tout embarrassée des suites qu'elle pourroit avoir : mon amour & ma gloire étoient mes seuls garans.

Tout le monde s'étant trouvé de belle humeur en entrant dans l'auberge, chacun avoua avoir grand appétit. Le Chevalier se chargea d'ordonner le souper, & tandis qu'il en faisoit la disposition avec le cuisinier, nous nous amusâmes à raconter les divertissemens du Carnaval de la Cour de Lorraine. A entendre parler & rire nos Demoiselles, il étoit aisé de juger qu'elles ne se repentoient point du coup qu'elles venoient de faire. L'espérance qu'elles avoient d'être pleinement justifiées dans nos esprits de n'avoir eu aucune complaisance pour nos rivaux, leur caufoit un plaisir marqué dans toutes leurs manieres. Ferdinande me donnoit à tout moment des coups d'œil, qui

ne tendoient qu'à m'en donner des preuves ; ils me disoient éloquemment tout ce que sa bouche auroit pu m'annoncer de plus tendre ; & mes yeux lui répondoient d'une manière à lui faire comprendre que je n'y étois ni sourd , ni insensible.

Le soupé étant servi , tout le monde y fit honneur ; on mangea avec un appétit charmant ; la gayeté fut le plus piquant assaisonnement des mêts qui nous furent servis. Mon bon homme de pere y paya son écot par cent jolis mots qu'il plaçoit très à propos ; il sembloit qu'il remontât au période de sa plus verte jeunesse. Hé bien mes enfans , nous dit-il à la fin du soupé , qui ne laissa pas que d'être long , vous sentez-vous assez éveillés pour continuer notre route ? Il eut à peine parlé , que nous applaudîmes tous d'une voix à son dessein.

On fit monter le cocher , pour lui demander s'il pourroit bien résister au sommeil , & nous mener sûrement à trois lieues de l'endroit où nous étions. Il nous répondit qu'on pouvoit compter sur lui. Je n'en voulus pas savoir davantage , pour aller ordonner les



chevaux de poste dont nous avions besoin. Le cocher se trouva prêt quand ils nous furent amenés. La poste étoit justement à vingt pas de notre auberge. Tout est prêt, dis-je en rejoignant la compagnie. Partons ; dit mon pere ; je veux vous mener chez un Gentilhomme de mes amis où nous irons déjeuner , nos chevaux y reposeront trois heures , & nous aurons assez de tems pour arriver au logis avant soleil couché. Ce projet redoubla notre belle humeur, & pendant le reste de la route on ne parla de rien de sinistre.

Nous étions si surpris le Chevalier & moi de la bonne contenance de nos Demoiselles, que nous eûmes la curiosité d'examiner si elles se soutiendroient. Nous voltigions continuellement aux portieres du carosse ; nous étudiyons leurs yeux , leurs manieres ; leurs discours, & nous les trouvions toujours égales. Parbieu , me dit le Chevalier avec étonnement , je ne les aurois jamais cru capables d'un pareil héroïsme ! On voit bien ; lui dis-je , que l'Amour n'est pas moins ha-

bile que Mars à former des Héros. Je le comprends maintenant , repliqua-t'il , mais je ne l'aurois jamais conçu.

Notre cocher fit si grande diligence, qu'en moins de trois heures nous fûmes rendus chez le Marquis de B... Il fumoit sa pipe à la fenêtre , quand nous entrâmes dans la cour du Château. Ma foi ma vieille guerre , lui dit mon pere, je vous ameine bonne compagnie & gens de grand apétit. Il descendit , & nous reçut à bras ouverts. Vous arrivez à propos , nous dit-il ; vous vous trouverez à la dissection d'un sanglier , qui va se faire dès que deux de mes voisins que j'attens seront arrivés ; & après avoir fait mille politesses aux Dames , il les introduisit dans l'appartement de la Marquise , qui les caressa de son mieux. On leur offrit des lits , mais elles répondirent d'un air franc & libre , qu'elles avoient plus d'envie de déjeuner que de dormir. Elle se leva pour leur faire compagnie , & nous allâmes avec le Marquis voir dépecer le monstrueux sanglier qu'on avoit pris depuis deux jours. Les Gentilshommes du voisinage qui avoient été de la chasse , étoient gens de bonne façon , &

encore de meilleure humeur. Nous passâmes agréablement trois heures dans cette maison, d'où nous partîmes après avoir bien déjeuné, & régala la Marquise du récit du Carnaval de Nanci.

Quelque agrément que nous eussions trouvé à la Cour de Lorraine, il n'y eut personne de la compagnie qui ne respirât un air de liberté en arrivant au logis. De nouveaux plaisirs se succédoient sans cesse avec un délicieux enchaînement. L'amour s'y donna carrière, & prit un libre essor, & bien plus tranquille qu'il ne l'avoit eu à Nanci. Dès qu'on eut appris mon retour, la compagnie de nos voisins se renouvelloit chaque jour au logis, sans que notre liberté souffrit aucune contrainte. Je me prêtois si à propos aux Dames & aux Cavaliers, que je me trouvois toujours libre; & ne mettant jamais Ferdinande ni ma sœur d'aucune des parties de jeu que j'avois soin de lier, elles n'étoient pas moins libres que le Chevalier & moi, nous mettions cette liberté à profit.

A la faveur de ces heureuses dispositions; il nous fut facile de nous dérober tous quatre, sans que notre absence se fit remarquer.

Nous avons laissé plusieurs Cavaliers à table, j'avois enfilé les autres au jeu pour faire la partie des Dames, & tout étant ainsi réglé, je suivis nos Demoiselles & mon ami, qui étoient disparus insensiblement les uns après les autres sans aucune affectation.

Comme nous traversons le grand chemin de Lorraine pour aller joindre un vallon où le soleil se faisoit agréablement sentir, il passa deux Cavaliers, qui nous ayant salués très-poliment, me donnerent lieu de les aborder, & de leur demander des nouvelles. Ma compagnie suivit d'assez près pour nous entendre. Un des Cavaliers me répondit qu'il n'y avoit en Lorraine aucune nouvelle qui intéressat le Public, mais qu'il avoit appris en passant par Nancy, que le Marquis de R... avoit été cruellement blessé, sans qu'il eût jamais voulu avouer de qui il avoit reçu le coup. Apparemment, leur dis-je, Messieurs, c'est la suite de quelque affaire d'honneur. Mais, repris-je, la blessure est-elle mortelle? On dit que non, me repliqua-t'il, Et comme j'allois lui repartir, j'en-

tendis Ferdinande dire bien haut sans aucun ménagement , *tant pis , tant pis , il n'est pas digne de vivre.*

Je fus si déconcerté , que les paroles me rentrèrent dans le ventre. Heureusement que les Cavaliers ne firent pas bien des façons en nous quittant. Je leur en fus bon gré , & les en tins quite avec plaisir.

Affurément , dis-je à Ferdinande en lui redonnant le bras , vous êtes résolue à chanter vous-même votre victoire , pendant que nous nous efforçons de l'ensevelir dans le silence. Pourquoi me taisois-je , me dit-elle ? pourquoi cacherois-je ma vengeance ? puisque le lâche a bien osé m'offenser à la face du Ciel & de la Terre ? Mais en serez-vous mieux vengée , repris-je , en faisant claquer votre fouet ? Oui sans doute , me repartit-elle ; je n'ai pas fait un coup d'étourdie dont je doive rougir ; & si j'ai eu du plaisir dans ma vengeance , il ne m'est pas moins doux de me la rappeler : d'ailleurs on sçait peut-être déjà qu'il m'a outragée : il faut donc que je publie que je l'ai puni de sa lâcheté , afin qu'on ne doute pas de mon innocence.

Pour moi, dit ma sœur, je suis du sentiment de ma cousine, & je crois que nous ne devons perdre aucune occasion de sonner cette grosse cloche. Je penserois assez comme ces Demoiselles, dit le Chevalier, je ne vois pas que les suites en soient à craindre dans aucun sens. Hà par ma foi me voilà bien payé de mes avis, repris-je ! Taisez-vous morbieu petit Chevalier de Ravanne, ajoutai-je en badinant ; visitez bien les Archives de Cithere, feuilletez-en bien le Code & le Digeste, avant de prendre place dans le Barreau de cette tendre Cour. Ferdinande affectant un air sérieux, que j'aime, dit-elle, qu'on se rende ainsi justice,

Ce badinage nous conduisit insensiblement à l'endroit où nous allions nous reposer, il me tarδοit d'y être, j'avois ménagé ce moment pour entendre de Ferdinande elle-même, tout le récit de cette héroïque aventure. Elle fut assez complaisante pour ne se faire pas longtems prier. Elle ne doutoit pas que je n'eusse une impatiente curiosité de l'apprendre : peut-être aussi ne me trompois-je pas, en pensant que son amour

'étoit pas moins impatient de me la raconter.

„ Mr. le Chevalier , dit-elle en regardant  
 „ mon ami . n'a pas sans doute oublié ce que  
 „ je lui ai dit avant de partir de Nanci , au  
 „ sujet du principal motif qui nous a enga-  
 „ gées à punir le lâche qui nous a offensées ,  
 „ sans que nous l'ayons jamais regardé qu'a-  
 „ vec une extrême indifférence : c'est vous ,  
 „ Messieurs , que nous voulions ménager  
 „ uniquement.

„ Un moment avant de sortir du Bal , le  
 „ Marquis , de qui je ne me serois jamais dé-  
 „ fiée , trouva par je ne sçai qu'elle fatalité ,  
 „ le moment de me parler. Le Carnaval fi-  
 „ nit , me dit-il , mais continuons-le en sor-  
 „ tant d'ici : mon neveu qui a son apparte-  
 „ ment dans le Château , y doit régaler trois  
 „ Demoiselles , il faut absolument que vous  
 „ soyez de la partie : le voici qui vient  
 „ vous en prier. Il nous accosta à cet effet ,  
 „ & nous pria de si bonne grace , que nous  
 „ n'aurions jamais pensé qu'il y entendît  
 „ finesse.

„ Ils vinrent donc nous prendre au logis ;

„ d'où nous sortîmes si furtivement , qu'il  
 „ étoit impossible de s'en appercevoir. Mais  
 „ malheureusement , nos chers voisins qui  
 „ étoient couchés dans la chambre à coté  
 „ de la notre , nous entendirent. Nous  
 „ voyant découvertes , nous n'aurions pas  
 „ sans doute persisté dans notre dessein.  
 „ Quoiqu'il en soit , nous montâmes dans  
 „ le carosse du Marquis avec la dernière con-  
 „ fiance. Ils tâcherent de nous amuser par  
 „ des contes , afin que nous ne nous ap-  
 „ perçussions pas de la trahison. Mais mal-  
 „ gré le train où nous étions de rire , & d'é-  
 „ couter tout ce qui pouvoit nous y exci-  
 „ ter , je pensai qu'il y avoit longtems que  
 „ nous étions en chemin , & que nous de-  
 „ vions être rendus à l'appartement où l'on  
 „ feignoit de nous conduire. Nous n'en de-  
 „ meurions pas fort loin , bien qu'il fût à  
 „ l'extrémité du jardin dans un corps de  
 „ logis du vieux Château. Il ne s'agissoit  
 „ que de faire le tour du Palais & des murs  
 „ du jardin.

„ Ma cousine m'ayant touchée deux ou  
 „ trois fois du pié , me fit comprendre qu'elle  
 „ s'apercevoit bien de la tricherie. Pour  
 „ seconder



„ seconder son intention , je dis au Marquis  
 „ qu'assurément il ne nous menoit pas chez  
 „ Mr son neveu , & qu'il me paroissoit que  
 „ nous étions déjà fort loin hors de la ville.  
 „ Il me répondit fort ingénument que nous  
 „ en étions éloignés d'une lieue , & nous  
 „ exhorta en même-tems à nous tranquili-  
 „ ser. Ce n'est pas chez mon neveu , dit-il ,  
 „ que je vous mene ; c'est chez moi que je  
 „ veux avoir l'honneur de finir le Carnaval  
 „ avec vous : nous sommes partie quarrée ,  
 „ c'est autant qu'il en faut pour passer agréa-  
 „ blement le tems. Je lui repartis qu'il s'y  
 „ prenoit très-mal pour nous procurer du  
 „ plaisir , & qu'il ne devoit pas s'en pro-  
 „ mettre en notre compagnie en en usant  
 „ avec nous de la sorte. Apprenez , ajou-  
 „ tai-je d'un ton fier ; que nous sommes De-  
 „ moiselles , & que nous appartenons à gens  
 „ qui pourront bien vous faire repentir de  
 „ votre insolente témérité : & si vous ne  
 „ nous ramenez tout de suite en ville , vous  
 „ devez vous attendre à toute l'étendue de  
 „ notre courroux.

„ Il repliqua qu'il n'avoit pas cru que

„ nous prissions si sérieusement une entre-  
 „ prise qu'il traitoit de piece de Carnaval ,  
 „ & dont il avoit formé le dessein sans pen-  
 „ ser au crime ; mais que nous étions trop  
 „ près de son Château pour ne nous y pas  
 „ rafraîchir , & nous reposer jusqu'au lende-  
 „ main ; qu'il promettoit de nous ramener  
 „ saines & sauvés où il nous avoit prises ;  
 „ & qu'enfin nous ne devions avoir aucune  
 „ inquiétude au sujet de nos parens , puis-  
 „ qu'il avoit donné des ordres pour qu'ils  
 „ fussent informés de notre partie au petit  
 „ point du jour.

„ Tous vos discours sont inutiles & frivo-  
 „ les , lui repartis-je , & nous n'y ajoutons  
 „ aucune foi. Nous sommes entre vos mains  
 „ jusqu'à ce que quelqu'un nous en arrache ,  
 „ ou que vous nous relâchiez. Mais prenez  
 „ garde de vous oublier , & ménagez vos  
 „ discours & vos manieres , si vous voulez  
 „ éviter un éclat qui ne pourroit que vous  
 „ être funeste. Ce discours lui fit faire quel-  
 „ ques réflexions. L'effet qu'elles eurent ,  
 „ fut la parole d'honneur qu'il nous donna  
 „ que nous serions chez lui en toute sûreté.

„ Nous y arrivâmes enfin. Nous y fûmes  
 „ traitées avec la dernière politesse. Nous  
 „ ne pûmes même nous dispenser d’y pren-  
 „ dre quelques rafraichissemens , & même  
 „ de nous reposer sur un lit sans nous des-  
 „ habiller.

„ Mais voici la noirceur de leur dessein ,  
 „ qu’il ne nous fut pas malaisé de connoi-  
 „ tre. Le Marquis nous avoit fait préparer  
 „ deux lits dans la même chambre , il vint  
 „ nous y conduire accompagné de son ne-  
 „ veu , qui donnoit la main à ma cousine ,  
 „ qui étoit sans doute la proie que son oncle  
 „ lui avoit destinée. Un instant après que  
 „ nous y fûmes entrées , ils prirent congé ,  
 „ & se retirèrent pour nous laisser en li-  
 „ berté.

„ Nous nous entreregardions dans un  
 „ triste silence ma cousine & moi , égale-  
 „ ment surprises de notre aventure. Elle  
 „ nous parut en ce moment beaucoup plus  
 „ équivoque que nous ne l’avions pensé.  
 „ Que faire , lui dis-je enfin , ma chere cousi-  
 „ ne ? Il n’est plus tems d’éviter le danger ,  
 „ nous y sommes engagés , il est question  
 „ de nous y soutenir avec courage , & d’en

„ sortir avec honneur. Je vois , me répon-  
 „ dit-elle , que c'est l'unique parti que nous  
 „ ayons à prendre.

„ Nous le prîmes bien vite , & nous re-  
 „ marquâmes en examinant la porte par où  
 „ nous étions entrées , que nous ne pou-  
 „ vions nous renfermer , & qu'on en avoit  
 „ enlevé tout fraîchement les verroux :  
 „ nous en avons effectivement entendu le  
 „ bruit , pendant que nous nous reposions  
 „ dans la sale où nous fûmes introduites.  
 „ Ce n'est pas tout. Le Marquis ayant prévu  
 „ que nous pourrions bien barricader la  
 „ porte dans quelque chambre qu'il nous  
 „ eût donnée , il avoit choisi celle-là , où il  
 „ y avoit encore deux fausses portes que  
 „ la tapifferie couvroit avec beaucoup d'ar-  
 „ tifice. Mais nous nous apperçûmes qu'elle  
 „ avoit été détendue , & lâchée d'une ma-  
 „ niere à pouvoir être levée fort aisément.  
 „ Nous la levâmes , nous trouvâmes la por-  
 „ te , & entendîmes enlever les verroux ,  
 „ comme de la premiere.

„ Toutes ces circonstances étoient plus  
 „ que suffisantes pour nous prouver le mau-

„ vais deſſein de ces lâches coquins. Nous  
 „ en frémîmes , & la rougeur qui nous en-  
 „ flamma le viſage , nous fut une preuve ré-  
 „ ciproque que nous craignons le danger.  
 „ Nous nous mîmes à frapper de toutes nos  
 „ forces pour être plutôt entendues. On nous  
 „ entendit en effet , & une femme qui avoit  
 „ l'air d'être la concierge du Château , vint  
 „ auſſi-tôt nous demander ſi nous avions be-  
 „ ſoin de quelque choſe. Je lui dis de prier  
 „ le Marquis de venir. Elle n'y manqua pas,  
 „ & le Marquis ne ſe fit pas attendre. Il  
 „ vint avec ſon neveu , mais ils ne nous pa-  
 „ rut pas qu'il ſe doutât du motif qui nous  
 „ le faiſoit appeller.

„ En vérité , Monsieur , lui dis-je lorsqu'il  
 „ fut entré , vous me permettrez de vous  
 „ dire que vos manieres répondent peu à  
 „ votre naiſſance. Penſez-vous bien à l'in-  
 „ jure que vous vous faites à vous-même ,  
 „ en traitant auſſi indignement des Demoi-  
 „ ſelles dont le ſang eſt auſſi noble que le  
 „ votre ? De quoi vous plaignez-vous donc ,  
 „ répondit-il ? Vous manque-t'il quelque  
 „ choſe dans votre appartement , ou vous y  
 „ a-t'on fait quelque injulte ? Hé quoi , repar-

tis-je ! N'est-ce pas nous en faire des plus inouïes , que de nous donner un appartement où nous ne sommes pas en sûreté ? Comment pallierez-vous le mauvais dessein que vous avez sur nous , après avoir fait arracher les verroux des portes de cette chambre , où nous en avons heureusement découvert deux , que la tapisserie couvroit ?

„ Fi , fi , Monsieur ; si vous avez formé le  
 „ dessein de faire violence à notre vertu ,  
 „ vous dérogez indignement à celles de vos  
 „ ancêtres, & vous attendez à leur gloire, en  
 „ flétrissant votre front par une action aussi  
 „ lâche que celle que vous méditez. Au  
 „ reste , sachez , lui dis-je d'un ton fier , que  
 „ nous ferons un éclat dans la Lorraine &  
 „ les Provinces voisines retentiront à votre  
 „ confusion , & que vous nous arracherez la  
 „ vie plutôt que d'obtenir de nous la plus  
 „ petite faveur.

„ Cette fermeté l'étonna. Il pâlit & rou-  
 „ git presque à la fois , & il nous laissa pen-  
 „ ser qu'il étoit fort embarrassé de nous ré-  
 „ pondre. Nous n'eûmes pas de peine à  
 „ comprendre qu'il se repentoit déjà de son  
 „ entreprise. Ayant néanmoins repris ses

„ esprits , il nous dit après avoir donné le  
 „ meilleur sens qu'il put aux choses que je  
 „ lui reprochois , qu'il alloit nous conduire  
 „ dans plusieurs appartemens , & que nous  
 „ n'avions qu'à choisir celui qui nous con-  
 „ viendroit.

„ La deuxieme chambre qu'il nous mon-  
 „ tra , fut de notre goût. Elle étoit petite  
 „ à la vérité , mais elle étoit sure. Elle se  
 „ fermoit en dedans d'une maniere à ne  
 „ pouvoir être ouverte sans être enfoncée.  
 „ Celle-ci , lui dis-je , Monsieur , est de no-  
 „ tre goût ; nous y passerons la nuit tran-  
 „ quilement , si vous nous le permettez , &  
 „ si vous vous désistez du dessein d'y trou-  
 „ bler notre repos.

„ Je suis charmé , repliqua-t'il , que vous  
 „ vous y trouviez bien , il ne tiendrait pas  
 „ à moi que vous n'y passassiez la nuit plus  
 „ agréablement. Mais puisque vous refusez  
 „ nos cœurs & notre compagnie , je vous  
 „ prouverai que je sçai autant observer les  
 „ loix de la politesse & de l'hospitalité ,  
 „ que vous violez les douces & tendres loix  
 „ de l'amour , qui bannissent une si étrange  
 „ sévérité.

„ Vous serez autorisés à nous faire ces re-

„ proches , repris - je , Messieurs , quand  
 „ après vous avoir donné nos cœurs , nous  
 „ vous refuserons ce que l'amour veut bien  
 „ qu'on accorde en ce cas. Attendez du  
 „ tems & de vos soins que nous vous met-  
 „ tions au nombre de nos Amans , & nous  
 „ vous forcerons à avouer que bien loin d'ê-  
 „ tre cruelles , nous savons distribuer à pro-  
 „ pos les récompenses dues à un tendre &  
 „ fidele amour. C'est , ajoutai-je , tout ce  
 „ que vous avez jusqu'à présent à espérer de  
 „ plus gracieux , c'en est même peut-être  
 „ beaucoup plus que nous ne devrions vous  
 „ accorder. Nous vous souhaitons le bon  
 „ soir , il est tems que nous nous reposions ,  
 „ pour rendre à nos esprits & à nos cœurs le  
 „ calme que vos manieres suspectes en ont  
 „ chassé.

„ Ils se retirèrent couverts de confusion ,  
 „ & on n'oublia pas néanmoins de nous en-  
 „ voyer la concierge pour faire notre lit.  
 „ Dès qu'elle l'eut mis en état , nous la  
 „ priâmes de nous apporter deux chandel-  
 „ les , pour avoir de la lumiere dans la  
 „ chambre pendant la nuit. Cette femme à  
 „ qui



„ qui il tarδοit d'être dans son lit , revint  
 „ très-promptement avec les chandelles ,  
 „ un pot d'eau , une bouteille de vin , des  
 „ verres , & elle se retira au plus vite.

„ Nous fermâmes notre porte aux ver-  
 „ roux & à la serrure , dont nous avons  
 „ mis la clé en dedans , & nous la barrica-  
 „ dâmes encores avec la table , que nous  
 „ chargeâmes de deux ou trois fauteuils  
 „ très lourds , & d'un foyer de fer très massif.  
 „ Toutes ces suretés étant prises , nous nous  
 „ mîmes entre les draps , vêtues d'une par-  
 „ tie de nos habits. Il y avoit toute appa-  
 „ rence que nous dormirions peu. Nous ne  
 „ pensions effectivement qu'à reposer , &  
 „ n'espérant pas que le sommeil nous saisit ,  
 „ nous nous entretenions de notre aventure.  
 „ Mais nous étions si fatiguées que nous  
 „ nous endormîmes en parlant , & même  
 „ bientôt après que nous fûmes couchées  
 „ Notre sommeil fut si profond , que nous  
 „ ne nous éveillâmes qu'à midi. Les Cava-  
 „ liers ne l'interrompirent point , voulant  
 „ sans doute compenser par cette complai-

„ fance , les impoliteſſes qu'ils nous avoient  
„ faites.

„ Dès qu'ils nous entendirent remuer  
„ dans la chambre , ils vinrent nous ſou-  
„ haiter le bon jour , & nous demander ſi  
„ nous ſouhaitions prendre quelque choſe  
„ avant dîné. Nous leur répondîmes avec  
„ la même politeſſe , que nous eſpérions  
„ aller dîner à la ville. Ho parbieu Meſda-  
„ mes , repartit le Marquis , vous accepte-  
„ rez ſ'il vous plaît le dîné qui ſe prépare  
„ ici ; car quand vous partiriez tout-à-  
„ l'heure , vous n'arriverez certainement à  
„ Nanci qu'à une heure indue pour dîner.  
„ Nous eûmes beau inſiſter pour notre dé-  
„ part , il fallut le différer juſqu'après le  
„ dîné , qui fut aſſez long.

„ Après qu'on eut ſervi le fruit & ren-  
„ voyé les domeſtiques , le Marquis com-  
„ mença à s'étendre beaucoup ſur l'épreuve  
„ qu'ils avoient voulu faire de notre vertu.  
„ Il rapporta toutes les circonſtances de  
„ leur action à cet unique fin ; & après nous  
„ avoir accablées d'éloges , il nous propoſa  
„ en ſatisfaction , diſoit-il , de leur prétendu  
„ crime , de recevoir leur cœur & leur main.  
„ Je ne ſçai ſi je ne rougis point à cette im-

„ pudence ; mais ayant jetté les yeux sur ma  
 „ cousine , je lui vis un teint plus vif que de  
 „ l'écarlate.

„ Ce stratagème que je n'aurois su pré-  
 „ voir , me jetta dans un desordre que j'eus  
 „ bien de la peine à cacher. M'étant néan-  
 „ moins remise assez vite , je lui répondis  
 „ brusquement, qu'il y avoit de l'effronterie  
 „ d'oser aspirer à la possession d'un cœur ,  
 „ après avoir marqué un mépris si insultant  
 „ à la personne à qui on le demandoit. Il  
 „ rougit , & prenant encore un ton plus  
 „ doux , il dit que si je regardois son action  
 „ dans le sens qu'il l'avoit faite , je n'y trou-  
 „ verois qu'un amour violent , qui ne lui  
 „ avoit pas permis de faire des réflexions  
 „ qui auroient pu l'arrêter. Si vous appelez  
 „ amour , repris-je , ce qui n'est qu'une pure  
 „ brutalité , vous nommez très-mal les cho-  
 „ ses. N'en parlons plus je vous prie , ajou-  
 „ tai-je , car l'action est si noire , que vous  
 „ ne pourriez jamais la blanchir ; laissons  
 „ au tems le soin d'y passer l'éponge , &  
 „ ; pour commencer à la réparer , ordonnez  
 „ je vous prie qu'on nous ramene à la ville.

„ Ce discours le déconcerta ; mais rom-  
 „ pant le silence que je lui avois imposé ,

„ nous pria d'oublier leur innocente témé-  
 „ rité. Le plus grand plaisir , dit-il , que  
 „ je puisse recevoir de la vie , c'est de me  
 „ donner vos paroles d'honneur , que vous  
 „ tournerez cette avanture dans le sens  
 „ qu'elle a été formée. Vous l'avez prise  
 „ d'une façon toute opposée à nos desseins ,  
 „ nous n'avons jamais pensé qu'à faire une  
 „ partie de Carnaval ; & ayant l'honneur de  
 „ vous connoître fort enjouées , je n'ai nul-  
 „ lement douté que vous ne lui donnassiez  
 „ le même sens.

„ Après lui avoir fait comprendre que  
 „ plusieurs circonstances lui en donnoient  
 „ un très ignominieux pour eux , & plus  
 „ offensant pour nous , je lui promis de tour-  
 „ ner la chose comme il le souhaitoit , &  
 „ d'en imposer même jusques-là à la Prin-  
 „ cesse , si elle me faisoit l'honneur de m'en  
 „ demander compte. Ma chere cousine, aussi  
 „ touchée que moi de l'état repentant où ils  
 „ paroissoient , ratifia par sa parole d'hon-  
 „ neur ce que je venois de promettre , &  
 „ promit elle-même de s'y conformer.

„ Elle n'avoit pas achevé de parler, qu'on  
 „ vint remettre au Marquis une lettre de la

„ part de Son Alteſſe. Il ſortit de table pour  
 „ la lire , & il reſta aſſez longtems dehors  
 „ pour nous faire juger qu'il en avoit be-  
 „ ſoin pour ſe remettre du défordre qu'elle  
 „ lui avoit cauſé. Il rentra enfin , affectant  
 „ beaucoup de ſérénité. Mais je n'en ſus  
 „ pas la dupe , & profitant de ce moment  
 „ que je crus favorable , je lui renouvelai  
 „ mes inſtances pour notre retour.

„ Je vous ai prévenu , me dit-il : tout ſe  
 „ diſpoſe pour vous ramener , non chez  
 „ vous , mais dans l'appartement même de  
 „ la Princeſſe , où j'eſpere que vous ſoutien-  
 „ drez le caractère d'honneur dont vous  
 „ m'avez donné des preuves auxquelles je  
 „ ne m'attendois pas. Quelque rares qu'el-  
 „ les ſoient de cette eſpece & dans pareille  
 „ occaſion , je pourrai en rendre partout un  
 „ ſincere témoignage. C'eſt du moins un  
 „ avantage que je retire de l'action que vous  
 „ trouvez ſi noire.

„ Telle eſt la ſcène qui ſe paſſa à table.  
 „ Nous partîmes dès que le caroffe fut prêt ,  
 „ & ces Meſſieurs n'eurent pour nous que  
 „ des politeſſes très-déliçates pendant toute  
 „ la route. Le Marquis revint encore à la  
 „ charge pour nous ſommer de notre parole

„ quand nous fûmes à même d'entrer dans  
 „ la ville. Nous la lui renouvelâmes , & il  
 „ parut content.

„ Nous n'avions pas lieu de l'être , ne  
 „ sachant comment vous prendriez cette  
 „ affaire. Nous craignons que de quelque  
 „ maniere que vous la prissiez , vous n'en  
 „ fussiez la victime. C'est ce qui m'a fait  
 „ prendre le parti de vous venger en me  
 „ vengeant moi-même , sans être exposés  
 „ ni vous ni nous à aucun sinistre évène-  
 „ ment. J'étois contente de mon coup ,  
 „ croyant qu'il lui avoit ôté la vie , & mis  
 „ par conséquent dans l'impossibilité de se  
 „ vanter de m'avoir eue en sa puissance ;  
 „ mais ma satisfaction a pris fin , en appre-  
 „ nant qu'il pouvoit encore renouveler son  
 „ impudence “.

Quelques raisons que nous lui alléguâmes , le Chevalier & moi , pour lui faire sentir que nous devions être bien aises qu'elle ne l'eût point tué , nous ne pûmes jamais lui en faire goûter aucune. Nous eûmes beau lui faire entendre qu'elle étoit assez vengée , & qu'il n'oseroit de la vie se vanter d'une

action, qui dans aucun sens ne pouvoit lui faire honneur, & qui lui avoit couté si cher, elle ne nous écouta seulement pas; elle se contenta de nous répondre d'un ton ferme, qu'elle pensoit bien autrement pour sa gloire, que nous en faveur de notre amour.

De retour au logis nous le trouvâmes plein de monde, qui y avoit été attiré par le bruit qui s'étoit répandu, que le Prévôt à la tête de quelques brigades se dispoisoit à me venir prendre chez mon pere. Plusieurs Gentilshommes de nos voisins m'y vinrent offrir leurs bras & leurs armes. Je les remerciai, me contentant de leur dire que je n'avois rien à craindre, sans leur donner néanmoins aucune connoissance de la grace que j'avois obtenue. Je sentis bien que les parens du défunt étoient gens à obliger le Prévôt à faire cette démarche. s'imaginant me faire un affront sanglant dans l'esprit des gens de province.

Cependant je ne laissai pas de prendre des précautions. Je convins même avec mon pere & avec mes amis de partir le lendemain pour Ste Ménehoud, qui étoit mon tribunal naturel & ordinaire, pour y faire enté-

riner ma grace. Mon départ étant ainsi décidé , nous nous mêmes à table en bonne compagnie , à dessein de la tenir longtems , & d'y varier les plaisirs. Mais à peine nous y étions nous mis , qu'ils furent troublés par l'arrivée du Prévôt à la tête de son monde qui demanda à parler à mon pere.

Quatre de mes voisins , le Chevalier & moi , nous courûmes d'abord aux armes ; & nous étant renfermés dans une chambre propre à la défense , nous résolûmes de leur résister jusqu'au dernier moment : mais mon pere étant remonté , vint nous joindre pour nous exhorter à mettre armes bas. Notre premier feu s'étant évaporé , nous suivîmes ses sages conseils. Mon affaire étoit bonne , je n'avois rien à craindre ; il eût été fort imprudent d'une bonne affaire d'en faire une mauvaise ; nous prîmes donc tous le parti de descendre. Le premier que je vis dans la troupe du Prévôt , étoit un Gentilhomme , cousin germain de celui que j'avois tué. Sa présence m'ayant échauffé la bile , je le regardai d'un œil menaçant en joignant le Prévôt , qui me demanda fort poliment de lui remettre mon épée. Je l'ôtai & la lui don-



naï , en lui disant que je voyois dans sa troupe un visage qui me déplaisoit fort. Ce n'est pas ma faute , me dit le Prévôt ; il m'a suivi comme un espion , pour examiner si je ferois mon devoir , & si je n'userois point de connivence en votre faveur.

Cette cérémonie faite , je priai le Prévôt d'entrer & de se rafraîchir avec bonne compagnie , tandis que je me pourvoirois de ce qui m'étoit nécessaire pour la route & pour mon séjour à Ste Ménehoud. Il ne fit aucune difficulté d'accepter mes offres , après avoir disposé ses gens autour du logis , pour faire voir à son espion , qu'il prenoit toutes les précautions que lui prescrivoit son devoir.

Cependant mon pere , qui étoit homme de main & de prévoyance , fit vite seller trois chevaux. J'embrassai les Dames , & je donnai mille baisers à ma tendre Ferdinande. Etant monté à cheval & rangé auprès du Prévôt , le Chevalier & mon pere m'accompagnèrent. Les quatre Gentilshommes qui étoient au logis , voulurent à toute force être de la partie. Il sembloit que nous allions à une partie de plaisir. La nuit étant

fort obscure , le Prévôt me demanda si j'étois d'humeur à marcher toute la nuit , ou si j'avois sur la route quelque maison ou quelque cabaret où j'aurois envie d'attendre le jour. Il me donna le choix. Nous profitâmes de sa politesse ; & pour n'être à charge à personne avec une si grosse troupe , je proposai de nous arrêter à demi-lieue de l'endroit où nous étions dans une grosse auberge à la poste , dans un assez gros village. Mon pere & le Chevalier qui n'étoient pas moins piqués que moi du personnage du parent du mort , ayant pris les devans , furent arrêter tous les lits de cet auberge , & prirent les clés de toutes les chambres ; desorte que ce maroufle n'en ayant point trouvé pour lui , il fut obligé d'en aller prendre une mauvaise assez loin dans le village. Le Prévôt ne le voyant plus quand nous fûmes entrés dans la cuisine de l'auberge , se mit à sourire , en nous disant que ce Gentilhomme s'étoit avisé de le suivre pour faire une très-mauvaise figure.

Quoique nous nous fussions mis à table au logis , nous n'en avons pas le ventre

plus plein. On ordonna donc un bon soupé , qui nous fut promptement servi , & le vin se trouva si bon , que nous passâmes le reste de la nuit à table. Les gens de l'auberge comprirent bien que le prisonnier avoit le cœur trop gai , pour avoir quelque chose à craindre. Effectivement je fus d'une gayeté extraordinaire , & jusqu'au Prévôt la compagnie tâcha de m'imiter. L'espion ayant envoyé pour examiner ce qui se passoit , en reçut un rapport qu'il eut de la peine à croire. Il vint lui-même jusqu'à la porte de l'auberge , & ayant entendu nos Bachanales , il en fut si estomiqué , que dès la pointe du jour il monta à cheval pour s'en retourner chez lui. Ne le voyant point le lendemain ; après avoir fait une lieue : hà parbieu Monsieur , dis-je au Prévôt , vous voilà délivré de votre espion , & moi de mon Chevalier de la triste figure ! Il auroit mieux fait , dit le Prévôt , d'aller assassiner quelque lapin dans sa garenne , que d'être venu s'exposer aux nazardes de ses voisins & de toute ma troupe. Tant il est vrai que pour prendre les intérêts de ses proches , on ne doit pas pour

cela adopter leurs passions : mais ce bon Gentilhomme n'avoit pas appris à faire cette distinction , l'éducation ne lui avoit pas formé un juste discernement.

Le reste de la route se fit aussi gayement que nous l'avions commencée. Nous arrivâmes à Ste Ménehoud , où mon pere s'étoit rendu avec le Chevalier deux heures avant nous , pour prévenir le Lieutenant-Général de la Cour. Il avoit si bien pourvu à tout , que je trouvai chez le Géolier une chambre à deux lits toute prête , & peu après y être entrés on nous y servit un magnifique souper , auquel le Prévôt fut prié , avec mon Avocat & le reste de ma compagnie.

Je parus le lendemain sur la sellette , la procédure me fut lue , après quoi on me lut ma grace , & je me retirai. La politesse voulut que je séjournasse le surlendemain , pour aller remercier mes Juges. J'employai la matinée à cette cérémonie , & celle de la table prit le reste de la journée & la meilleure partie de la nuit.

Tout étant fini nous partîmes pour retourner au logis , où nous célébrâmes une

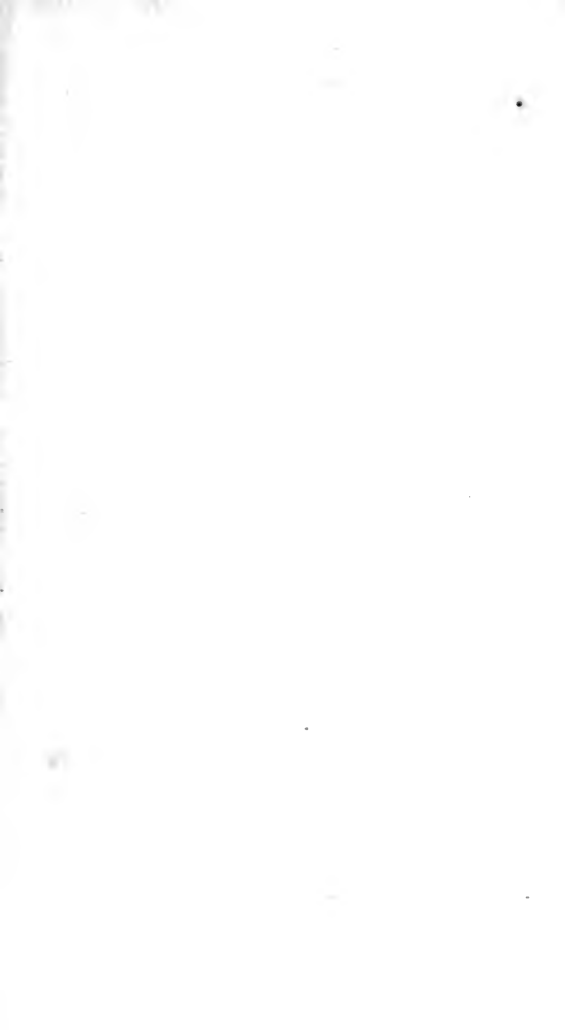
fête Bachique avec son octave. Ce fut un abord de toute la Noblesse de plus de six lieues à la ronde. Il y parut même des Gentilshommes , qui me croyant perdu sans ressource , s'étoient déjà éloignés de nous pour se rapprocher de mes ennemis. Leur foiblesse me tint lieu d'excuse valable. Je ne leur en témoignai pas la moindre apparence de ressentiment. Il n'y eut que Ferdinand , qui ne pouvant digérer leur lâcheté , leur repartoit si brusquement quand ils lui parloient , qu'ils n'eurent plus d'envie de lui adresser la parole.

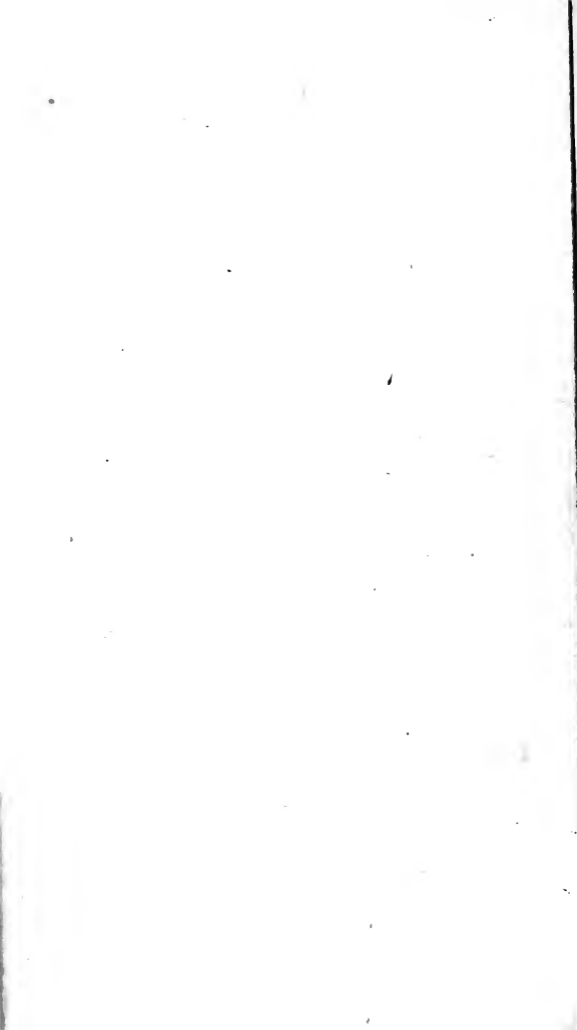
Outre les plaisirs communs dont je ne perdois pas une syllabe , je trouvois assez de tems pour avoir celui de la compagnie de mon adorable Maitresse. Elle me renouvelloit cent fois sa plus vive tendresse , & je ne fus pas en reste pour le retour. Le Chevalier ne laissa pas non plus de travailler à ses affaires, il les avança même jusqu'au point où il aspirait. Il aimoit ma sœur , & il se contentoit d'une dote assez médiocre , qui lui fut accordée. Leur mariage fut fait en quinze jours de tems ; & la solemnité de ce mariage donna naissance à une seconde fête , qui ne

fut ni moins longue, ni moins gaie que la première. Il me tarδοit d'en fournir une troisième avec Ferdinande, mais le Destin ne l'avoit pas ainsi décidé.

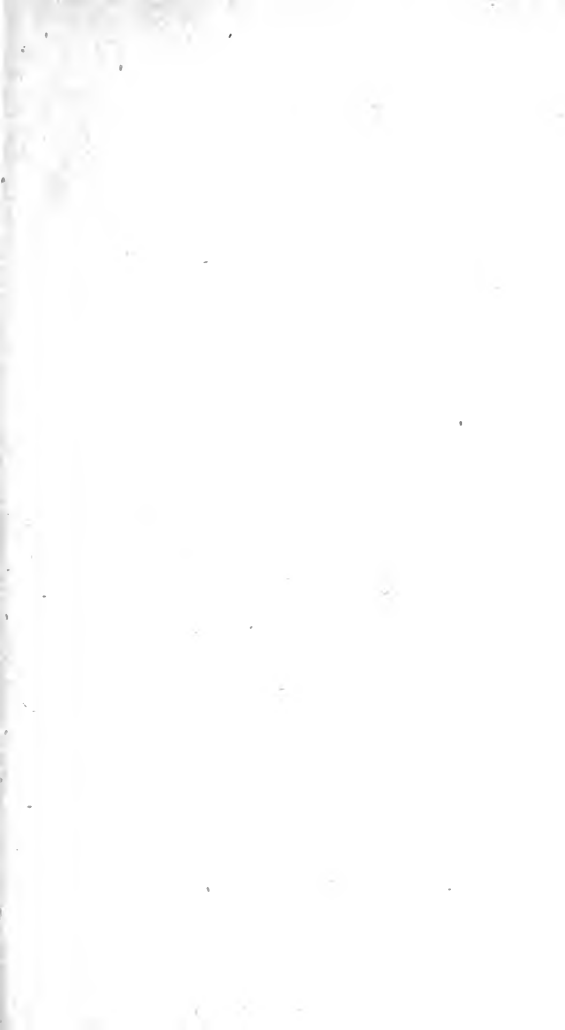
J'en fus en quelque manière dédommagé, par le moyen que je trouvai, d'engager mes parens à lui permettre de suivre ma sœur à Paris, où son mari l'emmenoit. Pour moi j'étoit de ce voyage le premier en date. Ma reconnoissance m'y conduisit pour remercier le Duc Régent de ses bontés, & pour apprendre mon sort de sa bouche même. Le voyage se fit avec autant d'agrément qu'on puisse se l'imaginer. Que me manquoit-il pour être heureux, ayant le plaisir d'être avec mon incomparable Ferdinande ?

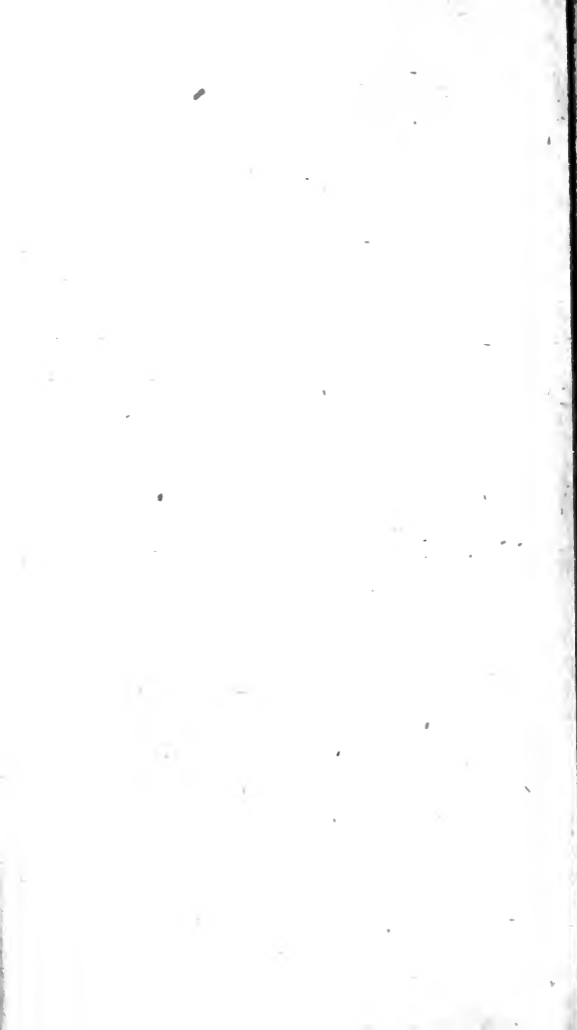
*Fin du second Volume.*

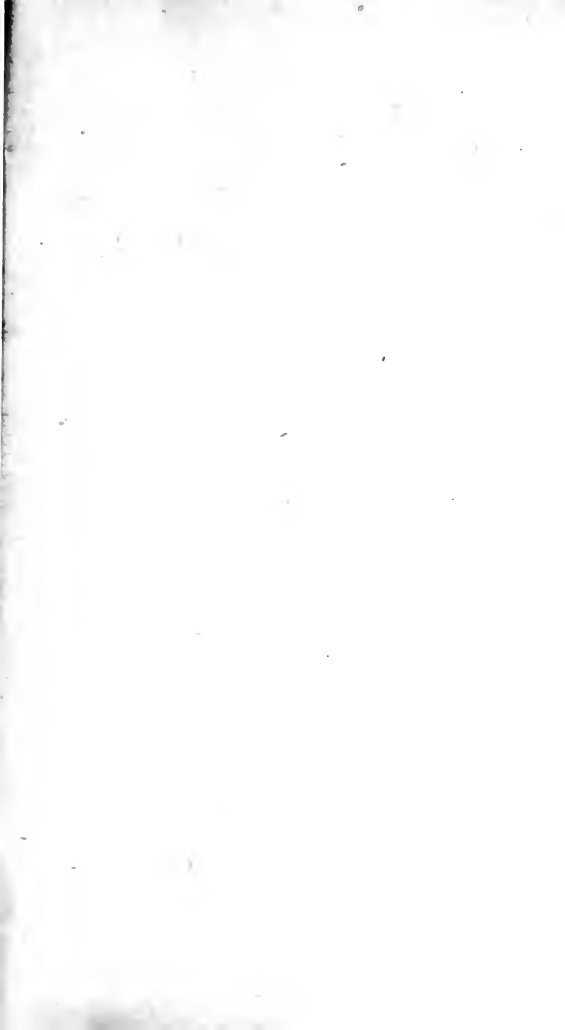


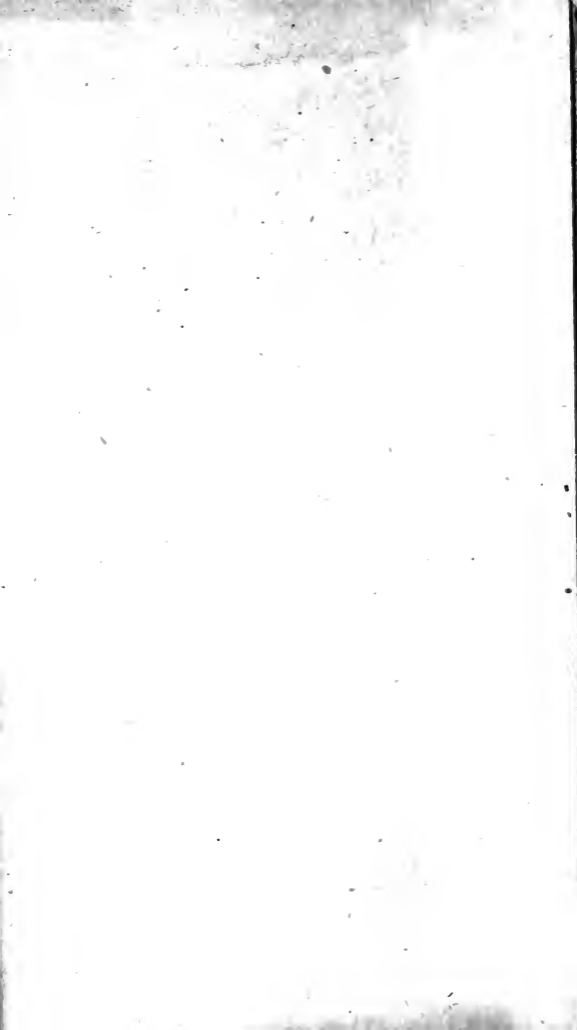












438302

[Varenne, Jacques de]  
Memoires du Chevalier de Ravanne.  
Vol. 2.

LF  
V2952m

University of Toronto  
Library

DO NOT  
REMOVE  
THE  
CARD  
FROM  
THIS  
POCKET



UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C  
39 15 22 05 08 001 7